

L'homme des Landes



Philou Edition personnelle - Octobre 2005

L'HOMME DES LANDES

Ce roman a été écrit uniquement sur l'imagination de son auteur. Toute ressemblance avec des évènements ou des personnages existants ou ayants existés serait le fruit du hasard pur.

L'HOMME DES LANDES

Lorsqu'elle se réveilla, Julie ne sut pas où elle se trouvait. Cette chambre lui était inconnue. Que faisait-elle ici ? Tout à coup, tous ses souvenirs se remirent en place et une peur intense s'insinua en elle. Elle se souvint. Elle était tombée en panne et s'était garée sur le bas côté, sur cette route immense dont on ne voyait ni le début ni la fin. Elle devait se rendre chez sa sœur, et la voiture n'avait jamais voulu l'emmener plus loin que le bord de la forêt de pins. Elle était descendue, se demandant ce qu'elle allait faire. Elle n'avait même pas prit son portable pour ne pas être dérangée pendant ses vacances d'hiver. Un moment plus tard, elle avait vu des phares briller au loin. Elle ne savait que faire, fallait-il demander de l'aide ? Ne valait-il pas mieux attendre ? Elle en était là de ses réflexions lorsque les phares entrevus précédemment ne furent plus qu'à quelques mètres et la voiture à laquelle ils appartenaient, était en train de se ranger derrière la sienne. Les portières s'ouvrirent et deux hommes en descendirent. Julie se souvint qu'ils avaient un aspect repoussant et qu'elle avait eu très peur. Tellement peur que, sans réfléchir, elle s'était enfuie dans les bois sans savoir si ses hommes voulaient l'aider ou non. La réponse lui était parvenue de manière rapide car elle avait

entendu un bruit de pas derrière elle. Des pas qui couraient. Derechef, elle s'était mise à accélérer. Elle se félicitait d'avoir toujours fait du sport dans sa vie, car maintenant elle savait disposer, non seulement d'une bonne pointe de vitesse, mais aussi d'une endurance hors du commun. Elle pouvait faire 10 kms en footing sans se fatiguer. Et pourtant, malgré son accélération, il lui avait semblé que la poursuite était de plus en plus proche, elle entendait toujours les pas et de plus en plus fort. Elle ne voulut pourtant pas perdre courage malgré l'angoisse qui grandissait en elle. Elle ne pourrait pas être rattrapée, cela n'était pas possible, elle ne risquait rien, sa condition physique devait lui permettre de leur échapper. Pourtant, les pas lui semblaient se rapprocher. L'angoisse commença à devenir de la peur. Elle essaya d'accélérer encore, mais ses jambes semblaient de plus en plus lourdes et elle eut l'impression que, malgré ses efforts pour aller plus vite, elle ralentit. Alors la peur devint de la panique. Tout à coup, elle entendit une des voix dire :

« Vas-y, tu vas l'avoir ! »

Elle tourna la tête et, juste à ce moment, elle eut l'impression de recevoir un arbre sur le front. Elle eut la sensation de tomber dans un puits sans fond et tout en y tombant de se dire qu'elle était perdue. Après, elle n'eut aucun souvenir jusqu'à

ce réveil, dans ce lit, dans cette chambre ou tout lui était inconnu.

Elle pensa que les hommes l'avaient rattrapé, qu'ils l'avaient emmené avec eux et elle commença à se demander ce qu'ils voulaient d'elle. D'un caractère bien trempé, mais anxieuse de nature, elle commença par imaginer le pire. Elle devait être prisonnière dans cette chambre, car les volets de la fenêtre étaient fermés et la porte également. Soudain, elle se morigéna et se dit qu'il fallait qu'elle se reprenne. Elle allait sûrement trouver une solution, il devait exister une solution. Alors, elle se calma et commença à réfléchir. Elle se rendit compte que, bien que les volets fussent fermés, la fenêtre ne comportait pas de barreaux. Donc elle devait pouvoir partir par-là. Elle se dit que, si la fenêtre était accessible, pourquoi la porte ne serait pas ouverte ?

Elle se leva. Constata qu'elle était nue, la première chose qui lui vint à l'esprit c'est qu'ils l'avaient violé. Mais aussitôt après, elle réfuta cette idée. Elle n'éprouvait aucune douleur particulière et n'avait pas l'impression d'avoir été prise de quelque manière que ce soit. Elle avait eu l'habitude des hommes, elle avait eu quelques amants dans sa vie et, chaque fois qu'elle avait eu des rapports, elle se souvenait des sensations, agréables ou non, qu'elle avait ressentit le lendemain. Ici, aucune de ses

sensations n'était présente. Elle se sentait comme à l'accoutumée. Elle chercha donc des yeux, autour d'elle, si elle ne voyait pas son jeans et son tee-shirt, et qui plus est les mêmes qu'elle avait mis le matin pour faire la route. Elle ne les vit pas. Par contre, posées sur le dossier d'une chaise, se trouvaient une chemise de nuit et une robe de chambre. Elle se précipita dessus, enfila la nuisette et mis la robe de chambre par-dessus. Au pied de la chaise se trouvait une paire de mule. Elle fut étonnée de voir que celles ci avaient exactement sa pointure. Enfin...

Elle se dirigea, de manière discrète, vers la porte. Tourna la poignée et tira doucement vers elle. Sans bruit, la porte pivota sur ses gonds. Elle n'était donc pas enfermée à clef comme elle se l'était imaginée. De plus en plus surprise, elle s'engagea dans le couloir. Elle arriva à l'entrée d'une grande pièce au milieu de laquelle trônait une magnifique table en bois plein, de teinte foncée, qui devait mesurer au moins cinq mètres de long. C'était une de ces tables que l'on trouvait dans les vieilles fermes, avec des assiettes creusées directement dans la masse du bois. Elle n'arrivait pas à diriger son regard ailleurs. Cette table était magnifique, aux yeux de l'antiquaire qu'elle était. Au bout d'un moment, à regret, elle quitta du regard ce bijou et entreprit de regarder ce qu'il y avait autour et elle fut subjuguée. Elle oublia toutes ses peurs et

ses craintes. Elle eut l'impression de se trouver dans une ferme au trésor. Des meubles de style campagnard, rustiques à souhait, emplissaient la grande salle. Un vaisselier massif, une armoire comme on en voit encore dans les vieilles propriétés des nos ancêtres. Des chaises, des meubles bas, des fauteuils autour d'une petite table de salon. Le tout devant une cheminée qui s'étalait sur tout un pan de mur et où crépitait une superbe flambée. Que de merveilles à ses yeux, elle qui avait choisi ce métier d'antiquaire par amour de ces meubles campagnards plus que par passion des vieilles rusticités datant de nos rois anciens. Elle avait toujours préféré les meubles des fermes plutôt que les styles Louis X ou Philippe Y. elle était subjuguée. Elle tourna la tête et, voyant le dos d'un homme à une dizaine de mètres d'elle, en train de faire chauffer quelque chose, elle fut reprise par ses peurs et faillit crier. Avant même qu'aucun son ne sorte de sa gorge, une voix se fit entendre, grave et sonore, provenant justement de la cuisine :

« N'ayez aucune crainte et asseyez-vous à table, le café est presque chaud. »

Elle ne put répondre. Elle était comme clouée sur place. Elle resta là, plantée. Elle ne savait que dire, ni que faire. Elle était toujours au même endroit lorsque l'homme se tourna, tenant dans sa main un grand broc fumant. Il la regarda avec un regard bienveillant quoiqu'elle le trouva froid.

Il avait cet aspect un peu rude des gens solitaires. Les cheveux coupés court sans être ras, les sourcils broussailleux, le nez droit, le menton volontaire. L'absence de sourire accentuait cette impression de froid. Il devait mesurer un bon mètre quatre-vingt-cinq et sa carrure n'était pas celle d'un gringalet. Elle lui donnait environ 35 ans. Bref, il n'avait pas un aspect, de prime abord, fait pour rassurer les jeunes femmes effrayées. Il reprit :

« Allons, asseyez-vous, nous allons prendre un petit déjeuner et ensuite nous parlerons. Je ne vous mangerai pas maintenant, le matin je me contente d'un ou deux fruits et d'une grande tasse de café. Et vous, que voulez-vous ? »

Sa voix était basse et profonde. Elle seule était rassurante et elle fit son effet. Julie répondit qu'elle prendrait bien un café aussi, avec des tartines si cela était possible.

« Tout est possible pitchounette » répondit l'homme et, il se dirigea d'un pas tranquille vers le fond de la pièce qui abritait son coin cuisine. Il sortit un pain énorme d'un placard, de ces pains de trois kilos qui se fabriquaient encore dans les coins perdus de nos campagnes, prit un couteau dans les mêmes proportions que le pain, sorti une motte de beurre du réfrigérateur et un pot de confiture d'un autre placard. Il amena le tout sur la table, posa le beurre et la confiture devant Julie, coupa une tranche de pain et dit :

« Je vous coupe le pain, mais je pense que vous devez pouvoir vous débrouiller pour le reste. »

Ceci n'était pas une question mais apparemment une constatation. Il se détourna de nouveau, repartit vers la cuisine et revint avec deux bols qu'il disposât l'un devant la pauvre fille, l'autre en face de lui, puis il s'installa. Il versa le café fumant dans les bols, tout en mordant à belle dent dans une pomme, il dit :

« Je vous écoute »

Julie, estomaquée depuis qu'elle s'était assise et rassurée de ne pas avoir été agressée dès son entrée, répondit sans prendre le temps de réfléchir :

« C'est plutôt moi qui vous écoute. Qui êtes-vous ? Où suis-je ? Qu'est-ce que je fais ici ? Que me voulez-vous ? »

Il leva la main pour l'interrompre.

« Tout doux, petite, tout doux. D'abord sachez que ce n'est pas moi qui vous ai poursuivie dans la forêt. Je suis arrivé juste au moment où vous vous écrouliez. Ces hommes se sont approchés de vous et envisageaient de vous réserver un sort peu enviable pour une jeune fille. Je les ai mis en fuite et, comme je n'arrivais pas à vous réveiller, je vous ai ramené chez moi. Donc réponse une, je suis moi. Réponse deux, vous êtes chez moi. Réponse trois, vous prenez le petit déjeuner, réponse quatre, je ne veux rien de vous. »

Julie eue l'impression de l'avoir vexé, bien qu'il se soit exprimé de la même voix, égale, sans s'énerver. Elle reprit :

« Je m'excuse, je ne voulais pas vous fâcher, mais je ne sais pas où je suis et je suis encore trop effrayée pour réfléchir. »

« Alors, ne réfléchissez pas, ne dites rien et finissez votre café. Après, nous en reviendrons à une conversation plus calme. »

Il se remit à manger et ne parla plus. Elle l'imita. Quand ils eurent fini, elle dit :

« Cela fait très longtemps que je n'avais mangé de produits aussi bon que ceux-là. Le vrai pain, la vraie confiture, même le beurre a un autre goût. C'est merveilleux. »

« Je ferais part de vos compliments aux personnes qui ont préparé ces produits. Ils en seront enchantés. »

Puis, il se leva, débarrassa la table et s'en fut vers la cuisine. Julie voulut l'aider mais il préféra qu'elle allât s'installer devant la cheminée, dans l'un des fauteuils. Il fit la vaisselle et, quand il eut fini, il sortit de la maison sans rien dire. Julie se leva, se dirigea vers la fenêtre la plus proche et regarda dehors. Il faisait beau, une de ces belles journées d'hiver où le soleil brillait bas et où sa lumière se propageait parmi les sous bois. L'homme était en train de caresser deux magnifiques bergers allemands. Ils se rendit ensuite vers une petite remise et ressortit avec

une grosse gamelle remplie de morceaux de viande qu'il déposât près de la porte. Il ouvrit ensuite celle-ci et tout en rentrant, il dit aux chiens :

« Vous rentrerez tout à l'heure, quand la demoiselle sera calmée. » Et il referma la porte.

« Ce sont mes chiens, ce sont eux qui m'ont dirigé vers vous, dans la forêt, ils ont dû vous avoir entendu courir et se sont dirigés vers les bruits de pas. Ensuite ils m'ont été très utiles pour mettre vos agresseurs en fuite »

Il désigna l'un des fauteuils à Julie et prit place dans l'autre. Il reprit :

« Alors, si vous vous sentez un peu plus calme, je peux maintenant répondre à vos questions. »

En fait, Julie ne savait plus par quoi commencer. L'aspect de cet homme lui faisait peur, mais le son de sa voix était rassurant. Son physique faisait peur, non qu'il soit repoussant mais il était costaud et elle savait d'instinct que s'il voulait la violenter, elle ne pourrait pas se défendre, mais sa nonchalance était rassurante. En fait, tout chez lui semblait paradoxal. Enfin, elle se décida, d'autant qu'il la regardait et l'encourageait des yeux :

« Puis-je savoir où nous sommes ? »

« Nous sommes au cœur de la forêt des Landes, à environ 10 Kms de Morcenx, le village le plus proche. »

« Vous habitez seul ici, au milieu des bois ? »

« Comme être humain, oui je vis seul. Mais il y a les animaux avec moi. »

« Puis-je savoir votre nom ? »

« Je m'appelle Etienne. Quant à mon nom, cela n'a pas d'importance. Et vous ? »

« Moi c'est Julie. »

« Que faisiez-vous par ici ? »

« Je me rendais chez ma sœur, à Bayonne, pour passer Noël et... »

« Et vous êtes tombé en panne » coupa Etienne, « j'ai retrouvé la voiture sur le bord de la route, avant hier et je l'ai... »

« Avant hier !!! » Reprit Julie, « mais depuis combien de temps suis-je ici ? »

« Cela fait deux jours, vous n'avez repris connaissance que ce matin. Mais le médecin que j'ai fait venir semble optimiste. Il n'a pas jugé bon de vous faire hospitaliser. »

« Deux jours » dit-elle en pensant à l'angoisse de sa sœur, peut-être que celle-ci avait déjà signalé sa disparition, il fallait la rassurer. Elle demanda :

« Avez-vous le téléphone ? Je voudrais prévenir ma sœur que je vais bien, j'ai peur qu'elle ne s'inquiète. »

« Elle ne s'inquiète pas » reprit l'homme de sa voix profonde.

« Comment le savez vous ? »

Au moment où il allait répondre, une sonnerie mélodieuse se fit entendre. Julie chercha l'origine

de celle-ci mais ne vit aucun appareil d'où fut susceptible de venir la mélodie. Etienne se leva et ouvrit l'un des meubles bas. Il en sortit un combiné qu'il porta à son oreille puis sans mots dire, il le tendit à la jeune femme et lui dit :

« Votre sœur veut vous parler. » Et après que Julie ait pris l'appareil, il se retira dans une autre pièce.

Julie porta le téléphone à son oreille et dit : "allô !"

« C'est toi Julie ? » Dit une voix qu'elle reconnut pour celle de sa sœur.

« Oui » répondit-elle bêtement, en se demandant comment sa sœur pouvait savoir qu'elle était ici. Décidément, son hôte était bien mystérieux, elle se dit qu'elle allait encore avoir bien des questions à lui poser.

La voix de sa sœur reprit :

« Comment vas-tu ? J'ai appelé dès que l'on m'a prévenu de ton accident. Mais où es-tu ? Personne n'a voulu me le dire. Les gendarmes m'ont juste donné ce numéro... »

« Attends, laisse moi parler, Je vais bien, pour l'instant. Je viens juste de reprendre connaissance ce matin. Pour le moment, ça va donc. Quant à savoir où je suis, en dehors du fait que je suis au milieu de la forêt des Landes, c'est tout. Mais tu me parles des gendarmes, que viennent-ils faire ? »

« Mais c'est eux qui sont venus avant-hier pour me signaler que tu avais eu un accident, que ce n'était pas grave mais que tu étais sous surveillance pendant quelques jours. Ils m'ont donné ce numéro mais ont opposé un mutisme complet quant à me dire ou on t'avait emmené. »

« Bon, enfin, on verra cela plus tard. Comment vont ton mari et tes enfants ? »

« Ça va. Mais tu viens quand même à la maison ? Tu seras là pour Noël ? Tu sais que tes neveux t'attendent avec impatience. »

« Oui, je serais là. Maintenant, je vais aller me reposer. Comme tu vois, je vais bien. Donc c'est moi qui te rappellerais. D'accord ? »

« Oui. Je t'embrasse. »

Et Julie chercha à raccrocher le téléphone. Comme par magie, Etienne apparut, reprit le combiné des mains de la jeune femme et appuya, tout en lui montrant, sur un bouton bleu qui se trouvait sur la base. Il reposa l'appareil sur son socle, dans le meuble bas et referma. Julie s'approcha et lui demanda d'une voix douce :

« Ma sœur m'a parlé des gendarmes, pouvez-vous m'expliquer ? »

« Oui, bien sur. Lorsque je vous ai ramené, mon premier soin a été de faire venir un de mes amis médecin. Cet homme vous a ausculté sous toutes les coutures. Pendant ce temps, j'ai fait venir les

gendarmes de Morcenx avec qui je suis en bons termes. Ils ont pris vos papiers et se sont renseignés à votre sujet. Dans votre sac ils ont trouvé l'adresse de votre sœur ainsi que la lettre dans laquelle elle vous demandait de venir passer Noël chez elle. Ils se sont chargés de la prévenir d'autant plus qu'elle venait de signaler votre disparition. Lorsque le médecin a déclaré que vous n'étiez pas en danger, mais que vous risquiez de vous réveiller avec un mal de crâne carabiné, les gendarmes m'ont demandé si je pouvais vous garder ici jusqu'à ce que vous désiriez repartir et quand je leur en ai demandé la raison, ils m'ont signalé que vous n'étiez pas la première agression de ce type. Il y en aurait eu une dizaine. Vous êtes la deuxième à en être sortie vivante, mais la première qui avait été hospitalisée, a été retrouvée morte, étouffée, dans sa chambre d'hôpital, le lendemain de son admission. Ce qui explique leur désir à ce que vous restiez ici. »

Etienne avait vu blêmir la jeune femme au fur et à mesure de son monologue. Il s'arrêta donc pour laisser à cette dernière le temps de digérer cette première vague. D'autant qu'il avait très rarement parlé aussi longtemps.

Julie recula jusqu'à s'asseoir sur un fauteuil. Etienne s'assit à côté d'elle et lui demanda :

« Comment allez-vous ? Si vous le désirez nous pourrions reprendre cette conversation plus tard. »

« Non, autant que vous me disiez tout maintenant » reprit-elle, « mais pourquoi ai-je dormi deux jours ? »

« Cela est un peu de ma faute, j'ai demandé à mon ami toubib s'il n'y avait pas un moyen pour que vous ne souffriez pas trop au réveil. Alors, il m'a répondu que s'il vous faisait une injection, vous devriez vous réveiller sans douleur mais que cela retarderait votre retour d'une trentaine d'heures. Je lui ai demandé de le faire. »

« Et il l'a fait comme ça ? »

« Ne vous ai-je pas dit que c'était mon ami »

Ne trouvant plus rien à répondre, elle reprit :

« Excusez-moi, continuez, je vous pris. »

« Et bien, je vais terminer. Ces affaires sont restées secrètes et continues à l'être aussi longtemps que les gendarmes pourront empêcher les journalistes de mettre leur nez dans ces histoires, comme cela ils travaillent plus tranquillement et empêchent la psychose de s'installer. Pour leur rendre service, j'ai accepté de vous héberger jusqu'à votre désir de reprendre votre route. Pourtant, il vous faudra patienter encore jusqu'à demain. »

« Puis vous en demander la raison ? »

« Les raisons, il y en a deux. La première est l'interrogatoire de la gendarmerie. La seconde

est que votre voiture ne sera prête que demain en début d'après midi. Vous aviez cassé le moteur, le garagiste est en train de le changer et ne finira que demain. Quant aux gendarmes, je pense qu'ils ne vont pas tarder, sachant que vous êtes revenue parmi nous. »

« Comment peuvent-ils le savoir ? »

« Tout simplement parce qu'ils m'avaient demandé de les prévenir de votre réveil, ce que j'ai fait, avec une autre ligne, pendant que vous parliez à votre sœur. »

Il répondait de manière simple et logique à chaque question qu'elle posait, et elle commençait presque à trouver cet homme sympathique. Le bruit d'une voiture se fit entendre, Etienne se leva et regarda par la fenêtre. Il dit :

« Ce sont les gendarmes. Mais peut-être voulez-vous faire un brin de toilette avant de les rencontrer ? »

« Oui, s'il vous plaît » répondit-elle, se rendant compte qu'elle était toujours en tenue de nuit, ni lavée, ni peignée. Il lui indiqua la salle de bain tout en précisant qu'elle trouverait tout ce dont elle aurait besoin sur une petite table à droite du lavabo.

Elle pénétra dans la pièce, et là, elle vit effectivement un petit tas d'affaires sur cette table. Une serviette pliée, posée dessus il y avait un savon neuf encore dans son emballage, une

brosse à dent neuve, un gant et sa propre trousse de toilette. Posé sur le sol, elle découvrit son sac de voyage ouvert, avec ses vêtements. Décidément, cet homme savait faire les choses. Elle entreprit de prendre une douche.

Pendant ce temps, Etienne avait fait rentrer les gendarmes, ainsi que ses deux chiens, dans la pièce principale. Les bêtes étaient parties directement se coucher prêt de la cheminée alors que les hommes se mirent autour de la table. Le maître des lieux avait mis le café à chauffer puis sorti des tasses et versé le liquide fumant aux trois gendarmes avant de se joindre à eux.

« Comment s'est-elle réveillée ? » Demanda l'adjudant LEFAUR en regardant Etienne.

« Je m'attendais à pire » répondit celui-ci.

« Tu ne peux pas être plus précis »

« Bon, si tu veux » reprit Etienne en poussant un soupir, « au début elle était un peu effrayée, mais après un brin de causette et un coup de fil de sa sœur, elle s'est calmée. »

« On peut la voir ? »

« Oui, quand elle aura fini sa toilette, je pense que ça ne devrait plus être long. Quoique, je ne la connais pas, je ne sais pas combien de temps il lui faut habituellement. » Et, juste en finissant sa phrase, il se retourna vers l'entrée du couloir. Il avait bien deviné, Julie se trouvait dans l'encadrement et avait entendu la fin de sa

phrase. Les quatre hommes se levèrent tandis que la jeune femme dit :

« Rassurez-vous, j'ai fini et je suis prête à répondre aux questions de ces messieurs. »

Etienne ne répondit pas. Il donnait l'impression de ne pas se sentir concerné par la réponse légèrement agressive de Julie. Il appela les chiens et sorti sans mots dire.

L'interrogatoire auquel fut soumise la jeune femme dura une bonne heure, il porta surtout sur les possibilités de cette dernière à identifier le visage de ses deux agresseurs. Elle réussit à donner d'eux une image relativement proche de ce qu'elle avait remarqué. Les hommes avaient pu établir, avec leur ordinateur portable, une ébauche de portrait robot qui avait paru relativement correct aux yeux de Julie. Durant toute leur conversation, Etienne ne mit pas les pieds dans la maison, personne ne savait ni où il était ni ce qu'il faisait. Il ne réapparut qu'au moment où les gendarmes s'apprêtaient à partir. Nul ne savait s'il avait choisi ce moment par hasard ou si son intuition lui avait dicté. Toujours est-il qu'il ouvrit la porte aux représentants de l'ordre alors que l'un d'eux posait la main sur la poignée de la porte. Il raccompagna les gendarmes jusqu'à leur voiture sans poser une seule question, on eut dit que ce qui c'était échangé entre eux et son invitée ne le concernait en rien et qu'il s'en désintéressait. Une fois le

véhicule parti, il rentra dans la maison et demanda à Julie si elle avait faim. Voyant à la pendule qu'il était déjà treize heures, elle se rendit compte qu'effectivement elle avait un petit creux. Elle répondit donc par l'affirmative. Etienne lui proposa de déguster du confit de canard accompagné par des haricots. La jeune femme accepta sans rien dire. D'abord il était chez lui et ensuite elle avait un faible pour les produits du terroir du sud-ouest. Elle en avait goûté plusieurs fois chez sa sœur et en gardait un excellent souvenir.

Ils se mirent donc à table. Le repas que fit Julie lui laissa une sensation de plaisir comme elle n'en avait jamais connu aussi loin que remontent ses souvenirs. Les goûts qu'elle avait en tête ne correspondaient aucunement à ce qu'elle avait mangé aujourd'hui. Elle en avait même repris deux fois, ce qui ne lui arrivait jamais. Non seulement elle n'avait pas habituellement autant d'appétit, mais elle n'avait pas souvenir d'avoir mangé d'aussi bonne nourriture. Elle en fut surprise elle-même alors que Etienne semblait ravi d'avoir à sa table une personne qui appréciait la bonne chère. Ils mangèrent en silence, ce qui ne semblait pas déranger outre mesure cet homme. Quant à Julie, en bonne citadine, elle aurait préféré une petite conversation mais elle respecta le silence que lui imposait inconsciemment son hôte. Après le café,

Etienne demanda à Julie si elle désirait faire une sieste. Comme celle-ci lui répondit qu'elle n'en avait pas l'habitude et qu'elle se sentait reposée, il lui proposa une promenade dans la forêt environnante. La jeune femme n'étant pas sortie de la matinée, elle accepta avec joie. Il lui prêta des bottes et un gros blouson capitonné et, appelant les chiens qui somnolaient près de la cheminée, ils sortirent. La propriété était vaste, environ cinq mille mètres carrés, avec quelques pins restants mais comme elle était cernée par la forêt, cela semblait être une île au milieu d'un océan. Il prirent la direction des bois et s'y engouffrèrent. Ils marchèrent en silence, savourant lui l'habituel calme auquel il était sensible bien qu'habitué, elle la tranquillité des lieux qu'une citadine ne voit pas souvent ainsi qu'une certaine sécurité que lui apportait son compagnon. De temps en temps, Etienne lui touchait le bras et lui montrait soit des espèces végétales particulières à la région, soit des traces d'animaux en commentant d'un ou deux mots maximums ces découvertes. Plus la promenade avancée, plus Julie appréciait ce silence, chacun regardant autour de lui et appréciant pour lui-même ce qui lui touchait le cœur.

Les chiens, quant à eux, gambadaient le plus souvent devant. Courant loin puis revenant vers leur maître, dans le même silence. Julie ne se

rappelait pas les avoir entendu aboyer depuis le matin. Reflet du seigneur de ce domaine.

« Seigneur, voilà le mot juste » se dit-elle en elle-même « c'est à cela qu'il me fait penser, à ces maîtres des terres que l'on voyait auparavant, poli, agréable mais donnant cette impression de solitude. Enfin, celui là semble l'apprécier. » Elle en était là de ses pensées lorsqu' elle sursauta. Etienne venait de lui emprisonner le bras avec force. Elle tourna son visage vers lui, avec un brin d'inquiétude. Il avait le bras tendu avec l'index pointé vers l'avant. Elle regarda dans cette direction et, à une cinquantaine de mètres, elle vit les chiens allongés de tout leur long. Elle se remit à regarder vers Etienne pour lui poser une question, mais celui-ci lui imposa le silence en mettant un doigt sur ses lèvres. Il l'attira doucement vers le bord du chemin et lui dit dans le creux de l'oreille :

« Restez ici, ne faites pas de bruit. Si je vous appelle, avancez vers moi le plus silencieusement possible. »

Elle répondit par un mouvement de tête. Elle se rendit compte que lui n'était pas inquiet. Il devait connaître les réactions de ses chiens et celle ci n'avait pas l'air de l'affoler. Pour peu qu'un homme comme lui puisse être affolé. Elle le suivit du regard alors qu'il s'avançait sans bruit vers les chiens. Ces derniers tournèrent leur tête

vers lui. D'un signe qu'elle ne comprit pas, elle vit les bêtes se tourner et venir vers leur maître en rampant, silencieusement elles aussi. Lorsque qu'elles furent près de lui, elle eut l'impression que l'homme et les bêtes parlaient entre eux. Etienne fixa plus longuement un point qu'elle ne put distinguer. Reportant son regard vers son compagnon, elle vit qu'il lui faisait signe d'approcher. Suivant ses recommandations, elle vint vers lui le plus silencieusement possible. Elle avait quand même l'impression de faire du bruit. Enfin elle arriva à coté d'Etienne. Celui-ci lui prit la main, la colla contre lui et lui indiqua la direction dans laquelle elle devait regarder. Concentrant son regard vers ce point, elle faillit crier de surprise. Heureusement, prévoyant sa réaction, Etienne lui mit une main devant la bouche. Là, à quelque trente mètres, sous un pin, une sorte de biche venait de donner naissance à son petit. La mère léchait le faon et ce dernier était encore tout mouillé, on voyait luire son pelage. Ils restèrent longtemps à admirer ce spectacle. Julie n'osait plus bouger, même les chiens ne bronchèrent pas. Après un moment, Etienne lui toucha le bras et lui fit signe de reculer doucement. Ce qu'ils firent tous les deux, imités par les bergers allemands. Après avoir estimé qu'ils étaient assez loin, l'homme prit la main de la femme, la releva et ils firent

demi-tour jusqu'à un autre chemin qui partait dans la direction opposée au lieu de la mise bas.

« Ce que vous venez de voir » commença Etienne, «vous ne le verrez peut-être plus jamais, surtout en cette saison. »

« C'était une biche dites-moi ? » Demanda la jeune femme.

« Presque » répondit l'homme, «du moins est-ce de la même famille, vous venez d'assister à la naissance d'un bébé chevreuil, spectacle Ô combien rare en cette période, mais rarement visible en tous cas. »

« C'était merveilleux »

« Tout ce qui vous entoure ici est merveilleux, pour peu que vous le regardiez avec des yeux d'enfants. » Conclut-t-il.

Elle ne trouva rien à redire et lui se renferma dans son silence. Ils continuèrent à marcher pendant longtemps et elle essaya de suivre son conseil. Elle enleva de sa tête tout esprit critique pour essayer de regarder ce qui l'entourait tel que cela était. Elle y parvint, de telle sorte qu'elle eut l'impression de découvrir la nature environnante tout à fait différemment que ce qu'elle en savait jusqu'ici. Le temps lui semblait suspendu et elle ne le vit pas s'écouler. Aussi fut-elle surprise de rencontrer tout à coup une propriété devant ses yeux. Ils étaient tout simplement revenus à leur point de départ. Il l'avait conduite par les chemins, par des sous

bois et il l'avait ramené chez lui. Le soleil était bas. Elle regarda sa montre et se rendit compte qu'il était déjà dix-huit heures. Ils avaient marché près de trois heures et demie et elle avait l'impression qu'ils étaient partis depuis seulement dix minutes. Elle perdait tous ses repères ici. Mais il lui sembla qu'elle les perdait avec plaisir. C'était la première fois qu'elle ne s'inquiétait de rien. Ni du lieu, ni de l'heure, ni de ce qu'elle allait faire ensuite. Rien. C'était vraiment très reposant. Dans sa tête elle venait d'avoir l'impression qu'elle sortait d'une semaine de vacance. Même le fait de ne pas parler lui semblait appréciable, elle qui passait beaucoup de temps à papoter. Elle ne se reconnut pas.

Quand ils rentrèrent, Etienne lui demanda quand même si elle n'allait pas être gênée par la présence des chiens dans la maison. Sa réponse, la première qui vienne vraiment du fond d'elle-même parut plaire à son hôte. Elle eut l'impression que ses yeux avaient souri. Elle avait seulement dit :

« Ils sont ici chez eux bien plus que moi »

Il lui sembla aussi que les chiens avaient compris car, sans un mot ni un geste de leur maître, ils étaient entrés dès la fin de la réponse de Julie. Il est vrai que Etienne pouvait leur faire comprendre les choses d'un regard. Enfin elle n'avait rien remarqué et les chiens s'étaient

précipités vers leur coin de prédilection, devant la cheminée.

Après avoir dit à la jeune femme de se mettre à l'aise et de faire ce qu'elle avait envie, il ressortit seul. Julie décida d'aller reprendre une petite douche. Elle avait besoin de réfléchir sur cette après midi et sur tous ce qu'elle avait ressenti au contact de cette forêt. Et la meilleure façon, à son avis, de procéder à cette analyse était sous le jet bienfaisant d'une douche. Elle se rendit donc à la salle de bain.

Lorsqu'elle revint dans la grande pièce, elle avait revêtu une tenue plus cool. Elle portait un vieux jean et un pull en laine à col roulé. La première chose qu'elle remarqua, c'est la bonne odeur de soupe qui emplissait la pièce. Son premier regard porta donc vers le coin cuisine où elle vit une grande gamelle de laquelle s'échappait une fumée. Elle regarda ensuite de l'autre côté et tout à coup elle se sentit presque de trop. Etienne était assis sur un fauteuil et chacun des chiens avait posé sa tête sur une des cuisses de leur maître. Et lui, caressait chaque tête avec une main. C'était presque un tableau de peintre. Elle l'aurait appelé «bonheur au coin du feu » elle n'eut pas le temps de refluer vers la chambre, comme lui en venait l'idée car la voix envoûtante et profonde d'Etienne retentit :

« Allons, ne restez pas là, venez nous rejoindre devant le feu, cela permettra à vos cheveux de sécher. »

Il ne s'était pas retourné. Mais plus le temps passait, moins elle se posait de question. Cet homme devait avoir un sixième sens. Elle s'en fut donc rejoindre la «petite famille » et se posa sur le second fauteuil. A peine fut-elle installée, qu'un des chiens tourna sa tête vers elle en lui adressant un regard qui la remua. Ce n'était pas un regard triste ni de reproche, tout simplement elle eut l'impression d'y lire la bienvenue. Elle tapota sa cuisse une ou deux fois, comme elle avait souvent vu faire lorsque l'on appelle des animaux de maison. Aussitôt, les deux chiens, d'un même ensemble vinrent poser leur tête sur les cuisses de Julie. Tandis qu'elle commençait à leur caresser la tête, elle vit, pour la première fois, un sourire réel se dessiner sur les lèvres de son hôte.

« Ils vous ont adopté, il me semble. » Dit-il.

« Cela ne vous embête pas j'espère » reprit la jeune femme, craignant que son hôte ne soit jaloux.

« Non, rassurez-vous, au contraire. J'ai une grande confiance dans leur intuition. Si vous ne leur sembliez pas pure, ils ne réagiraient pas comme cela. C'est plutôt un bon point pour vous »

« Comment s'appellent-ils » demanda encore Julie, se rendant compte qu'elle avait passé la journée avec les bêtes et qu'elle ne savait pas encore leurs noms.

« Celui qui a la tache noire sur le dessus de la tête, c'est pitchoun. L'autre, la femelle, c'est pitchounette. »

« Il me semble que vous utilisé ce terme en parlant de moi ce matin. Quelle signification ces noms ont-ils ? »

« C'est très simple. Chez moi, Pitchoun ça veut dire petit, donc leur nom français c'est petit et petite. Mais il faut les appeler par leur nom réel. »

La jeune femme regarda les chiens et dit leur nom, doucement. Les deux chiens levèrent la tête et donnèrent un coup de langue sur la main de la jeune femme. Elle se sentait fière. Et elle ne comprenait pas encore pourquoi cette fierté de plaire et d'inspirer confiance à ces animaux mais la raison commençait à cheminer en elle. Ces chiens semblaient être plus sensés que maintes personnes qu'elle côtoyait habituellement. Elle se remit à penser. Elle commençait, de manière inconsciente, à se rendre compte que les gens auprès desquels elle voulait plaire dans son monde habituel n'étaient peut-être pas aussi intéressant qu'elle ne le pensait auparavant. Ils n'avaient pas cette profondeur de pensée, de naturel que ce qu'elle

ressentait dans cette demeure. Elle secoua la tête et se dit tout en plaisantant : « Attention ma petite, il est dangereux ce type, il va te changer et quand tu va rentrer ton monde va s'écrouler. »

« C'est déjà trop tard » résonna la voix du maître des lieux.

« Excusez-moi ! » Sursauta Julie, «qu'est-ce qui est trop tard ? »

« Vous avez déjà commencé à changer »

« Mais comment savez-vous ? » Dit-elle, surprise qu'il ait pu lire dans ses pensées.

« On lit dans vos yeux, votre visage et vos expressions » répondit-il.

Julie pensa : « il m'énerve ce type » et pendant qu'elle pensait ça, elle avait tourné la tête.

La soirée passa vite, comme dans un rêve. Julie commençait à comprendre que parler, lorsqu'il y a au moins deux personnes, n'était pas le plus important. Le silence d'une présence emplie tout aussi bien la pièce. Le calme, la sérénité de son compagnon lui faisait plus de bien que n'importe quelle conversation. Ils avaient dîné simplement. Une bonne soupe, une salade composée avec quelques gésiers confits, un peu de fromage et un laitage. Cela était largement suffisant. Ils s'étaient ensuite installés auprès du feu et la jeune femme avait emprunté un livre à son hôte. Elle avait choisi un simple roman de Marcel

Pagnol qu'elle avait vu au-dessus de la cheminée. Un de ces auteurs dont elle appréciait l'authenticité et la simplicité. Ils n'avaient quasiment pas échangé une parole de toute la soirée. Elle s'était plongée dans son livre et, de temps en temps, elle levait la tête et regardait Etienne. Celui-ci avait l'air plongé dans ses pensées. Il ne faisait rien, regardait le feu en permanence. Il donnait l'impression de ne pas être là. Julie ne se fiait quand même pas à cette impression. Elle avait trop souvent eu l'exemple en cette seule journée que son compagnon sentait tout ce qui se passait autour de lui. Mais le seul fait de l'avoir à proximité lui apportait réconfort et rien que pour cela elle lui en était reconnaissante.

Ce n'est que vers 22h qu'elle se rendit compte que pour la première fois depuis très très très longtemps, elle n'avait pas regardé la télévision. Cette constatation la fit sursauter. Pourtant, d'habitude lorsqu'elle rentrait chez elle, c'était la première chose qu'elle faisait. Avant même d'ôter son manteau ou ses chaussures, elle allumait son poste TV.

Elle leva les yeux et son regard refit le tour de la pièce. Non pas de poste. Elle hasarda :

« Ne possédez-vous pas de télévision ou de chaîne stéréo ? »

Etienne ne répondit pas de suite. Elle eut l'impression qu'il était en train de revenir sur

terre, de redescendre du nuage sur lequel il était en plein rêve. Finalement, il tourna son regard vers elle et lui répondit par une question :

« Cela vous manque-t-il tant ? »

« Oh non ! Mais je suis étonnée, c'est tout. Dans chaque foyer ou presque on trouve ces éléments. »

« Oui, je possède ces ustensiles comme tout le monde. Je ne m'en sers pas très souvent et ils sont branchés dans une autre pièce. Mais il est vrai que je ne vous ai pas fait visiter les lieux. Si vous le désirez, et si vous n'êtes pas trop pressée de partir demain, vous me ferez peut être l'honneur de visiter mon antre. »

« Ce sera avec plaisir. »

La conversation s'arrêta là. Julie demanda à son hôte la permission de se retirer car elle commençait à se sentir fatiguée. Etienne se leva, lui tendit la main pour l'aider à se lever et, baissant la tête, il posa ses lèvres sur le dessus de la sienne sans pour cela y imprimer un baiser. C'était le baisemain traditionnel français. En relevant la tête, il dit :

« Je vous souhaite une bonne nuit »

« Merci » répondit la jeune femme, troublée. Puis elle fit demi-tour et s'en fut vers la chambre qu'il avait mit à sa disposition. Elle se mit en tenue de nuit, se coucha mais ne parvint pas à s'endormir tout de suite. Elle essayait d'analyser sa journée. Jamais elle ne s'était sentie aussi bien. Elle était

fatiguée bien sûr, mais ce n'était pas celle ressentie habituellement. Cela lui semblait une bonne fatigue, celle qui permet de bien dormir et de se lever le lendemain en ayant l'impression d'être reposé. Elle avait eu l'impression de découvrir un monde qu'elle ignorait, hormis l'agression dont elle avait été victime. L'agression... Tient elle avait failli l'oublier. Finalement, juste avant de s'endormir, elle se fit la remarque que sans celle-ci, elle n'aurait jamais connu ce paradis. Elle commençait déjà à en vouloir un peu moins à ces deux voyous. Et sur ces pensées elle coula dans les bras de Morphée.

Au beau milieu de la nuit, elle se réveilla en sursaut. Non pas qu'elle eut fait un cauchemar, mais un grondement sourd comme celui d'une bête sauvage, lui parvint aux oreilles. Cela dura à peine une minute mais avait quelque chose d'effrayant. Des pas léger passèrent devant sa porte et s'éloignèrent. Julie se leva, passa la robe de chambre et enfila les mules. Elle entrouvrit la porte. Personne dans le couloir. Elle s'y engageât et se rendit vers la grande pièce. A l'entrée, elle vit la haute silhouette d'Etienne au bord de la fenêtre. Le visage de ce dernier se tourna vers la jeune femme. Avec son doigt, il lui fit signe de faire silence. Elle s'approcha de lui et lui lança un regard interrogateur. Il lui pris la main, la fit s'approcher du coin de la fenêtre et lui indiqua

une direction. Les yeux de Julie virent deux silhouettes noires cheminer le long de la propriété. La voix de son compagnon murmura à son oreille :

« Il me semble que c'est là les deux hommes qui voulaient vous agresser. »

La jeune femme devint livide. Elle tourna son regard vers Etienne, mais celui-ci ne la regardait plus, il avait les yeux fixés sur les ombres et un sourire carnassier se dessinait sur ses lèvres. Elle l'entendit murmurer :

« Eh bien ! Ils n'auront plus l'occasion d'agresser les gens ! »

Julie ne sut si ces paroles s'adressaient à elle ou si son compagnon s'adressait à lui-même.

« Pitchoun, pitchounette » la voix ne s'était pas élevée mais les deux chiens furent près de leur maître avant même qu'il eut fini de les appeler.

« Pitchounette, reste ici. Pitchoun avec moi. »

Et il se dirigea vers l'arrière de la maison. Il devait exister une sortie plus discrète. Julie sentit la chienne qui s'asseyait à ses pieds, elle baissa la tête, cette dernière était presque collée à ses mollets, son regard était dirigé vers l'endroit par où venaient de disparaître Etienne et son chien. Mais elle ne semblait pas inquiète. Nulle trace de nervosité ne troublait l'attitude de l'animal. Julie lui caressa la tête. Pitchounette leva les yeux vers elle et Julie put y lire toute la confiance que cette bête avait en son maître et son

compagnon. La jeune femme, après un dernier regard vers l'extérieur, se dirigea vers un fauteuil. La chienne la suivit et s'installa à ses pieds. L'attente commença, angoissante. Bien sûr son compagnon lui paraissait capable de se sortir de toutes les situations, mais ils étaient deux. Bien sûr Etienne connaissait le terrain, mais les hommes avaient bien retrouvé la propriété qui était pourtant loin de la route. Bien sûr...

Elle avait l'impression qu'elle était là depuis longtemps et elle se demanda si elle ne devait pas appeler de l'aide. Oui mais s'il avait voulu de l'aide il lui aurait demandé ou aurait téléphoné lui-même. Que faire ? Et si les deux hommes arrivaient à se débarrasser de lui et du chien, ils s'en prendraient à elle. Elle ne pourrait rien faire. Et son esprit resta sous cet orage tumultueux sans qu'elle ne puisse prendre aucune décision. Soudain, elle entendit la porte arrière et, avant qu'elle ne puisse se poser la moindre question, elle vit apparaître le berger allemand qui courut vers sa compagne comme pour la rassurer. Etienne se matérialisa peu de temps après dans l'encadrement de la porte. Julie se leva et vint vers lui.

« Ils ne vous importuneront pas ce soir » dit-il en voyant son visage apeuré. « Je crois même qu'ils ne pourront pas recommencer leurs agressions avant longtemps. »

Pourtant son visage était devenu dur comme la pierre. Sans dire un mot de plus, il se dirigea vers le meuble bas qui abritait le téléphone, prit le combiné et après avoir composé un numéro qu'il semblait connaître par cœur, il attendit. Lorsqu'il eut une réponse, il demanda juste à être mis en rapport avec l'adjudant LEFAUR de la part de Etienne. Il semblait qu'il n'ait pas besoin de s'identifier autrement. Quelques minutes après, il prononça simplement :

« Salut, viens tout de suite à la maison avec le panier à salade. » Puis il raccrocha.

Julie le regarda avec plus d'attention. Malgré les soucis qu'il avait, il lui sembla qu'il avait essayé de lui sourire. Cela avait été fugace. Elle décida de ne pas lui poser les questions qui lui brûlaient les lèvres, mais se dit qu'elle allait attendre ici, avec lui, l'arrivée des gendarmes.

Ceux-ci arrivèrent vingt minutes plus tard. Etienne s'était levé dès qu'il avait entendu le bruit de la fourgonnette. Il ouvrit la porte, fit rentrer son ami avec les deux hommes qui l'accompagnaient. Finalement, Julie se retrouvait avec la même équipe qui était venue l'interroger le matin. Ils s'installèrent autour de la table et Etienne commença :

« Je tiens les deux agresseurs des jeunes femmes. »

« Qu'est-ce que tu dis ? » Reprit l'adjudant. « Où sont-ils ? » puis avant que le maître des lieux ait pu répondre, le sous officier reprit :

« Mais d'abord, comment sais-tu que ce sont eux ? »

« Si tu me laissais parler » répondit froidement Etienne qui semblait tout à coup ne plus avoir de patience. Ce qui étonna la maréchaussée.

« Ces deux hommes sont ficelés dans la réserve. Qui plus est, tu sembles oublier que j'ai vu les portraits robots que vous avez réalisé ce matin. Vous étiez tellement pressés que vous avez oublié de prendre les tirages imprimés. Je les ai vus, prit et rangé dans un tiroir. Je suis donc catégorique quant à leur ressemblance avec ces portraits. Par contre, je suis sûr que j'en connais au moins un. »

« Que veux-tu dire ? »

« Un de ces hommes travaille comme infirmier de nuit à l'hôpital de Mont de Marsan. »

« Tu pense à quoi ? »

« Où est morte la victime étouffée ? »

« Oh merde ! » Reprit l'adjudant. Il s'en suivit un moment de silence pendant lequel les gendarmes réfléchissaient alors que Etienne semblait reprendre possession de son calme et de sa sérénité.

L'adjudant dit alors :

« Bon, si on allait voir ces deux hommes maintenant. »

Ils se levèrent. Julie voulut suivre mais Etienne lui lança un regard bref qui semblait vouloir dire : « restez ici pour le moment. » Elle se rassit donc et resta dans la pièce. Les deux chiens vinrent se coucher à ses pieds comme s'ils voulaient continuer à la protéger.

Après un petit quart d'heure, un des brigadiers vint et demanda à la jeune femme de le suivre. Dès qu'ils furent passés derrière, Julie vit l'adjudant s'avancer vers elle :

« Mademoiselle, vous n'avez pas encore vu ces hommes ? »

« Non, Etienne ne me les a pas montrés. Je pense qu'il avait ses raisons. Je n'ai pas demandé à les voir. »

« Bien, très bien. Acceptez-vous de les identifier à présent ? »

« Je peux les regarder. Si ce sont les visages dont je me souviens, je vous le dirai. »

« Merci, allons venez. »

Etienne intervint :

« Attends, je préférerais qu'ils ne la voient pas. »

« Comment veux-tu que nous fassions ? » Lui répondit l'adjudant.

Etienne, pour toute réponse, se dirigea vers la maison et réapparut quelques minutes plus tard, avec à la main une lampe de bureau. Une de ces lampes halogènes avec un éclairage puissant. Il pénétra dans la réserve, installa la source de lumière entre l'endroit où se situaient les deux

hommes ligotés et un fenestrou. Après avoir allumé la lampe et réglée pour que la lumière soit sur le visage des voyous, il ressortit, prit Julie par la main et l'approcha de la vitre du fenestrou. L'adjudant de gendarmerie s'approcha en même temps. Une fois la jeune femme près de la petite fenêtre, Etienne se retira et la laissa donc seule avec LEFAUR. Julie regarda les deux visages et se concentra. Elle n'eut pas besoin de les voir longtemps. Elle avait gardé ces têtes en souvenir. Il n'y avait aucun doute.

« Ce sont bien eux » dit-elle, tournant ses yeux vers le gendarme.

« Vous en êtes sûre ? » Reprit ce dernier.

« Oh oui ! C'est trop récent dans ma tête pour que je puisse me tromper. »

« Bien, nous allons les emmener. Il faudra que vous veniez à la gendarmerie demain pour que nous remplissions votre déposition. »

« Dés que j'aurai récupéré ma voiture, je viendrais »

Etienne intervint :

« Demain matin vers 10 heures je descends au bourg, j'emmènerais mademoiselle chez Henri. J'y serais vers 10 heures 15, elle récupère son véhicule et peu être chez toi 10 minutes après, soit vers 10 heures trente max. »

« Bien, si ça lui convient, moi aussi. »

Puis, alors que Julie et Etienne regagnaient la maison, les trois gendarmes entraient dans la

réserve pour prendre en charge les deux prisonniers. Moins de cinq minutes après, le fourgon repartait vers la ville.

A l'intérieur de la maison, Etienne conseilla à sa compagne de retourner se coucher. Ils devraient se lever tôt pour préparer les affaires de celle-ci et régler les derniers détails.

C'est vers sept heures trente, le lendemain matin, que Julie entendit frapper légèrement à sa porte. Elle entrouvrit les yeux alors qu'une tête apparaissait.

« Il est temps de vous lever » dit la voie profonde qui était gravée en elle. En effet, une bonne odeur de café chatouilla ses narines. Elle était encore à moitié endormie et deux sentiments immédiats se disputaient en elle. Elle voulait se lever pour rejoindre Etienne et savourer un bon petit déjeuner, mais en même temps, elle avait si bien dormi et elle se sentait tellement bien dans ce vieux lit campagnard qu'elle serait bien restée à feignanter une bonne heure. Enfin, il ne fallait pas faire attendre le café, ni celui qui l'avait préparé. Elle se leva donc, enfila la robe de chambre, mit les mules et se rendit dans la grande salle. Le feu crépitait déjà dans le grand âtre et une douce chaleur régnait dans la pièce. Etienne était assis, les bols étaient remplis et la fumée s'échappait au-dessus d'eux, le pain était coupé, le beurre et la

confiture étaient sur la table. Tout était prêt. Julie se dit que personne hormis sa mère ne s'était occupé d'elle depuis longtemps. Elle n'en était d'ailleurs pas mécontente. Elle s'avança, dès son entrée Etienne s'était levé, avait fait le tour de la table, avait tiré la chaise en arrière et tout en lui souhaitant le bonjour, lui désigna la chaise. Elle s'assit et tout naturellement, son compagnon poussa le siège vers l'avant. Ils prirent le petit déjeuner en silence. Une fois que ce dernier fut terminé, que les affaires furent lavées et rangées, Etienne dit à la jeune femme : « Nous partirons vers dix heures moins le quart, soit dans une heure et quart. Nous irons au garage, vous prendrez votre voiture... »

Lui coupant la parole en douceur, Julie demanda :

« Pour le règlement, comment dois-je faire ? »

« Je vous demanderais de ne pas vous soucier de cela pour l'instant. Je m'en occuperais car vous devrez aller aussitôt après à la gendarmerie. »

Il avait dit cela comme s'il ne s'agissait que d'une dépense mineure. La jeune femme se dit quand même qu'un moteur, cela ne devait pas être donné et, bien que disposant de quelques moyens, cela allait faire un joli trou dans son budget.

Etienne reprit :

« Ne vous inquiétez pas, cela ne vous reviendra pas trop cher. Le garagiste est mon ami. »

De nouveau comme la veille Julie eut l'impression qu'il lisait en elle comme à livre ouvert. Chaque fois qu'elle pensait à quelque chose il répondait comme si elle avait parlé à haute voix. Cela commençait à devenir agaçant à la fin.

« Que désirez-vous faire ensuite ? » Reprit l'homme, « partir immédiatement chez votre sœur ou ne repartir que demain ? »

« Pourquoi cette question ? » Répondit la jeune femme.

« Pour régler les détails de la journée. Si vous repartez directement, je vous fais visiter la maison de suite mais sommairement. Sinon, nous prendront le temps cet après midi, après le déjeuner. »

Julie, sans qu'elle ne sache pourquoi, eut une bouffée de joie intérieure. Oui, elle serait heureuse de rester une journée de plus.

« Si cela ne doit pas vous causer de préoccupation, je resterais bien jusqu'à demain matin » dit-elle

« Très bien. Donc nous visiterons mon antre dans l'après-midi. Pour rentrer, je vous attendrais devant la gendarmerie puis vous me suivrez. »

Cette phrase fut dite de manière douce mais sans pour cela laisser d'autres choix à la jeune femme. Son indépendance chèrement acquise était à chaque fois taillée en brèche par son hôte.

Elle avait l'impression qu'il dirigeait le temps qu'elle passait chez lui à sa façon et qu'il ne lui laissait pas d'initiative. Pourtant, aucune révolte ne s'insinuait en elle. Il lui semblait être retombée en enfance ou, insouciante, ses parents géraient sa vie pour qu'elle puisse s'épanouir. Elle réfléchit sur ses réactions et pensa :

« Quel paradoxe ! Dire que chez moi je ne supporte pas que les autres me disent ce que je dois faire et, ici, je n'attends que cela. »

Elle leva les yeux vers Etienne, celui-ci la regardait et, une fois de plus elle eut l'impression qu'il venait de lire dans ses pensées. Pourtant, il ne dit rien. Il se retira en disant :

« La salle de bain est tout à vous, je l'ai utilisé pendant que vous dormiez » et il sortit de la maison.

Julie regagna la chambre, prit ses vêtements et alla prendre une douche. Elle ressortit de la pièce une petite demi-heure plus tard. Elle s'était mise en frais pour se rendre à la ville. Elle prit son sac et se rendit dans la grande pièce. Etienne n'était pas rentré. Elle dirigea son regard vers la grande pendule qui trônait au centre d'un des murs et s'aperçut qu'elle avait encore un bon quart d'heure. Elle en profita pour admirer encore les meubles de cette pièce. Elle s'approcha de la grande armoire. Celle-ci était simple, sans fioritures, mais on sentait le bois plein, taillée et

coupée il y a longtemps, travaillée avec amour et respect par un menuisier d'autrefois. La patine était sombre et aucune trace de vieillissement ne semblait altérer la santé du bois. Elle n'osait pas l'ouvrir car elle eut peur de blesser son hôte par une incursion dans sa vie privée. Pourtant, la curiosité était chez elle presque une seconde nature. Combien de fois avait-elle fouillé dans des meubles lorsqu'elle avait été invitée à droite ou à gauche ? Mais ici tout était différent. Elle éprouvait du respect pour l'homme qui vivait ici et, pour rien au monde, elle ne voulait lui porter tort. Ici elle n'était pas la même. Elle se prit à se demander si la vraie Julie n'était pas ici car elle avait l'impression d'agir par instinct alors qu'à Paris, elle vivait et pensait en se posant cent questions par seconde. Oui, qui était la vraie Julie, celle de la ville ou cette femme qu'elle découvrait ici, heure après heure. Tout en pensant, elle continuait son tour des meubles. Elle avait regardé le vaisselier, les meubles bas, tous de même composition, de même teinte et de même tenue. Elle se pencha sur la table, regarda ces formes d'assiettes creusées à même le bois et s'aperçut qu'il y avait des traces. Des traces de coupures. Elle essaya de se remémorer l'enseignement qu'elle avait reçu sur les modes de vie de la campagne quelques siècles plus tôt. Effectivement, il lui revint à l'esprit la leçon d'un historien qui avait dit que vers le moyen âge,

dans certaines régions, les serfs mangeait à même la table. Cela voulait dire que celle qui trônait au centre de cette pièce avait au minimum 7 siècles. Quel trésor !

« Etes-vous prête ? » La phrase la fit sursauter. Elle était tellement concentrée sur cette table qu'elle n'avait pas entendu Etienne revenir, et bien que la voix soit toujours aussi calme et profonde, elle l'avait surprise. Rougissante, elle répondit :

« Oui, pardonnez-moi mais j'étais subjuguée par cette pièce. »

« J'ai vu, allez venez nous partons. » Ce furent les seuls mots qu'il prononça. Aucune expression n'était venue sur son visage. Julie ne sut pas ce qu'il pensait et espéra de tout son cœur qu'elle ne l'avait pas blessé.

Il montèrent dans une 605 couleur sable. Le confort de la voiture changea, pour la jeune femme, de celui de sa voiture. Il faut dire que les modèles n'étaient pas vraiment de même niveau. Ils arrivèrent à Morcenx vers 10 heures 10. Etienne avait bien roulé et Julie s'était fait la remarque qu'il conduisait comme il vivait, calme et sur de lui. Ils se rangèrent devant un petit garage. Sur le pas de la porte se tenait un homme d'une cinquantaine d'années, il avait l'aspect typique du garagiste. Il était en bleu de travail, sans inscription et se frottait des mains déjà noires avec un grand chiffon. Le garagiste

comme au cinéma. Lorsqu'ils descendirent de la voiture, l'homme s'approcha. Il tendit la main à Etienne qui la serra.

« La voiture de la dame est prête » dit le garagiste.

« Merci Henry, as-tu pu faire au mieux ? » Reprit Etienne interrogateur. L'homme ne répondit pas, se contentant de lui adresser un clin d'œil, il se tourna vers Julie et dit :

« Ma petite dame, j'ai été obligé de changer le moteur. Vous aviez coulé une bielle et votre moulin était foutu. Comme vous ne pouviez pas me dire si vous en vouliez un neuf, j'ai pris sur moi de vous en mettre un d'occase. J'espère qu'il vous ira, tout ce que je peux vous dire c'est que ça marche. »

« Combien cela va me coûter ? » Lui demanda la jeune femme.

« Eh bien ! Si cela ne vous gêne pas, donnez 100 francs de pièce à l'employé et nous serons quittes. »

Julie ne comprenait pas. Etienne sourit en direction du garagiste. C'était la première fois qu'elle le voyait sourire de cette façon. Il lui sembla tout à coup que le visage de son compagnon s'éclaira, ce fut un sourire bref mais qui avait illuminé la face de l'homme et avait ôté l'aspect froid qu'il gardait habituellement. Sans pouvoir rien dire elle écouta ce que se disaient les deux hommes :

« Expliques-moi ce que tu as fait Henry » dit Etienne.

« Tu m'avais dit de faire au mieux et au moins cher, alors je suis allé chez Christian, à la casse. Je lui ai demandé ce qu'il pouvait me fournir comme moteur. Il avait rien. Je suis revenu en me demandant comment j'allais pouvoir faire quand il m'a rappelé. Il venait d'avoir un téléphone pour lui dire qu'il y avait une 205 qui était épave par le dessous et l'arrière. Comme malheureusement les gens à qui elle appartenait étaient décédés dans l'accident, il l'aurait au déplacement. Une bagnole qui avait à peine 12000 bornes. Un moteur impec. Quand je lui ai dit que c'était pour une de tes amies, il m'a dit de prendre le moulin et il ne m'a pas fait payer. Donc je fais pas payer la dame. Seulement, comme le minot m'a bien aidé, si elle lui donne 100 balles, je serai largement payé, voilà. »

« Je te remercie » répondit Etienne au garagiste tout en mettant la main à la poche pour en sortir son portefeuille. Une main douce se posa sur son avant bras et la voix de Julie lui dit :

« S'il vous plaît, vous en avez fait suffisamment pour moi, je vais régler moi-même le garçon. » La voix était naturelle et calme. Ce n'était plus la voix d'une personne vexée mais une mélodie simple qui énonçait une évidence. Etienne laissa retomber son portefeuille au fond de sa poche revolver en disant :

« Vous faites des progrès. »

Julie lui sourit, heureuse d'entendre ces simples paroles. Elle ouvrit son sac, prit son porte monnaie et sortit un billet de 200 francs qu'elle tendit au garagiste. Celui-ci lui demanda si elle n'avait pas de monnaie mais la jeune femme répondit :

« Non, mais je lui donne les 200 francs, c'est vraiment le moins que je puisse faire. » En essayant de mettre le billet dans la main de l'homme, celui-ci ne prit pas le billet mais il se tourna et appela :

« Paul ! »

Une tête rousse apparut de sous une voiture.

« Viens voir » reprit le garagiste. Un jeune garçon qui devait avoir au alentour de 16 ans sortit du garage et vint vers les trois adultes, son visage était parsemé de tâches de rousseurs recouvertes par-ci par-là de traces de cambouis. Il répétait le même geste que son patron lorsque Julie et Etienne étaient arrivés, il s'essuyait les mains avec un chiffon.

« Voilà » dit Jean-Louis à Julie, « donnez-lui directement, ce sera plus simple. » Ce que fit la jeune femme en tendant le billet. Paul, le jeune mécano la remercia et lui adressa un sourire éclatant. Julie se dit que des pourboires de ce montant, il ne devait pas en recevoir souvent. Il faut dire que la plupart des clients devaient payer plus cher une telle réparation, donc le

pourboire s'en ressentait. Après que Paul eu regagné l'atelier, Julie se tourna vers le patron du garage et le remercia chaleureusement.

« Mais de rien ma petite dame, encore que ce n'est pas moi qu'il faut remercier. » Répondit celui-ci en tournant les yeux vers Etienne. Il allait ajouter quelque chose mais le regard que lui lança son ami lui bloqua les paroles dans la gorge. Il comprit qu'Etienne ne désirait rien de plus. Donc il ne continua pas. Il se contenta de donner une carte de son garage à la jeune femme en lui précisant que si elle avait le moindre problème dans le coin, elle n'aurait qu'à l'appeler. Et si c'était plus loin, alors que le garagiste à qui elle s'adresserait n'aurait qu'à le contacter. Sur ces derniers mots il tourna les talons et rejoignit l'atelier. Etienne se tourna vers Julie et lui dit :

« Je crois qu'il est temps pour vous de rejoindre la gendarmerie. Il est de règle de ne pas faire attendre les gens avec qui l'on a rendez-vous. En sortant d'ici, vous faites 500 mètres vers le centre c'est à droite, vous verrez l'enseigne. Je vous y retrouverais tout à l'heure. » Et il fit demi-tour, remonta dans sa voiture et s'en fut vers le centre. Julie récupéra sa 205, vit que les clés étaient sur le contact, démarra et prit donc la même direction.

Elle arriva devant la gendarmerie. Elle demanda à un gendarme qui sortait si elle devait se garer devant ou si elle pouvait ranger son véhicule dans la cour. L'homme lui demanda ce qu'elle venait faire et, après que la jeune femme lui eut dit avoir rendez-vous avec l'adjudant LEFAUR, il lui dit qu'elle pouvait entrer dans la cour avec sa voiture et se parquer vers la droite. La jeune femme fit ce qu'on lui avait dit et elle pénétra dans les locaux de la maréchaussée. L'adjudant était accoudé sur le comptoir d'entrée et discutait avec un brigadier. En entendant des pas il tourna la tête et, reconnaissant la jeune femme, il la salua en souriant :

« Bonjour mademoiselle, je vois avec plaisir que vous êtes ponctuelle. » Julie se remémora immédiatement la dernière phrase d'Etienne. Elle se dit que ce diable d'homme devait connaître les caractères de toutes les personnes qu'il côtoyait. L'adjudant avait l'air d'apprécier la ponctualité et Etienne avait fait en sorte que la jeune femme soit à l'heure.

Le représentant de l'ordre entraîna Julie vers son bureau. Tout en marchant, il lui demanda si elle se sentait bien, si elle était suffisamment remise de ses coups et émotions. Julie répondait par des oui à chaque question. Une fois dans le bureau les formalités officielles furent entamées. La jeune femme confirma la plainte déposée préalablement chez Etienne, puis fit sa déposition

sur les événements de la veille, reconnue officiellement ses agresseurs, devant 2 autres gendarmes, différents de ceux du soir, relut sa déposition et la signa. L'adjudant LEFAUR lui signala ensuite qu'elle serait sûrement obligée de venir témoigner au procès des deux hommes. Julie lui dit qu'elle viendrait sans problèmes.

Une fois les formalités accomplies le gendarme lui demanda ce qu'elle allait faire. Julie lui répondit qu'elle passerait encore la fin de la journée chez son hôte et que demain elle irait comme prévu chez sa sœur. L'adjudant, surpris, lui demanda :

« Tiens, c'est lui qui vous l'a proposé ? »

« Oui » répondit-elle surprise de la question « je ne me serais pas permis de m'imposer. »

Elle crut entendre le sous officier grommeler :

« Etonnant, ce n'est pas dans ses habitudes. »

Mais comme il n'insistait pas, elle ne dit rien, mais des questions commençaient à se bousculer dans sa tête.

« Voulez-vous que je vous fasse raccompagner ? » Reprit LEFAUR.

« Oh non ! J'ai ma voiture et Etienne m'a dit qu'il m'attendrait dehors. D'ailleurs peut-être est-il déjà là. »

L'adjudant regarda par la fenêtre, il ne vit pas la voiture de son ami.

« Non, pas pour l'instant » répondit-il, en se tournant vers son interlocutrice « à propos,

comment vous entendez-vous avec lui, n'est-il pas trop désagréable ? »

« Bien au contraire, passées les premières heures, c'est quelqu'un de charmant » répondit-elle, « un peu renfermé, mais quand on a l'habitude de vivre en solitaire. »

« Etrange... »

« Encore » reprit Julie « écoutez, tout à l'heure, j'ai cru vous entendre dire que ce n'était pas dans ces habitudes, maintenant vous trouvez étrange qu'il ne soit pas désagréable avec moi, je vous prierai de vous expliquer. »

« Excusez-moi, mademoiselle, mais je le connais depuis longtemps et, c'est la première fois qu'une femme me dit qu'il est charmant. Pourtant je vous assure que dans le pays, beaucoup de femmes ont essayé de le séduire, de l'approcher ou même d'entretenir avec lui des relations plus ou moins suivies. Beaucoup d'hommes ont également essayé d'être de ses amis. Et bien les uns et les autres ne vous diront jamais que c'est quelqu'un de charmant. La seule qualité qu'ils peuvent lui trouver c'est sa franchise. Il n'a, à ma connaissance, que très peu d'amis. Une femme et quatre hommes pour être plus précis. Mais, même parmi nous cinq, pas un de nous n'utiliseraient le terme charmant. Nous l'apprécions, pour l'homme et pour toutes les qualités que nous lui trouvons. Mais charmant, non je ne vois pas. »

Il fit une pause après ce monologue, alors que Julie avait les oreilles grandes ouvertes, LEFAUR semblait chercher à dire autre chose. Elle avait l'impression qu'il hésitait, enfin après quelques minutes qui semblèrent des heures à la jeune femme, il se décida :

« Ecoutez, j'espère que vous n'interprétez pas les paroles que je vais prononcer de manière erronée. Ce qui me semble le plus anormal c'est que vous êtes la première personne à qui il propose de rester alors que ce n'est pas une nécessité. Cela fait maintenant quinze ans que je le connais et c'est la première fois que je le vois faire cela. Alors, ma foi, si vous pouvez nous le rendre moins sauvage, croyez bien que nous vous en serions tous reconnaissant. »

La jeune femme ne sut que répondre à une telle demande, elle finit par reprendre de façon raisonnable :

« Que voulez-vous que je fasse, demain je reprends la route et je ne sais pas si je repasserais par ici avant longtemps. »

« Oui, vous avez raison, oubliez mes paroles. »

« Oui » reprit une voix par la fenêtre, « je ne sais pas ce qu'il a put vous dire mais oubliez ses paroles, je suis sur que c'était des bêtises »

Julie et LEFAUR se retournèrent d'un bloc vers la fenêtre, la face d'Etienne les regardait, froide comme d'habitude. Pourtant, il sembla à Julie

que ses yeux brillaient d'une petite flamme qu'elle ne connaissait pas.

« Salut flicailon » dit-il en s'introduisant dans le bureau par la fenêtre.

« Tu ne peux donc pas arriver par la porte et ne pas écouter aux fenêtres ? » S'emportât son ami, plus furieux d'avoir été surpris et ne sachant pas si Etienne avait surpris des bribes de sa conversation, « enfin, bonjour quand même, je crois que personne n'arrivera à te changer. »

« Bon, vous avez fini ? » Reprit Etienne.

« Oui » répondit l'adjudant.

« Eh bien ! Si tu as le temps, je vous invite au bistrot pour prendre un verre »

« OK, je prends ma veste et j'arrive, mais tu pourrais quand même demander à la demoiselle si elle est d'accord, » puis se tournant vers Julie, « excusez-le, il n'a aucune éducation »

Julie sourit, elle se tourna vers Etienne et, voyant qu'il allait lui adresser la parole sans doute pour lui demander son accord, elle parla la première en vue de le taquiner :

« Mais bien sûr, mon cher ami, j'accepte avec plaisir » et elle accompagna sa réponse d'un sourire, celui qui avait toujours fait fondre ses prétendants, Etienne répondit simplement :

« Merci ».

Ils sortirent tous les trois parlant de tout et de rien. D'ailleurs, c'était surtout l'adjudant qui parlait, Julie répondait quelques phrases de

temps en temps et Etienne se contentait de quelques monosyllabes de type oui et non. Laisant les voitures dans la cour de la gendarmerie, ils se dirigèrent vers le bar. Ils y entrèrent, furent salués par le patron, un grand gaillard au ventre proéminent. Ils s'installèrent à une table située vers le fond du bistro, Julie commanda un martini, LEFAUR prit un pastis et Etienne un whisky. Le patron les servit puis resta un peu à coté d'eux en s'adressant plus particulièrement à l'adjudant :

« Alors, ça y est, vous nous avez débarrassés de ces pirates de la route, tout le monde ne parle que de ça. Et bien tant mieux, moi qui vous parle, je n'osais plus laisser ma fille aller à la ville en voiture le soir. On commençait même, avec la femme, à se demander si on n'allait pas lui louer un appartement là bas pour qu'elle ne rentre pas le soir après les cours. Vous vous rendez compte ? Enfin c'est réglé. On est tous bien content. Si vous... »

Le gendarme glissa, lui coupant la parole :

« Roger, tu as des clients »

Le patron tourna la tête vers son comptoir et vit effectivement que trois nouvelles personnes venaient de s'y accouder. Il fit demi-tour tout en lançant :

« Merci encore »

LEFAUR toujours direct, comme à son habitude, s'adressa alors à Etienne :

« Bon, maintenant si tu me disais pourquoi tu nous as invités ? Je te connais et à chaque fois que tu fais ça c'est que tu as quelque chose à dire. Alors j'écoute »

« Je viens d'acheter la parcelle d'Antoine. »

« C'est pas vrai !!! »

« Si »

L'adjudant éclata de rire, un rire tonitruant qui fit tourner les visages des consommateurs vers leur table. Etienne, lui, ne semblait pas mécontent de ce qu'il venait de faire. Julie, elle, ne comprenait pas mais se disait qu'apparemment son compagnon venait de faire une chose qui plaisait au gendarme. Elle interrogea Etienne du regard. Ce dernier, captant la demande, tourna son visage vers son ami :

« Explique-lui. »

LEFAUR, calmant son hilarité, commença :

« C'est une histoire qui risque d'être assez longue. Il y a cinq ans, celui que nous appelons Antoine a mis en vente une parcelle de forêt de 2000 hectares, il ne voulait pas rester ici. Comme c'était un homme veule et hypocrite, peu de gens l'aimaient au pays. Mais avant de partir il avait décidé de vendre cette parcelle à un promoteur immobilier, cette forêt se situe au voisinage de chez Etienne. Mais c'est surtout les gens d'ici qu'il voulait ennuyer, vous imaginez, il voulait vendre pour que le promoteur construise des immeubles, il voulait gâcher le paysage

naturel de chez nous. Evidemment, personne n'était d'accord, nous avons tout essayé pour le faire renoncer. Le maire a même proposé que la commune rachète le terrain, mais ce diable d'Antoine en demandait un prix exorbitant. Nous avons demandé à ce que ce coin soit classé parc naturel mais au départ cela nous a été refusé. Nous avons mis la justice dans le coup en arguant de la détérioration du paysage, nous avons été déboutés. En clair, nous ne pouvions plus rien tenter... »

Julie l'écoutait presque avec passion, la voix du narrateur avait en plus cet accent du terroir qui augmentait encore l'intensité du récit. La jeune femme avait presque oublié tout ce qui l'entourait pour ne vivre que cette histoire et quand, à la fin, l'adjudant de gendarmerie conclut : « et ce bougrrrre de garçon qui nous dit qu'il a acheté le terrain, c'est ahurissant » la jeune femme regarda ce « bougrrrre de garçon » elle comprenait mieux la petite flamme qu'elle avait vue dans ces yeux lorsqu'ils étaient à la gendarmerie, c'était une lueur de satisfaction. Elle aurait presque dit une lueur de fierté et d'espièglerie, celle d'un gamin qui avait réussi à empêcher une bêtise d'être commise. Elle en était heureuse, sans savoir pourquoi, elle était heureuse que son compagnon ait empêché la destruction d'une partie de la forêt. Elle commençait à aimer ces bois, et pourtant elle ne

les connaissait que depuis la veille, elle n'avait jamais mis les pieds dans les forêts de pins auparavant. Elle les avait toujours traversées en voiture ou en train.

Mais les aiguilles de la pendule continuaient leur course, imperturbables, il était maintenant treize heures. Les trois convives avaient terminé leurs verres et s'étaient même laissés tenter par un deuxième qui fut la tournée du patron. Etienne dit à Julie qu'il était temps de rentrer car ils allaient avoir de l'occupation durant l'après-midi, ils se levèrent et sortirent. Lorsqu'ils arrivèrent dans la cours de la gendarmerie, la jeune femme commença à regagner son véhicule. Tournant la tête pour voir si son compagnon faisait de même, il lui sembla le voir glisser une enveloppe dans la main du gendarme. Enfin, cela ne devait pas la concerner. Elle repartit vers sa voiture au moment où Etienne regagnait la sienne et, lui devant et elle derrière, ils repartirent direction la propriété de celui-ci. Julie se sentait heureuse de regagner ce havre de paix, elle se rendit compte tout à coup que plus jamais elle ne pourrait vivre comme avant. En deux jours à peine, elle avait découvert un mode de vie reposant, plein de charme et de beauté. Qu'allait-elle pouvoir faire ?

« Allons » se dit-elle, « c'est parce que tu es ici que tu penses ça, ma fille, quand tu seras rentré à Paris, ta vie reprendra et tu pourras

recommencer comme avant. Déjà quand je serais chez Catherine, ça changera » elle donnait l'impression de vouloir se persuader elle-même. Au fond, elle se sentait un peu perdue, la copie qu'elle avait mit longtemps à écrire dans sa tête lui sembla tout à coup redevenue brouillon. Elle se demanda si elle allait devoir tout recommencer. Elle en était là de ses pensées lorsqu'elle vit le clignotant de la 605 s'allumer, elle chassa toutes ses idées de son esprit et s'engagea sur le chemin. Il arrivèrent enfin au domaine, rangèrent les voitures et pénétrèrent dans la maison. Les chiens gambadaient autour d'eux, leurs faisant la fête, quêtant la moindre caresse et montrant leur joie de les revoir. Etienne s'adressa à la jeune femme :

« Pas trop fatiguée ? »

« Non, je vous remercie. »

« Vous êtes superbe habillée comme cela » reprit-il, semblant se rendre compte que la jeune femme s'était mise en frais. « Je suis navré de ne pas m'en être rendu compte plutôt »

C'est vrai qu'elle était jolie, elle n'avait pourtant mis qu'une jupe fleurie rehaussée par un petit pull blanc cassé, qui moulait ses formes en toute discrétion, et faisait ressortir le léger bronzage de son visage, qui était déjà mis en valeur par une chevelure blonde tombant sur ses épaules. Une paire d'escarpins à talons hauts agrémentait le coté vestimentaire. Une légère touche de

maquillage soulignait ses yeux bleus, tellement légère qu'elle ne se remarquait pratiquement pas. Elle n'avait pas besoin de grand chose pour être belle. Elle rougit pourtant devant la remarque de son compagnon. Celui-ci n'avait, à ses yeux, prononcé qu'une évidence, il avait juste dit ce qu'il pensait.

« Je pense, malgré tout, que vous devriez vous mettre plus à l'aise pour le déjeuner » reprit Etienne, « et pour l'après-midi, si nous allons nous promener puis visiter la maison, je ne voudrais pas que vous vous abîmiez »

Julie lui sourit puis rejoignit sa chambre, elle se remit en jean et sweet puis revint vers la pièce principale. Déjà l'odeur du repas flottait dans l'air, une odeur de sauce qui vous met l'eau à la bouche. Ils se régalerent d'un civet de chevreuil accompagné de pommes de terre bouillie puis réchauffée dans la sauce, après le café Etienne demanda à la jeune femme si elle désirait se reposer un peu avant d'entamer leur périple, elle accepta bien volontiers. Elle avait bu un peu trop entre les apéritifs et le vin du repas. Elle alla s'allonger pour faire une petite sieste, en fait elle dormit deux bonnes heures et ne se réveilla que vers seize heures trente. Elle se leva précipitamment et se rendit dans la grande salle, Etienne était assis sur un fauteuil, comme la veille, il regardait le feu. A l'arrivée de Julie, il se leva et dit :

« Alors, vous sentez-vous mieux ? »

« Oh oui ! » Répondit-elle, « mais vous auriez dut me réveiller plus tôt. Je vous fais perdre votre temps »

Etienne fut touché de sa réponse. Elle ne pensait pas à elle mais à lui, ce qui était une preuve d'altruisme et d'intérêt.

« Ne vous inquiétez pas » reprit-il, « nous aurons tout le temps dont nous aurons besoin. Que préférez-vous faire en premier : la visite des lieux ou une promenade en forêt ? »

« Pourriez-vous me montrer les bois que vous avez acheté ce matin ? A moins que ce ne soit trop loin »

« Non ce n'est pas loin, mais malheureusement je ne puis vous les montrer, ils appartiennent désormais à la commune de Morcenx en toute propriété. Je leur ai donné »

La jeune femme se souvint tout à coup :

« Le papier que vous avez glissé dans la main du gendarme » dit-elle, « c'est cela ? »

« Vous avez une bonne vue, ce papier a été remis au maire dans la foulée. »

« Vous êtes un homme bizarre, personne ne fait ce genre de chose. Enfin, cela ne me gêne pas, bien au contraire s'ils gardent ces lieux intacts. »

« Cela doit être évident, je leur cède à la condition que la commune s'engage à ne jamais faire construire quoi que ce soit tant que durera

ma lignée. Enfin, cela n'est pas le sujet, donc ou allons-nous ? »

« Je vous fais confiance, je ne connais pas les lieux. »

Ils se vêtirent et sortirent avec les chiens. Etienne s'engagea dans un petit chemin situé derrière la maison et conduisit la jeune femme à travers les bois jusqu'à un petit étang bordé de fougères avec ça et là des bancs de roseaux. Lorsqu'ils s'approchèrent de celui-ci, l'homme se tourna vers la femme, avec le doigt sur la bouche il lui fit signe de faire silence. Ils avancèrent doucement à travers les fougères, Etienne étendit le bras dans une direction, suivant des yeux Julie vit des chevreuils en train de s'abreuver. Au milieu de l'étang des canards colverts se baladaient tranquillement et, de temps en temps, un poisson sautait hors de l'eau pour y replonger aussitôt semant une crainte passagère chez les animaux alentours très sensibles au moindre bruit. Les chevreuils partirent, pourtant Etienne resta en place. La jeune femme ne bougea pas non plus continuant à scruter le tour du lac cherchant des yeux ce qui pouvait retenir son compagnon. Un peu plus tard elle comprit, une famille renard s'approcha pour y boire l'eau fraîche à son tour. Julie resta de marbre regard fixé sur ces boules de poils orange qui de l'autre côté de l'étendue liquide étanchaient leur soif.

Une fois la famille partie la femme et l'homme se levèrent et firent demi-tour. Les chiens se remirent à courir devant et à revenir comme des fous vers leur maître. De temps en temps ils se figeaient leurs regards braqués de tel ou tel côté. Au moindre signe de ses chiens Etienne lançait un regard perçant dans la direction où ils regardaient. Mais rien d'inquiétant ne vint finalement troubler ce retour.

Une fois à l'intérieur, après avoir retiré les manteaux, Etienne dit à la jeune femme :

« Peut-être voulez-vous appeler votre sœur ? »

La jeune femme sursauta, sa sœur, elle avait complètement oublié de la prévenir. A quoi pensait-elle ? Mais déjà son hôte lui tendait le combiné, Il se retira sur la pointe des pieds alors qu'elle composait le numéro.

Une fois qu'elle eut reposé l'appareil elle attendit que son hôte veuille bien réapparaître, ce qu'il fit rapidement. Il lui fit signe de le suivre et ils entamèrent la visite des lieux. Il commença par sa chambre, une simple pièce carrée, un grand lit en plein milieu, une vieille armoire campagnarde contre un mur, et un tapis relativement grand situé en pied de lit sur lequel on distinguait une grande quantité de poils. Julie se dit sans peur de se tromper que les chiens devaient dormir ici. Ce qui retint surtout son attention ce fut l'armoire. Ce qu'elle aimait ces meubles anciens

simples, costauds et beaux. Enfin elle tourna les talons et suivit Etienne qui déjà se dirigeait vers une autre pièce. Cette dernière était vaste et jurait complètement avec ce que la jeune femme avait vu dans cette maison, l'ameublement de cette pièce n'était pas moderne, mais fait de simples montages grossiers en bois et semblait être le bureau. Un ordinateur avec tous ses composants et accessoires envahissait les lieux, c'est tout ce qu'elle put voir car déjà Etienne refermait la porte. Il donnait l'impression de lui avoir montré rapidement pour ne pas qu'elle s'interroge sur une porte fermée mais ne semblait pas désireux qu'elle en apprenne davantage sur l'utilisation qu'il en faisait. Comme elle était un peu interloquée, il se contenta de lui prendre le bras et d'une pression douce l'entraîna vers la porte suivante. Un grand salon de style rustique emplissait cette pièce, elle découvrit enfin les lieux où se trouvait l'audio visuel de toute maison qui se respecte. Intégrés dans le décor de bois foncé une télévision, un magnétoscope, des cassettes vidéo, une chaîne stéréo ainsi que différents types de disques vinyle et CD. Un lieu calme et idéal pour écouter de la musique. Ce qu'elle découvrit dans la pièce suivante lui fit oublier la façon cavalière dont son cicérone avait usé pour la visite de la première. Elle était dans une bibliothèque, une pièce merveilleuse, tous les murs étaient cachés par

des rayonnages de livres. Des livres reliés, des centaines de livres reliés ornaient cette pièce. Elle en était abasourdie, elle ressemblait à un enfant qui découvre pour la première fois de manière consciente, son Noël. Brusquement elle se tourna vers Etienne, un petit sourire narquois étirait ses lèvres, Julie lui demanda :

« Qu'est ce qui vous fait sourire ? »

« Vous me faites penser à des dessins animés » répondit-il, « et vous m'en voyez navré, ce n'est pas très flatteur. »

« Expliquez-vous ! »

« Bon, si vous y tenez mais je vous aurais prévenu. Vous me faites penser à certains animaux des dessins animés de Tex Avery lorsqu'ils découvrent quelques choses qui les surprennent ils ont la mâchoire inférieure qui tombent au plancher. De vous voir ainsi surprise avec la bouche grande ouverte et cette image m'est venue spontanément. »

Contrairement à ce qu'Etienne attendait, la jeune femme éclatât de rire. Elle n'était pas du tout vexée et bien au contraire elle s'imaginait telle qu'il l'avait décrite. Ce fut lui qui cette fois parut surpris mais Julie était tellement prise par son rire qu'elle ne s'en aperçut pas. Ce n'est qu'après s'être un peu calmé qu'elle reprit :

« Excusez mon hilarité, mais je me suis vu telle que vous m'avez décrite et je n'ai pu m'empêcher de rire tellement c'était ridicule. »

Il ne répondit pas de suite se contentant de la regarder, d'une façon différente toutefois, il attendit quelques minutes puis reprit sérieux :

« Ceci est la bibliothèque principale et sérieuse, il s'y trouve beaucoup de romans et d'encyclopédie d'anciens tirages. Dans les romans il y a surtout des auteurs français, Zola, La Fontaine, Jules Verne, etc.. Des livres documentaires de type collections Cousteau ainsi que divers ouvrages. »

La jeune femme déambulait devant les rayonnages, regardant de temps en temps les titres inscrits sur les tranches, effectivement il y avait là de la vraie littérature. Etienne attendit patiemment que Julie ait fait le tour de la pièce, il ne la regardait plus du tout comme un personnage de dessin animé, mais il avait l'impression d'avoir devant ses yeux une petite fille sérieuse et passionnée. De fait le visage qu'offrait la jeune femme était sérieux mais en même temps l'éclat pétillant qui animait son regard semblait faire luire un rayon de soleil. Elle finit son tour et levant son regard vers Etienne elle dit :

« C'est merveilleux je n'avais encore jamais vu autant d'ouvrage dans une bibliothèque privée, les avez-vous tous lus ? »

« Non pas encore, quoiqu'il ne m'en reste plus beaucoup à découvrir, allons continuons. »

Ils se dirigèrent vers la porte suivante et avant de l'ouvrir l'homme précisa :

« Ne vous attendez pas à trouver la même chose dans cette pièce, c'est aussi une bibliothèque mais pas dans le même style » et il ouvrit, effectivement la jeune femme découvrit une pièce pleine de livres comme la précédente, il devait y en avoir plusieurs centaines mais c'était des bandes dessinées. Rangées dans des rayonnages de bois de type plus modernes il y avait là différentes collections : l'ensemble des Astérix, des Lucky Luke, des Achille Talons, Mickey etc.. Ainsi que de vieilles revues de type Pif et autres. Julie se tourna vers Etienne et lui demanda :

« Vous lisez cela aussi ? »

« Bien sûr j'aime bien, quant à ceux là je dois avouer, à ma grande honte, que je les ai tous lu et peut-être plusieurs fois » un sourire gamin se dessinait sur sa bouche. Julie comprit que s'il ne plaisantait pas en disant cela il n'avait pas du tout honte de l'avoir fait, cela la fit sourire, elle comprenait que l'on puisse aimer ce genre de lecture, elle aussi de temps en temps se régalaient d'un voyage dans la gaule ancienne ou d'une chevauchée en compagnie du cow-boy solitaire à la poursuite des daltons.

Ils ressortirent de la pièce et continuèrent la visite, ils traversèrent le petit couloir menant à la porte arrière de la maison. Etienne passa rapidement devant trois portes en précisant :

« Votre chambre, la salle de bain et les toilettes vous connaissez. A partir de là nous attaquons la partie réserve » ils arrivèrent devant une autre porte. Une pièce étroite garnie d'étagères et abritant la réserve alimentaire de conserves. Etonnant il n'y avait pas une seule boîte du commerce, uniquement des pots en verre habilement rangés par type d'aliment, allant des légumes verts aux confits en passant par les tomates entières ou en sauces, les champignons, les fruits et les confitures. Une belle brochette qui devait permettre à son hôte de soutenir un siège si besoin en était. La salle d'à côté confirma cette impression à Julie, dans les mêmes dimensions cette dernière abritait la cochonnaille, des jambons, saucissons et autres saucisses sèches pendaient au plafond. Cette quantité étonnait la jeune femme mais elle n'osa pas faire de commentaire de peur de blesser son hôte. Cependant elle se promit avant de partir de repasser voir un de ses nouveaux amis pour lui poser quelques questions. Elle pensait à l'adjudant LEFAUR qui s'était montré si gentil et surtout si bavard lorsqu'il s'agit de son ami. Et remettant à plus tard la réponse à ces questions elle continua la visite, ils arrivèrent devant l'avant dernière porte, un dessin de bouteille sûrement fait par un enfant trônait au milieu de celle-ci, Etienne dit :

« Comme vous pouvez vous en douter en voyant ce dessin ceci est la cave » et il ouvrit, à l'intérieur alignées de part et d'autre des bouteilles. Comme les livres celles-ci devaient se compter par centaine ! Mais la jeune femme bien qu'impressionnée par le nombre ne connaissait pas suffisamment le vin pour en apprécier les étiquettes. Elle était bien plus intéressée, semblait-il, par les 2 gros tonneaux au centre de la pièce

« Ils sont superbes, sont-ils pleins ? »

« Disons qu'il y a encore du vin dedans, ce sont les réserves » Etienne n'alla pas plus loin dans ses explications et apparemment il appréciait que la jeune femme ne cherche pas à en savoir plus. La dernière porte donnait sur la grange arrière, Etienne lui expliqua que la grange lui servait en même temps de garage, d'atelier de bricolage, à entreposer tout et n'importe quoi quand le besoin d'en faisait sentir, c'était donc la pièce à tout faire. La jeune femme était ravie d'avoir découvert l'ancre de son compagnon, elle s'apprêtait à le lui dire lorsque ce dernier tourna la tête. Un petit jappement lui avait fait dresser l'oreille, il regarda sa montre et se rendit compte qu'il était relativement tard. Ses chiens d'une manière discrète lui rappelaient qu'ils avaient faim. Ce fut lui qui prit la parole :

« Et bien je n'ai pas vu le temps passer, je vous prie de m'excuser mais je vais aller donner à

manger aux chiens, ils sont habitués à manger à heure fixe. Faites ce que vous désirez en attendant, nous nous retrouverons dans la salle à manger. » Et, tournant les talons il laissa Julie seule, elle ne se sentit pas frustrée. Elle commençait à saisir l'homme et sa façon d'être, elle continua donc le tour de la grange. Outre les voitures, une 605 et un véhicule tout terrain, il y avait aussi un tracteur ainsi que les accessoires qui étaient utiles pour débroussailler. Etienne devait entretenir ses sous bois, d'ailleurs elle avait pu s'en rendre compte lors de leurs ballades. Les bois étaient propres et permettaient ainsi aux animaux sauvages de pouvoir circuler sans se blesser. Au fond de la grange un grand escalier en bois longeait le mur, en haut était une porte. La jeune femme monta et voulue ouvrir, la porte résista, elle semblait fermée à clef. Tant pis elle ne saurait pas ce qu'il y avait derrière. Elle se dit que si son hôte ne lui avait pas montré c'est que cela ne la concernait pas, et elle se garderait bien de lui poser la question, ne voulant pas lui montrer sa curiosité. Elle se résolut de le rejoindre, il devait avoir déjà préparé le repas. Bon sang le repas, la jeune femme s'en voulut, elle s'était dit en début de journée qu'elle lui proposerait de le préparer et elle avait oublié. Pour qui allait-il la prendre ? Une profiteuse et une feignante. Oh comme elle s'en voulait, mais peut-être n'était-il pas trop

tard si elle se dépêchait, elle aurait peut-être la chance qu'il n'ait pas fini ses occupations, et ainsi elle pourrait lui montrer qu'elle pouvait se rendre utile. Elle se précipita à l'intérieur et lorsqu'elle arriva à proximité de la grande salle elle ralentit et regarda avec précaution si Etienne était là. Non, la jeune femme soupira et se dit :

« Allez trêve de plaisanterie aux fourneaux ma vieille » et elle se dirigea vers la cuisine. Elle s'appliqua et leur prépara un excellent repas avec ce qu'elle trouva dans le réfrigérateur et dans les placards. Elle fit une cuisine dans le style "comment accommoder les restes", en se servant de tous ce qu'ils avaient dégusté depuis la veille au soir. C'est vrai que c'est ce qu'elle faisait le plus souvent chez elle. Elle s'était rendue compte que finalement c'était une excellente façon d'apprendre à cuisiner. Elle n'avait pas vu l'heure passer et fut quand même étonnée que son compagnon ne soit pas rentré. Au même moment la porte s'ouvrit et le visage d'Etienne apparut, il huma l'air et dit :

« Ca sent bon »

Julie rougit jusqu'à la racine des cheveux, le compliment la touchait alors qu'elle savait que l'homme, comme à son habitude, n'avait fait qu'énoncer ce qu'il pensait. Sa réaction l'énerva, elle se demanda pourquoi ces quelques paroles la touchait comme cela. Elle qui n'était habituellement pas sensible aux compliments se

mettait tout à coup presque à en attendre de la part de ce sauvage, c'était un monde.

« Allons ma fille calme-toi, ça ne sert à rien et ça ne changera rien, ne t'énerve pas » et sur ces pensées elle reprit possession d'elle-même. Elle mit la table et ils s'installèrent. Julie demanda pourtant :

« Je commençais à m'inquiéter de votre retard. »

« Vous êtes fort aimable, c'est vrai que j'ai été un peu long, mais un chevreuil s'était pris dans de la grosse végétation de l'autre coté de l'étang et j'ai été l'en sortir. »

« Mais comment vous en êtes vous rendu compte ? »

« Et bien ce que je pensais être un rappel à l'ordre pour le repas des chiens n'en était pas un, quand je me suis approché d'eux, ils m'ont fait comprendre qu'il y avait un problème et nous y sommes allés. Après je leur ai quand même donné la soupe. »

Et le repas continua, ils discutèrent de tout et de rien. La soirée passa de même trop rapidement aux yeux de Julie qui aurait préféré qu'elle dure beaucoup plus longtemps car elle se sentait bien, calme et reposée auprès de ce grand gaillard, ils finirent par aller se coucher.

Le lendemain matin, lorsque Julie se réveilla une petite boule d'angoisse lui serrait la gorge. Elle savait qu'elle allait devoir quitter ce havre de

paix, mais un désir puissant se fit jour en elle. Le projet qu'elle avait eu la veille d'en savoir plus au sujet de son hôte en allant interroger son ami le gendarme s'imposa en elle et lui fit oublier la peine qu'elle éprouvait à la pensée de son départ. Elle se leva donc et se prépara, lorsqu'elle arriva dans la grande salle Etienne n'était pas là. Elle en fut déçue, sur la table tout était cependant prêt pour le petit déjeuner et à coté du bol se trouvait une feuille manuscrite. La jeune femme s'en saisit et une larme se mit à couler sur sa joue. En effet la lettre indiquait qu'elle ne reverrait pas son compagnon avant son départ, celui-ci lui révélait qu'il avait du s'absenter pour la journée car il avait une affaire urgente à régler. Il lui disait adieu et lui souhaitait longue et bonne vie. Julie se sentit frustrée, elle aurait tant aimé le voir une dernière fois, le remercier pour tout ce qu'il avait fait pour elle. Mais il n'était pas là et elle allait partir sans pouvoir lui dire, au fait, lui dire quoi... Oui lui dire qu'elle aurait aimé le revoir, correspondre avec lui.

« Allons » dit-elle tout haut « ne commence pas à te faire des films, tu dois partir et tu ne le reverras peut-être jamais »

Elle ne prit qu'un café elle n'avait pas d'appétit, elle rangea tout ce qui se trouvait sur la table, fit sa petite vaisselle et entreprit de préparer ses affaires. C'est vers dix heures qu'elle se mit en

route, non sans avoir appelé la gendarmerie de Morcenx. L'Adjudant LEFAUR étant présent il lui avait dit que ce serait avec plaisir qu'il la rencontrerait avant son départ. Il l'attendrait au petit café où ils avaient prit l'apéritif avec Etienne la veille. Julie s'en fut donc vers le petit bourg et se rangea sur la place. En pénétrant dans le bar elle aperçut tout de suite le gendarme, ce dernier lui fit un petit signe de la main et se leva à son approche. Après s'être serré la main ils se rassirent et le militaire lui demanda ce qu'elle désirait boire. Après avoir commandé deux cafés il la regarda droit dans les yeux et lui dit :

« Vous me semblez un peu triste, votre regard est terne. »

« Vous êtes psychologue » répondit la jeune femme « oui je suis triste de quitter cet endroit, mais ma vie doit reprendre »

« Allons vous vouliez me rencontrer pour qu'elle raison ? » Reprit LEFAUR toujours direct dans la vie, qu'elle soit professionnelle ou privée.

« Je vais sûrement vous paraître indiscret mais je voudrais que vous me parliez un peu de votre ami, car cet homme m'intrigue »

Voyant que l'adjudant allait répondre, elle leva la main bien décidée à aller jusqu'au bout de sa demande sans interruption de peur de ne plus pouvoir s'exprimer ensuite.

« Excusez-moi » reprit-elle « mais avant que vous ne me répondiez, je voudrais vous exposer

mon point de vue. Hier vous avez commencé à me parler de lui et, lorsque vous vous êtes rendu compte qu'il n'agissait pas avec moi comme avec les autres, vous sembliez surpris. Ensuite vous n'êtes pas étonné de ses actions généreuses comme l'acquisition d'un terrain puis son don à votre commune. L'après-midi nous avons visité sa maison, j'y ai vu de magnifiques livres ou des bandes dessinées, mais dans les rayonnages bien des places vides et pourtant dans les autres pièces il y avait très peu de livres de chevet. Des réserves de nourriture bien trop importante pour un homme seul j'oserais même dire qu'une famille de quatre personnes pourrait facilement vivre trois ans avec de telles réserves. Alors cet homme a été tellement gentil avec moi à la surprise de ses propres amis, que j'aimerais juste en savoir un peu plus sur lui. Si je m'adresse à vous c'est que je n'ai pas osé le lui demander, il semble si secret sur lui-même. »

L'adjudant s'était rendu compte que la longue tirade de la jeune femme, bien qu'un peu décousue, semblait venir du cœur. Il ne voulut cependant pas répondre tout de suite, le regard que lui adressait Julie n'était pas un appel à la curiosité morbide, mais plutôt le regard sentimental d'une femme qui vient de découvrir un homme différent et pourtant profondément humain. Pourtant avait-il le droit de dévoiler la vie de son ami ? Il se passait, dans la tête de cet

homme habitué à la droiture et aimant cela par-dessus tout, un combat entre le devoir de garder privée la vie de son ami et le désir de répondre à cette jeune femme. Il avait la conviction, au fond de son cœur, que celle-ci était différente des autres filles qui avaient voulu accrocher Etienne. Il l'avait déjà senti la veille aux réactions de ce dernier, aux propos de la jeune femme ainsi qu'à deux ou trois regards qu'elle avait portés sur son hôte lorsque ce dernier ne la regardait pas. Il décida de faire la part des choses, il allait donner quelques renseignements à Julie sans pour autant tout lui révéler et si son impression se confirmait, alors !

« Mais ne va pas trop vite en besogne » pensa-t-il par-devers lui, pourtant une petite idée lui traversa l'esprit qui déclencha chez lui un petit sourire. La jeune femme se méprit sur la signification de celui-ci et faillit réagir désagréablement. Le gendarme s'en rendit compte et dit :

« Excusez-moi mais il me fallait savoir si j'avais le droit de vous parler de lui, je viens de décider que oui. Donc je vais vous raconter une partie de son histoire. »

Aussitôt l'attention de la jeune femme s'aiguïsa, elle oublia immédiatement les paroles désagréables qu'elle voulait adresser à l'adjutant.

« Il y a environ quinze ans Etienne est arrivé dans le village, il cherchait une maison de préférence isolée pour s'y installer. Inutile de vous dire qu'il y parvint sans problème car il semblait disposer de suffisamment de fond pour cela. J'ai été sollicité par la commune pour faire une enquête sur lui, on ne savait rien de lui et l'agent immobilier avec qui il avait fait affaire s'était étonné du fait qu'il avait réglé la propriété en liquide. Je ne vous citerais pas le chiffre mais cela semblait effectivement bizarre, j'ai donc commencé mon enquête sur l'individu en demandant des renseignements au niveau des fichiers nationaux. Nantis de ces données, que je ne vous dévoilerais pas car ce n'est pas à moi de le faire, je suis allé à sa rencontre. Il a accepté de répondre à mes questions avec gentillesse mais sans aller au-delà de ce que j'avais appris et en restant le plus laconique possible. Nous nous sommes appréciés immédiatement semble-t-il et pourtant il est toujours resté lointain dans toutes les relations que nous avons continuées à avoir. Ceci est pour son installation. Maintenant je vais essayer de répondre plus précisément à certaines de vos questions »

Julie semblait boire les paroles du gendarme, elle écoutait avidement tout ce qu'il disait.

« Vous parliez de ses livres et bien il les met tout simplement à la disposition de la bibliothèque municipale et des écoles de notre ville lorsque

celles-ci le lui demandent. Il est plus riche de livres que ces deux institutions et en plus il m'en prête aussi régulièrement. Il fait de même avec les BD, pour les enfants, tous les gosses de la ville ont ou ont eu entre les mains des romans, des encyclopédies ou des BD que Etienne leur a fourni. Vous parliez de ces fabuleuses réserves de nourriture, et là aussi il ne regarde pas à ce qu'il donne. Il donne pour les repas des anciens, pour des lots de lotos organisés par toutes les associations du canton. Il organise chez lui tous les étés de grands buffets pour les familles dans le besoin. Et le pire c'est qu'il affrète les bus pour les transporter et qu'il n'est jamais là pour manger avec eux, il a demandé à la commune de prendre en charge l'organisation de ces repas. Et l'hiver, lorsqu'ils en ont le plus besoin, il fait transporter toutes les semaines un camion entier de nourriture au centre d'entraide de la commune. Jamais il ne demande rien en échange, pour exemple je vous parlais des lotos tout à l'heure, et bien il a demandé aux différents organisateurs de ne jamais citer l'origine des dons, c'est vous dire. » L'adjudant LEFAUR, tout en faisant attention à ce qu'il disait, semblait emporté par son admiration pour un tel homme. Il continua à raconter ce que faisait Etienne pour la commune et pour l'ensemble du canton, il finit, après avoir parlé pendant une bonne demi-heure, par cette conclusion :

« Je ne sais pas ce que nous avons fait pour que cet homme nous comble comme cela mais je peux vous dire que nous sommes tous heureux, même s'il reste distant et secret, de l'avoir parmi nous. J'espère que j'ai répondu à vos attentes car je ne pourrai rien vous raconter de plus »

Julie n'arrivait pas à décrocher son regard de son vis à vis, elle semblait perdu dans la profondeur des propos que celui-ci avait tenu. LEFAUR, légèrement troublé par ce regard, reprit :

« Coucou mademoiselle, vous êtes là ? »

La jeune femme sursauta légèrement :

« Oui pardon, mais vous racontez de si belles choses que j'en attendais la suite, excusez-moi. »

« Allons, vous êtes toute excusée, j'ai pris un réel plaisir à vous narrer tout cela. Je vais vous paraître cavalier, mais il est presque midi, voulez-vous déjeuner avec ma femme et moi avant de partir ? » Il n'arrivait pas à se résoudre à laisser la jeune femme partir. Il était touché par l'attention qu'elle portait à son ami et son cœur était triste à la pensée que Julie et Etienne ne se verraient peut-être plus. Ce qu'il avait appris en deux jours sur les réactions d'Etienne envers la jeune femme lui avait donné espoir que ce dernier avait trouvé quelqu'un qui pourrait ramener le sourire sur ce visage rude.

« Au fait » reprit-il « a-t-il été agréable lors de votre départ ? »

Julie ne put s'empêcher de tressaillir à la question et son regard perdit tout à coup l'éclat qui s'y était installé durant le récit de son compagnon. Avant même qu'elle répondit à la question, LEFAUR comprit ce qui s'était passé : « Il n'était pas là » dit-il d'une voix douce ressentant la peine de la jeune femme « quel sauvage, il semble qu'il n'aime pas les adieux » « Je serais ravi de partager votre déjeuner » reprit timidement Julie pour ne pas laisser deviner combien cette réponse l'avait troublé « pour peu que cela ne dérange pas votre femme, c'est une invitation si soudaine que... » « Ta, ta, ta, allons » il prit son téléphone portable et demanda à sa moitié, en précisant qui était l'invité, si cela ne posait pas de problème à l'ajout d'un couvert. La réponse de madame LEFAUR fut telle qu'ils rentrèrent ensemble à la gendarmerie pour le déjeuner.

Julie roulait maintenant depuis deux heures, elle approchait de la côte basque et se concentrait au maximum sur sa conduite pour éviter de penser à son séjour landais. Lorsqu'elle arriva à Bayonne elle eut une brusque envie, continuant sa route elle se dirigea vers Biarritz à quelques kilomètres de là. Elle voulait aller marcher un peu sur la plage, cette plage qu'elle aimait tant en hiver, son sable fin et la solitude qui y régnait lui ferait du bien. Elle y resta une bonne heure

marchant dans le sable, s'asseyant de temps en temps face à l'océan, elle repensait à ces jours passés en compagnie d'Etienne. Elle n'arrivait pas à analyser ce qui lui arrivait, jamais au grand jamais, elle n'avait ressentit ces sentiments contradictoires et mélangés en présence de n'importe qui. Elle côtoyait beaucoup de personnes dans sa vie parisienne quelle soit professionnelle ou privée et, elle était toujours à la recherche d'une compagnie. Elle aimait parler, s'entourer d'une foule de gens pour l'écouter. Elle se rendait compte maintenant que ces gens n'étaient pas vraiment là pour l'écouter mais pour l'entendre, ce paradoxe ne l'avait jamais effleuré et pourtant au regard de ce qu'elle avait appris ces derniers jours, il prenait tout son sens. Entendre n'est pas écouter, on peut entendre ce que raconte une personne mais on l'oublie vite. Savoir écouter c'est être réceptif aussi à ce qui ne se dit pas mais se devine. Jamais elle n'oublierait ces leçons ni celui ou plutôt ceux qui les lui avaient donné. Elle alla aussi au bout de la jetée du rocher de la vierge, magnifique site sur lequel les marins avaient, quelques dizaines d'années auparavant, mit une statue de la vierge en son sommet pour le repos et la paix de l'âme de leurs congénères disparut en mer et pour la protection de ceux qui partaient. Elle voyait tout à coup différemment la solitude des équipages partant affronter les flots parfois démontés, de

l'océan atlantique. La solitude des naufragés de la mer.

« Il faudrait aussi dresser une statue de la vierge tournée vers la terre pour les naufragés de la vie » pensa-t-elle et elle comprit pourquoi lui était venue cette subite envie de venir ici, elle se sentait dans l'état d'esprit d'une naufragée de la vie.

Julie repartit ensuite vers Bayonne elle se sentait un peu mieux maintenant et elle allait pouvoir retrouver sa famille. Passer les fêtes de Noël avec sa sœur allait lui faire du bien.

Lorsqu'elle arrivât sur le perron de la porte celle-ci s'ouvrit sans qu'elle ait à frapper, elle se trouva nez à nez avec deux jeunes garçons, elle devrait plutôt dire avec un garçon en double. Les jumeaux de sa sœur lui sautèrent au cou en criant d'une même voix :

« Bonjour Tati » et ils voulurent l'embrasser, c'était à qui aurait la première bise. Julie ne voulant pas faire de jaloux les prit chacun autour du cou et avança son visage entre les deux. Chacun des gamins posa un baiser sur la joue qui se présentait à lui, et pour garder son impartialité, la jeune tante se releva, apposa ses lèvres sur chacune de ses mains puis en déposa une sur chaque front. Les enfants regardèrent leur tante du haut de leurs huit ans un peu

surpris mais heureux qu'elle ait montré autant d'impartialité. une voix se fit entendre :

« Allons les garçons laissez donc votre tante arriver ou tout au moins laissez la rentrer. Bonjour Julie, comment vas-tu ? » C'était Jacques son beau-frère, un homme qui avait l'allure d'un bon vivant. Son visage poupon, son embonpoint allié à une taille d'un mètre soixante-dix en faisait le père de famille idéal lorsque approchait la quarantaine. Il avait toujours, du moins chaque fois que Julie passait quelques jours avec eux, un petit sourire d'homme heureux qui éclairait son visage. Tout en l'embrassant Julie pensa :

« Par son aspect c'est tout le contraire d'Étienne » puis elle se reprocha aussitôt cette comparaison. Elle se dit qu'elle ferait mieux d'essayer d'oublier ce diable d'homme pour se consacrer à sa famille, elle ne voulait surtout pas ennuyer celle-ci avec ses problèmes. Elle se recomposa rapidement le visage souriant qu'elle leur avait toujours offert et s'avança dans la maison alors que Jacques se dirigeait vers la voiture en disant :

« Je descends tout ? »

« Tout ce qui est dans le coffre s'il te plaît ! » Répondit-elle alors que les jumeaux lui prenant chacun une main, la menaient vers la cuisine en criant :

« Maman, maman ! Tati est arrivé, Tati Julie est là ! »

Catherine sortit de la cuisine, se frottant les mains, un grand sourire aux lèvres. Les deux sœurs se jetèrent dans les bras l'une de l'autre et s'embrassèrent. Elles avaient toujours été très proches l'une de l'autre même si cinq ans les séparaient. Catherine repoussa légèrement sa sœur et lui demanda avec une légère inquiétude dans la voix :

« Comment vas-tu ? J'espère que tu es remise ? Dis-moi que ce n'était pas grave. »

Julie la rassura en lui expliquant que malgré tout elle n'avait rien eu à subir de grave, elle s'en tint là. Puis elle regarda sa sœur en souriant, c'était une jeune femme de 27 ans qui avait toujours vécu dans la tranquillité et sans se poser les questions qu'elle s'était posées tout au long de sa vie. Bien qu'étant l'aînée avec ses 32 ans, Julie avait vécu une vie citadine et n'avait pas encore trouvé le bonheur auprès d'un homme, alors que Catherine était tombée amoureuse de Jacques à l'âge de 17 ans, ils s'étaient mariés l'année d'après et avaient eu leurs jumeaux dans la continuité. Ils étaient venus s'installer à Bayonne pour le travail de Jacques lorsque sa hiérarchie lui avait proposé de prendre la direction de leur nouvelle succursale. Jacques avait alors accepté car les parents de Catherine et de Julie étaient décédés depuis peu et qu'il

voyait que sa femme continuait à être triste. Ils avaient alors, ensemble, prit la décision de partir et ne l'avaient jamais regretté si ce n'est que Julie n'avait pas voulu les suivre. Enfin comme celle-ci venait au moins une fois l'an les visiter, ils se contentaient de cela. Pourtant, à chaque fois, le couple plaidait pour que Julie vint s'installer plus prêt de chez eux. Ils argumentaient non pas d'un rapprochement de la famille mais ils pensaient que le mode de vie de la province, et plus précisément du sud-ouest permettait d'être plus en harmonie avec la qualité de la vie. Que la vie parisienne n'apportait que stress, ennuis de santé et qu'à la longue Julie s'en ressentirait. A chaque fois, cette dernière leur répondait gentiment mais fermement que sa vie était là-bas et qu'il n'y avait pas à revenir dessus, mais à chaque visite, ils recommençaient, espérant qu'un jour, elle se rendrait à leur raison.

Après s'être installée dans la chambre qui lui était toujours réservée, Julie rejoint toute la famille au salon. Les enfants gambadaient autour du grand sapin de Noël qu'ils avaient, pour la première fois, décorés avec leur papa. Ils n'en étaient pas peu fiers et ne se privèrent pas de s'en vanter auprès de leur tante. Qui avait mis la guirlande ici, qui avait mis la boule là, pourquoi, comment. Julie resta à leur écoute comme elle l'avait fait chaque fois qu'elle les voyait. Mais ce

jour là n'était pas comme les autres années. Tout en écoutant le récit de ses neveux, elle se mit à penser que chez Etienne elle n'avait pas vu de sapin. Cet homme ne fêtait-il pas Noël, et serait-il seul ce jour là ? Elle regretta de ne pas lui avoir demandé, elle aurait pu l'inviter, sa sœur n'aurait pas refusé elle en était sur, elle aurait même été heureuse d'accueillir un ami de Julie. Enfin, il n'était plus temps et Julie se rendit compte qu'elle ne savait même pas son nom et ne connaissait pas son numéro de téléphone. Mais si ! Sa sœur avait ce numéro, elle pourrait donc lui souhaiter un joyeux Noël après demain soir, elle fut sortie de ses pensées par sa sœur qui lui toucha doucement l'épaule :

« Où es-tu, Julie ? Tu n'es pas avec nous »

« Excuse-moi » répondit cette dernière « je... » mais elle décida de ne rien dire pour l'instant, même à Catherine, avec qui elle avait pourtant partagé bien des secrets. Elle se releva et pour détourner le cours de la conversation dit de manière enjouée :

« Allons c'est période de fête, que veux-tu que je fasse pour t'aider ? »

« Mais rien, tout est prêt pour ces trois jours, il faudra juste faire réchauffer la tambouille, pour le reste tu es ici pour te reposer » répondit sa sœur « maintenant, comme je vois que tes neveux apprécient ta compagnie tu peux peut-être les amener et leurs faire ranger leur

chambre à ces petits voyous » et elle se tourna vers les jumeaux en leurs faisant les gros yeux. Ceux ci éclatèrent de rire et connaissant leur mère firent mine de se sauver pour se cacher derrière Julie en criant :

« Au secours »

Julie les prit par la main et tous trois se précipitèrent en direction de la chambre des garçons. Catherine revint s'asseoir à coté de son mari elle avait le visage soucieux.

« Julie n'est pas comme d'habitude » dit-elle en direction de Jacques « je ne sais pas ce qui lui est arrivé, mais je ne la sens pas comme d'habitude. »

« Ne t'inquiète pas » répondit son mari, avec son robuste bon sens « les gendarmes t'ont dit qu'elle n'avait pas eu d'agression physique et qu'elle en était quitte pour sa peur. Il lui faut un peu de temps pour se remettre de ses émotions. Essaie de te mettre dans sa peau et tu te rendras compte que cela ne s'arrange pas en deux temps trois mouvements. »

Catherine se tourna vers lui, il lui souriait, il avait toujours su la rassurer et en plus il avait toujours reçu sa sœur comme un membre à part entière de leur petite famille. N'avait-il pas dit un jour que jamais il ne laisserait Julie dans l'embarras et que, s'il lui arrivait quoi que ce soit, elle n'aurait qu'à demander et il serait là car, bien que moins âgé que sa belle-sœur, il s'était senti

comme responsable d'elle à la mort des beaux-parents. Il restait le seul homme de la famille et n'avait jamais eu peur des responsabilités, c'était tout à son honneur. Catherine se sentit un peu rassurée surtout qu'en plus elle entendait Julie rire avec les petits et cela c'était quand même bon signe. Elle décida qu'il était temps de passer à table et utilisa pour cela la cloche de la salle de séjour, habitude qu'elle et son mari avaient pris pour prévenir les garçons que le repas était servi.

Cette première soirée au sein de sa famille remit un peu de baume au cœur de Julie elle retrouvait un peu de sa vie et son entourage se montra égal à lui-même. Elle parvint à oublier un temps ses pensées et retrouva sa joie habituelle, ce qui eu pour effet de rassurer sa sœur. Après avoir couché les enfants, bien que ces derniers ne veuillent pas quitter leur tante, ils passèrent tous trois une soirée agréable. Julie parla de son accident mais n'approfondit pas, sa sœur allait lui poser des questions mais Jacques, intuitif, avait habilement détourné la conversation et Julie lui en fut reconnaissante. Elle n'avait pas encore envie de parler de cela et ils finirent donc la soirée en évoquant la fête de Noël et ce qu'ils allaient faire, ils se séparèrent ensuite et allèrent se coucher. Julie s'endormit rapidement ce qui lui fit du bien. Dans la chambre voisine, Catherine fit un petit reproche à son mari, elle s'était rendu

compte de la manœuvre qu'il avait effectué pour détourner la conversation et elle n'avait que modérément apprécié. Jacques, toujours calme et débonnaire lui dit :

« Ecoute, si tu ne t'es pas rendu compte que ta sœur n'était pas encore prête à parler de ces quelques jours c'est que tu n'as aucune psychologie, elle nous a raconté ce qu'elle avait envie de nous raconter. Le reste viendra en son temps, même si ce n'est pas demain ni dans un an, cela viendra, laisse-lui le temps »

Catherine savait qu'il avait raison mais elle était inquiète pour Julie. Elle ne la reconnaissait pas vraiment et elle semblait persuadée que celle-ci avait besoin d'aide, de son aide. Elle le dit à Jacques qui répondit simplement :

« Ne te tracasse pas, quand elle sentira qu'elle ne peut pas s'en sortir seule, elle se tournera vers toi. Ne la force pas et elle y viendra, maintenant il faut dormir » et il la prit dans ses bras sentant bien qu'elle avait besoin d'être rassurée surtout ce soir. Catherine s'endormit rapidement alors que Jacques lui mit plus de temps, il s'était montré rassurant mais il avait senti la même chose que sa femme. Il se promit de poser quelques questions à Julie le lendemain, il trouverait bien le moyen d'être seul avec elle pendant un petit moment, sur ce il sombra dans le sommeil.

Le lendemain il trouva le bon moment plus facilement qu'il ne l'avait prévu. Catherine avait décidé de baigner les jumeaux dans la matinée car après tout le monde allait être occupé pour la préparation du réveillon. Avant d'aller dans la salle de bain elle demanda à son mari d'aller en ville chercher le pain. Il lui dit qu'il s'en chargeait et proposa à Julie de l'accompagner, ce que celle-ci accepta de bonne grâce car elle voulait en plus acheter un gâteau pour le repas de midi. Lorsqu'il se retrouvèrent dans la voiture, à peine partis, Jacques décida de se jeter à l'eau :

« Ecoute Julie, ta sœur et moi nous sommes rendus compte qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas. Je ne te demande pas quoi si tu ne désires pas en parler, tout ce que je voudrais savoir c'est si c'est grave ou pas et surtout n'hésite pas à nous demander de l'aide. Tu sais très bien que nous nous saignerions aux quatre veines pour toi et pour que tu sois heureuse. »

Julie ne put s'empêcher de laisser couler une larme sur sa joue, bien sûr qu'elle savait qu'ils feraient n'importe quoi pour elle, même que cela la gênait beaucoup. Elle avait toujours eu peur de gâcher leur vie, elle voulut quand même répondre à Jacques :

« Je sais Jacques, je sais. Mais il ne faut surtout pas vous inquiéter. C'est vrai qu'il y a eu un changement chez moi, et tu l'as très bien senti, je ne vous en parlerais pas encore. J'ai vécu trois

jours en dehors du temps et de ma vie, ce sont ces trois jours qui me troublent et il me faut le temps de les analyser, seule. Car cela ne concerne que ma vie et je ne voudrais pas que cela gâche la votre alors que cela n'est important que pour moi. Seul le retour à ma routine habituelle pourra dire si ces changements seront définitifs ou non et c'est pour cela que je ne peux ni ne veux en parler maintenant. »

« Donc, ce ne sont pas de graves problèmes type santé ou financiers ? »

« Non. »

« C'est tout ce que je voulais savoir, je te fais confiance car tu es une grande fille. Dis-moi seulement si je peux répéter tes propos à Catherine, elle a besoin d'être rassurée » il avait repris son ton débonnaire mais Julie savait très bien qu'il n'était que partiellement rassuré. Mais rassuré quand même ce qui était le principal.

« Oui, mais pas devant les enfants, ni devant moi car elle voudra en savoir plus et je ne pourrais pas. »

« Ne t'inquiète pas »

Ils ne parlèrent plus jusqu'à leur arrivée en ville. Mais à partir de ce moment là leur conversation prit un cours plus superficiel. Combien de pain prendre, Jacques avait oublié de demander à sa femme ce qu'elle avait prévu, il prirent quatre baguettes en se disant que cela devrait suffire. Julie insista pour prendre un gâteau, Jacques lui

disait que ce n'était pas la peine mais comme à chaque fois qu'elle venait les voir c'était le même cinéma, elle obtint gain de cause et prit une magnifique tarte aux cinq fruits, persuadée que les jumeaux s'en régèleraient.

Lorsqu'ils revinrent à la maison, les garçons étaient debout devant la porte, tous propres, et attendaient avec impatience le retour de leur tante et de leur père. Ils étaient tellement habitués à ce qu'elle ramène une gâterie qu'ils étaient impatients de voir ce que c'était. Ils ne cachèrent pas leur joie en voyant la tarte. Ils voulurent à tout prix la montrer eux-mêmes à leur mère ce que Julie leur accorda de bonne grâce tout en leurs précisant de ne pas courir pour éviter de s'étaler par terre avec le dessert. Comme d'habitude, Catherine fit reproche à sa sœur d'avoir fait cette folie, mais devant le regard ravi de sa progéniture elle n'insista pas, sachant très bien à quoi s'attendre.

La journée passa très vite, lorsque l'on parle avec des gens que l'on aime il en est souvent ainsi. Discussion et préparatifs occupèrent la petite famille jusqu'au soir. Puis, on mit les garçons devant une cassette vidéo pour les faire patienter, bien que non autorisés à rester jusqu'à minuit, ils avaient la permission exceptionnelle de dix heures trente. Ce qui les avaient ravis. Les adultes se remirent à discuter de tout et de rien, de la carrière de Julie, de ses occupations

actuelles, puis on parla de Jacques, de ses perspectives d'avenir et l'on finit par la vie de Catherine et de la scolarité des jumeaux. Il était vingt et une heures lorsqu'ils décidèrent qu'il était temps de se mettre à table. Julie demanda l'autorisation, pendant que Jacques servirait l'apéritif, de donner un petit coup de téléphone. Tandis que Catherine se rendait à la cuisine, sa sœur s'approcha de Jacques et lui demanda s'ils avaient gardé le numéro de téléphone que leur avait communiqué la gendarmerie. Jacques se dirigea vers le poste téléphonique, arracha une page du petit calepin et la tendit à Julie en lui disant :

« Tiens, après tu en feras ce que tu veux, nous n'en avons plus besoin puisque tu es là ».

Julie se retira dans le bureau de son beau-frère, composa le numéro. Après quatre tonalités, une voix qu'elle aurait reconnue entre mille répondit :

« Oui, allô »

Elle faillit ne pas répondre, elle avait la gorge nouée. Enfin, après quelques secondes elle dit d'une traite :

« Bonsoir, c'est Julie, je voulais simplement vous souhaiter un joyeux Noël, je n'ai pas pu vous le dire ce matin alors voilà, joyeux Noël »

Son interlocuteur ne répondit pas tout de suite, il semblait surpris. Il reprit néanmoins :

« Bonsoir, je vous remercie de votre gentillesse. J'espère que vous passez de joyeuses fêtes »

« Oh oui. Je tenais aussi à vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour moi, car vous n'étiez pas obligé »

« Ce n'était rien, maintenant je dois vous laisser, j'ai quelques préparatifs à finir et je dois porter quelques petites choses au bourg avant vingt trois heures. Je vous suis reconnaissant d'avoir pensé à moi. Au revoir » et il raccrocha.

Julie se sentit un peu en manque, elle aurait aimé continuer à discuter avec son correspondant mais apparemment il n'en avait pas envie. Prise par une soudaine impulsion elle rechercha sur le Minitel le numéro de la gendarmerie de Morcenx. Après avoir eu son renseignement, elle composa le numéro et dès qu'elle eut le gendarme de service, elle demanda à parler à l'adjudant Lefaur. Le planton lui répondit qu'il n'était pas de service ce soir et qu'il devait être chez lui. La jeune femme fit des pieds et des mains pour pouvoir le contacter. Elle finit par demander à l'homme de garde de prévenir le sous-officier et de lui donner son prénom, il déciderait lui-même de la suite à donner. Une petite musique se fit entendre puis dans la minute qui suivie, la voie rocailleuse de l'adjudant se fit entendre :

« Allô, bonsoir mademoiselle Julie, comment allez-vous ? Vous vous ennuyez déjà de nous ? »

« Bonsoir adjudant, je voulais tout simplement vous souhaiter à vous et à votre femme un

joyeux Noël. Après la gentillesse que vous avez tous témoignés à mon égard c'est la moindre des choses. »

« Je vous remercie, c'est bien aimable de votre part. Au fait, avez-vous fait de même pour notre ami commun ? »

Julie eut une inspiration. Elle voulait savoir ce qu'Etienne avait d'important à faire et, si elle mentait à moitié, peut-être aurait-elle une indication. Elle répondit :

« Oui, j'ai essayé mais il ne répond pas, je dois avouer que j'en suis un peu déçue »

« Alors c'est qu'il doit être en route pour venir ici. Allons ne vous inquiétez pas, je vous disais hier tout ce qu'il fait pour notre bourgade, et bien ce soir il fournit le club des aînés ruraux pour le réveillon. Après il rentre chez lui, vous pourrez l'avoir au environ de une heure du matin. A moins que vous vouliez que je lui fasse la commission demain matin ? » la voix du gendarme semblait légèrement ironique sur la dernière phrase, tout en répondant :

« Oh non ! Ce n'est pas la peine » Julie se demanda si le sous-officier ne se doutait pas de sa ruse.

« Bon comme vous voudrez. Enfin, je vous, attendez, ma femme me dit : nous vous souhaitons de joyeuses fêtes et un bon retour chez vous. Et si vous passez un jour par chez

nous faites-nous un petit bonjour ça nous fera plaisir. Au revoir »

Après avoir raccroché Julie se dit qu'elle aurait du s'en douter. Etienne pensait encore aux autres et ce soir étant un soir de fête il ne pouvait faire autrement que de se dévouer. Enfin, elle avait quand même entendu sa voix et cela lui avait fait du bien. L'espace de trente secondes elle s'était vue replonger dans le calme et la tranquillité de cette vaste demeure. Elle reprit contact avec la réalité lorsque quelqu'un frappa doucement à la porte du bureau. La porte s'entrouvrit et la tête de Jacques apparut :

«Ça va Julie ? »

« Oui, merci, j'ai fini. »

« Et bien alors nous t'attendons pour commencer »

La suite se passa très bien, les jumeaux étaient heureux de passer quelques heures de plus avec leurs parents et leur tante et finalement ne se firent pas prier pour aller se coucher. Surtout après que leur mère leur ait dit que le papa Noël ne passerait pas tant qu'ils ne dormiraient pas.

La journée de Noël fut une réussite et fit oublier à Julie tous ses soucis. La joie des enfants devant les cadeaux, la joie des parents devant les enfants heureux, les commentaires des uns et des autres et tout ce qui accompagne une telle fête fit que le temps passa très vite ce jour là

ainsi que le lendemain. C'est le vingt-sept au matin que Julie reprit la route, elle fit le retour le plus vite possible en évitant de penser, elle y parvint grâce à la concentration qu'elle mit à conduire. Lorsqu'elle arriva dans son petit appartement, avenue Emile Zola dans le XVème, elle était tellement fatiguée qu'elle se coucha tout de suite et s'endormit comme une masse. Le lendemain, elle se réveilla vers six heures trente. Elle sentait qu'elle avait mal dormi car, même si elle ne se souvenait pas avoir rêvé, elle avait les yeux lourds et ne se sentait pas reposée. Elle se leva et fit sa toilette, prit un rapide petit déjeuner, s'habilla et se mit en route pour se rendre au cabinet de consultant en antiquité pour lequel elle travaillait. Elle allait retrouver l'ambiance habituelle pourtant, au fond d'elle-même, cette reprise n'avait pas le même goût. Pour une fois elle aurait bien aimé se retrouver seule un petit moment. Allons, elle savait bien que l'expérience qu'elle avait vécue était encore trop récente et qu'elle ne pouvait pas disparaître comme cela. Elle fit un effort sur elle-même pour essayer d'avoir l'air naturel et enjoué que l'ensemble de ses collègues lui connaissaient. La journée se passa relativement bien, elle retrouva un certain plaisir dans son travail et mit même plus d'attention à ce qu'elle faisait. Ses collègues la taquinèrent un peu sur ses vacances mais, elle ne laissa rien entrevoir

de ce qu'elle avait vécu et c'est fatiguée qu'elle termina sa journée. Au moment de rentrer elle eut peur, non pas de retourner à la maison, mais de savoir qu'elle y serait seule. Elle décida d'aller se promener sur le quai Branly et de longer la Seine, sans s'en rendre compte elle arriva à proximité du palais Bourbon. Avisant un café elle y pénétra, l'intérieur était relativement sélect et les gens assis autour des tables étaient en majorité des hommes, jeunes et vieux, portant beau. C'est vrai qu'elle était à proximité d'une des grandes institutions françaises, ceci expliquait cela. Inconsciemment elle se mit à détailler les personnes présentes, elle avisa une table libre à proximité de deux hommes qui semblaient en grande conversation. Elle s'installa, de ses voisins de table elle donna à l'un une bonne soixantaine d'années alors que l'autre n'en paraissait que trente cinq. Elle les regarda plus attentivement, ce qui fit tourner la tête du plus jeune, ils échangèrent un sourire rapide, puis le jeune homme reprit son entretien. Julie commanda un martini et se mit à le siroter doucement, le plus âgé des deux hommes se retira. Son interlocuteur, semblant sûr de lui, engagea la conversation avec la jeune femme. En l'espace de quinze minutes, il l'invita à dîner avec lui, sans savoir pourquoi Julie accepta, bien qu'aillant remarqué l'alliance qui ornait l'annulaire de son voisin. Il dînèrent dans un

restaurant voisin, l'homme ne fit pas les choses à moitié et eut tendance à remplir un peu trop souvent le verre de son invitée, discrètement. Julie était passablement enivrée lorsqu'ils arrivèrent à la fin du repas et, c'est presque sans s'en apercevoir, qu'elle se retrouva dans un petit studio à prendre un dernier verre. Elle succomba aux avances de l'homme dans une espèce de brouillard et ne fit rien pour empêcher les événements de suivre leur cours, ce n'est que vers trois heures du matin que le dandy lui fit appeler un taxi pour la ramener chez elle. Elle rentra et s'endormit sans même prendre le temps de se dévêtir.

Le lendemain lorsqu'elle se réveilla, toujours à la même heure question d'habitude, elle avait une migraine extraordinaire. Les événements de la veille lui revinrent en mémoire d'un coup

« mais qu'est-ce que tu as fait, andouille » se dit-elle en elle-même très en colère. Puis en femme sensée qu'elle pensait avoir toujours été, elle essaya de se calmer et d'analyser ce qui s'était passé et surtout pourquoi cela s'était passé. Un flash lui revint en mémoire d'un coup et lui coupa le souffle. Bien sûr la veille elle n'avait pas voulu rester seule, bien sûr elle avait cherché inconsciemment à finir la nuit avec un homme. Cela elle en était persuadée, elle voulait se libérer. Mais ce qu'elle n'avait pas prévu, c'est que lorsque l'inconnu lui avait fait l'amour il avait

un autre visage. Un visage qu'elle aurait voulu oublier mais qui s'était imposé à elle sans qu'elle le veuille.

« Mais qu'est-ce qui m'arrive ? » Une légère inquiétude s'insinua en elle, elle n'arrivait pas à comprendre. Elle qui habituellement arrivait à gérer sa vie, ses sentiments, à analyser froidement tous les événements de sa vie, se retrouvait dans l'incapacité de comprendre ce qui se passait en elle. C'est un regard au réveil qui la fit revenir sur terre, elle avait horreur d'être en retard et, si elle continuait à réfléchir comme cela, pour la première fois de sa carrière elle ne serait pas à l'heure. Elle se prépara rapidement et repartit au travail en se jurant bien de ne pas recommencer ses bêtises de la veille.

Les six mois qui suivirent n'arrangèrent rien contrairement à ce qu'elle avait souhaité. On dit que le temps efface tout ce n'était pas le cas pour Julie. Elle ne put que constater les changements qui s'étaient opérés en elle. Oh bien sûr, son travail n'en souffrait pas, son patron lui avait même fait des compliments. Il semblait qu'elle travaillait encore mieux qu'avant et il l'avait même félicité pour sa simili spécialisation dans le mobilier des campagnes. Mais c'est lorsqu'elle se retrouvait seule chez elle que sa vie était bouleversée. Elle se remémora le premier soir qu'elle avait passé dans la maison

des landes et où elle avait remarqué l'absence d'appareil audiovisuel. Hors depuis qu'elle était revenue c'est à peine si elle pensait à mettre son téléviseur en marche. Elle avait même passé des soirées entières sans regarder la télévision. La compagnie bruyante de ses relations ne lui convenait plus comme avant. Elle sortait moins souvent, préférant se retrouver chez elle avec un roman. Elle avait bien essayé d'avoir une aventure sérieuse avec un de ses collègues qui lui faisait la cour depuis quelques mois, mais cela n'avait pas duré plus de deux jours. Le jeune homme s'était tout de suite rendu compte que Julie n'était pas avec lui et avait préféré lui dire : « Ecoute, ce que je voudrais moi, c'est une vie avec une femme qui m'aime. Hors tu n'es jamais avec moi et même lorsque nous avons fait l'amour tu m'as donné l'impression que ce n'était pas avec moi. » la jeune femme voulut l'interrompre mais il avait continué :

« Non laisse moi finir. Je préfère continuer à être ton copain, voir un ami, que d'avoir une relation amoureuse à trois avec le troisième qui n'est pas là. Je pense que ce sera mieux pour nous deux que de cesser. »

Julie ne répondit pas. Elle savait qu'il avait raison, elle s'en était aperçut dès le premier soir et c'est, au fond d'elle-même, ce qu'elle désirait. Ne pas continuer. Elle avait donc repris sa vie, sa nouvelle vie faite de moments de cafard et de

moment de travail. Bien sûr de temps en temps elle répondait à des invitations qui lui étaient faites, mais elle ne restait pas aussi longtemps qu'avant et n'avait pas l'entrain qui avait fait qu'elle était une personne recherchée dans les soirées. Ce qui avait entraîné, que, de loin en loin les invitations si elles existaient encore se faisaient plus rares. Ce qui n'était pas pour lui déplaire, elle en était arrivée à trouver ses moments de solitudes et de cafards presque plus agréables que les efforts qu'elle devait déployer lorsqu'elle était en société.

A la même époque, à quelques centaines de kilomètres, l'adjudant Lefaur se posait des questions. Il avait discuté avec les amis proches d'Etienne du changement qu'ils avaient remarqué chez lui. Son caractère et sa façon d'être, ils le connaissaient. Mais cela c'était vraiment amplifié et maintenant, ils ne le voyaient presque plus. Oh, il continuait à être bon avec tout le monde, mais sa bonté venait seule, il ne l'accompagnait plus. Il s'arrangeait pour que les autres se chargent des transports, de l'organisation. Même ses livres il ne s'en chargeait plus. Il téléphonait une fois par semaine à la bibliothécaire, s'informait de ce qu'elle souhaitait avoir, et le lui laissait devant le bâtiment avant l'ouverture. Il n'avait gardé qu'une seule porte ouverte sur le monde qui l'entourait, c'était de recevoir les

enfants, un après-midi hebdomadaire, pour qu'ils puissent lire et prendre des bandes dessinées ou des romans. Et encore, il ne venait plus les chercher, il avait demandé au maire de les faire conduire avec le minibus de la commune.

Les réponses à ses questions, le sous-officier de gendarmerie pensait les connaître, en fait d'après lui elles ne se résumaient qu'en une seule : cette jeune personne qu'Etienne avait hébergée chez lui cinq mois auparavant. C'était finalement à cette époque que les premiers changements étaient apparus. Finalement il en était sur, il ne fallait pas être psychologue pour s'en apercevoir. Il avait mis en place le petit projet qui avait caressé son esprit lors de la dernière discussion qui l'avait mis en présence de Julie. Il s'était dit que, chaque fois qu'il rencontrerait son ami, il glisserait quelques allusions sur la jeune femme. Et, à chaque fois, il avait remarqué que Etienne se fermait dès qu'il prononçait le moindre mot sur elle. Pourtant, il recommençait à chaque fois, chaque fois son ami avait la même réaction et pourtant, jamais il ne lui avait dit de ne plus en parler. Il semblait que lui-même l'avait en tête mais seulement il devait savoir que ce n'était pas en arrêtant d'en parler qu'elle s'effacerait de son esprit. Mais malgré cela le problème ne trouvait pas de solution. Une des premières réponses lui fut donnée par sa femme qui le voyant soucieux depuis quelques temps, alors qu'il n'y avait pas

particulièrement de problème au niveau professionnel, lui demanda :

« Tu me semble soucieux, as-tu des ennuis à la boîte ? »

« Non » répondit son mari

« Tu n'es pas comme d'habitude et cela me gêne. Tu n'es pas malade ? »

L'adjudant, qui partageait sa vie et ses secrets avec elle depuis vingt-huit ans, finit par lui faire-part de ce qui le travaillait. Sa femme, fine mouche lui dit :

« Figure-toi que je m'en doutais un peu. Je m'étais rendu compte de ce changement. Mais dis-moi, penses-tu que la jeune femme partagerait ces sentiments ? »

« Comment veux-tu que je le sache ! » Répondit-il sans approfondir la question. Pourtant, depuis le temps qu'il la pratiquait, il aurait du savoir qu'elle ne parlait jamais sans une petite arrière-pensée.

Sa femme se mit à déambuler dans la pièce, faisant mine de se parler à elle-même :

« Voyons, si comme je le pense, notre ami Etienne éprouve de tendres sentiments pour cette jeune femme, sentiments qui entraînent comme chez toute personne normalement constituée des changements... » l'adjudant faillit réagir mais finalement il préféra écouter jusqu'au bout.

« Et, si cette jeune Julie, c'est bien Julie ? Oui il me semble. Hors donc si cette Julie éprouve elle aussi les mêmes sentiments, que se passerait-il donc ? Elle devrait aussi subir des changements pour peu qu'elle soit normalement constituée. » Et elle porta son regard vers le plafond tout en laissant errer un léger sourire sur ses lèvres, puis elle laissa ses yeux retomber vers son mari et constata que celui-ci commençait à comprendre la démarche intellectuelle qu'avait suivi sa femme.

Il reprit : « Je crois que je comprends, tu me suggère peut-être de demander une enquête officielle concernant cette demoiselle ? Mais que veux-tu que j'invoque comme motif ? Car, je ne te l'apprendrais pas mais pour une demande d'investigation concernant un particulier il faut une raison ma chère. »

Sa femme loin de se laisser abattre et, semblant avoir longuement étudié la question, lui répondit sur le même ton :

« Si par hasard, un de tes collègues, un que tu aurais connu mais qui serait actuellement loin, te téléphonait pour te demander à titre officieux de surveiller une personne de sa connaissance, personne oh combien morale mais qu'il estimerait courant un risque, même minime. Que ferais-tu ? »

« Je prendrais sur mon temps libre et je me livre... » il sembla comprendre tout à coup. « Et

je me livrerai à une petite surveillance discrète pour me rendre compte. Je vois ce que tu veux dire. » Et il se tut. Pendant que sa femme savourait avec plaisir le petit aiguillon qu'elle venait de planter l'adjudant commença sa réflexion. Il se leva, descendit à son bureau et commença ses recherches. Il chercha d'abord les effectifs et les noms des sous-officiers affectés à la légion de gendarmerie de Paris. Après quoi vue le nombre il l'imprima. Il se mit à étudier avec attention les patronymes inscrit sur la feuille. Aucun nom ne lui était connu. C'était pas de chance. Pourtant au fond de son cerveau une cloche tintait. Ce phénomène, il le savait depuis le temps, était le signe qu'un de ses souvenirs voulait revenir à la surface. Il se connaissait suffisamment pour savoir comment réagir. Il reposa donc la feuille qu'il tenait, alla éteindre la lumière, revint vers son bureau et s'assit. Il ferma les yeux, se renversa en arrière et commença à faire le vide dans sa tête. C'était le seul moyen qu'il connaissait pour que ce souvenir trouve le chemin vers son conscient. Tout à coup il rouvrit les yeux, se pencha sur le clavier de son ordinateur et changea de programme. Il alla sur la recherche par nom et tapa : Chanvier, la réponse vint après quelques secondes, cinq noms de gendarmes s'affichèrent. Il choisit Albert en prénom et il connut l'endroit où ce dernier officiait. Cette trouvaille découlait

de ses souvenirs. Et oui, il avait connu, il y a une dizaine d'année, alors qu'il était en poste à VICHY, ce Chanvier, et ils s'étaient liés d'amitié. D'ailleurs ils s'envoyaient encore les vœux chaque année. Ils avaient été nommés au grade d'adjudant chef en même temps et ensuite avaient été mutés chacun dans le lieu de leur choix en vue de terminer leur carrière. Et Albert avait choisi Clamart, dont il était originaire et comme c'était en plus le point central, du moins si les souvenirs de Lefaur étaient encore bons, donc c'était le point central d'un carré de commune où se situait la plus grande partie de sa famille. Il se souvenait presque mot pour mot de ce que lui avait dit son ancien compagnon :

« Tu sais, j'aime bien les environs de Paris. Mes parents habitent Clamart et le reste de ma famille se partage entre Châtillon, Meudon et Châtenay-Malabry. Le cousin le plus loin est à Bièvres, à une vingtaine de kilomètres maximum. Alors tu comprends que ça ferait plaisir à tout le monde si je retournais là-bas »

L'adjudant se leva, parti d'un bon pas vers son logement et prit son carnet d'adresse. Lorsqu'il eut trouvé le numéro de téléphone de son ami, il décrocha le combiné. La porte du bureau s'entrebâilla et le visage de sa femme apparut, elle était venue lui annoncer que le dîner était prêt. Lorsqu'elle le vit avec le combiné à l'oreille, elle lui lança un regard interrogateur, il lui

répondit d'un sourire. Elle comprit qu'elle pouvait rentrer et alla s'asseoir face à lui. Lorsqu'il eut sa communication, et après les salutations d'usages et les différentes petites demandes sur la santé des uns et des autres, il exposa son problème de la manière suivante :

« Dis-moi, Albert, j'aurais un petit service à te demander, mais ce n'est pas officiel »

« Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? »

« Voilà, ma femme et moi avons une amie qui habite Paris. Elle est passée nous voir il y a quelques temps et nous ne l'avons pas trouvé comme d'habitude. En clair, elle nous a semblé un peu dépressive. Sur le moment nous n'y avons pas prêté attention, mais lorsqu'elle nous a appelés récemment, il nous a semblé que cela avait empiré et nous avons peur qu'elle ne fasse des bêtises. Aussi si nous pouvions avoir confirmation de son changement, si toutefois elle a vraiment changé dans sa vie courante, cela nous permettrait de prendre peut-être quelques précautions »

« Oui, je vois » répondit son ami, « tu voudrais que je fasse une petite enquête à titre privé, pour savoir si la demoiselle ne se comporte pas comme à son habitude, c'est ça ? »

« Ce serai quelque chose comme cela, mais il ne faudrait pas que ça t'embête. »

« Non seulement ça ne m'embête pas, mais en plus je suis en congé pour une semaine à partir

de demain matin. Je me demandais comment j'allais passer ces quelques jours, et bien tu me donne la solution. »

« Tu me retire une belle épine du pied, je te remercie. »

« Voir même » reprit son correspondant « si je fais diligence, pourrais tu me recevoir deux ou trois jours pour que je te donne mes conclusions, cela me ferait plaisir de vous revoir ta femme et toi. »

« Avec le plus grand plaisir. »

« Ok, donne-moi les coordonnées de la donzelle et je te rappelle dans deux jours pour te signaler si j'ai pu la cibler. » Ce qui fut fait car Lefaur avait préparé ces dernières avant de téléphoner, ils se saluèrent et coupèrent la communication. Au sourire que lui adressa sa femme, l'adjutant sut qu'il avait mené la conversation comme il le fallait. Il avait quand même un petit regret, celui de vouloir forcer la main du destin et celle de son ami Etienne en particulier. Mais il savait que si ce dernier continuait à vivre ainsi, et que lui Lefaur n'avait rien fait pour l'aider, même à son corps défendant, il ne se le pardonnerait jamais. Il préférait perdre l'amitié d'Etienne mais en ayant fait tout ce qui était en son pouvoir pour qu'il redevienne comme avant, voir même plus heureux, que de continuer à le voir se perdre ainsi.

L'adjudant Albert Chanvier n'était pas né de la dernière pluie. De plus, il avait suffisamment pratiqué son collègue pour savoir que ce dernier ne lui avait pas tout dit. Mais il avait une confiance totale pour Lefaur et savait d'instinct que celui-ci ne lui aurait jamais demandé quelque chose de malhonnête. Donc même si lui, Albert Chanvier chef de la brigade de gendarmerie de Clamart, ne connaissait pas toutes les raisons pour lesquelles son ami lui avait demandé de mener une petite enquête, il le ferait, non seulement en souvenir des années qu'ils avaient passé ensemble mais aussi parce qu'il était persuadé que c'était pour une cause juste et bonne. Il se mit donc, le soir même, à repérer les lieux qu'il devrait visiter sur un plan de Paris.

Le lendemain matin premier jour de son congé, il se rendit de très bonne heure devant le domicile de la jeune parisienne. Vêtu de manière discrète il se mit à déambuler le long de l'avenue Emile Zola, en essayant de ne jamais perdre de vue l'entrée du 21, immeuble relativement cosu abritant une dizaine d'appartements, ou logeait, il s'en était assuré auparavant la demoiselle Julie Lanjo, personne à laquelle il devait porter attention. La description que lui en avait faite son ami devait lui permettre de la repérer au premier coup d'œil. Ce serait bien le diable s'il y avait, au même endroit, deux femmes identiques il se

remémora les indications que lui avait données Lefaur :

« Elle est blonde, environ un mètre soixante-cinq, soixante-dix, joliment faite, elle fait environ vingt-cinq ans. Elle a un visage fin, légèrement allongé, des yeux bleus, un petit nez droit et fin et une bouche fine bien dessinée. Habituellement, elle n'est pas trop maquillée. Enfin, en clair, une jolie femme. Ah oui, elle a sur le menton, coté gauche, un petit grain de beauté »

Avec ces données, Chanvier était quasiment persuadé qu'il ne pouvait pas se tromper. Après une attente d'une petite demi-heure pendant laquelle il avait fait tout ce qu'il pouvait pour ne pas se faire remarquer : les cent pas, avec des arrêts de temps en temps sous un porche, il vit apparaître une femme qui correspondait de loin à la personne qu'il attendait. Son attention fut aiguisée, il redevenait d'un seul coup le limier qu'il était lorsqu'il enquêtait dans son travail. Il s'arrangea pour croiser la jeune femme afin d'avoir la certitude qu'il ne se trompait pas. Bien qu'il remarquât le visage triste, il aperçût le petit grain de beauté exactement à l'endroit indiqué. Il continua donc son chemin et fit demi-tour lorsqu'il fut à une cinquantaine de mètre de son gibier. Il entreprit une filature dans les règles de l'art pour savoir où elle travaillait. Une fois qu'il eut repéré l'endroit, il refit le trajet en sens

inverse. Avec toute la ruse et la diplomatie dont il pouvait user il se livra à une petite enquête de voisinage. Les commerçants étant bavards de nature, et oubliant ensuite très facilement les conversations qu'ils avaient eus pour d'autres sujets, il apprit pas mal de chose dans la matinée. Il repartit alors à proximité du lieu de travail de Julie et attendit que celle-ci en sortit, il patienta encore un peu. Lorsqu'il vit sortir un jeune homme du même endroit il le suivit et, après que ce dernier soit entré dans un petit restaurant, il décida d'aller engager la conversation. Il s'y prit de telle manière que le jeune homme répondit à toutes ses questions sans réticence et, qui plus est, lui promit de ne rien révéler de leur dialogue à la jeune femme. Il prit congé et, estimant qu'il avait les réponses aux questions de son ami des Landes, repartit chez lui. Dès son retour il se mit en contact avec Lefaur et lui annonça uniquement son arrivée pour le lendemain fin d'après midi par le train, priant que l'on vienne le cueillir à la gare.

Il avait semblé à Julie que cet homme, un peu rougeaud, qui était derrière elle, elle l'avait remarqué en sortant de chez elle. Elle eut l'impression qu'il la suivait, elle avait légèrement accéléré le pas et, à peine entrée dans son bureau, elle s'était précipitée vers la fenêtre pour voir si l'inconnu était encore là. Elle ne vit que le

dos de celui-ci qui disparaissait au loin semblant avoir fait demi-tour. Elle se demanda si elle était victime d'un sadique qui c'était mis à la suivre ou si elle se faisait tout un film parce qu'elle avait vu deux fois la même personne le long de son trajet. Elle se promit de faire attention lorsqu'elle rentrerait à midi et le soir. Sur ceux elle se replongea dans son travail. De temps à autre elle levait les yeux vers le plafond et semblait partir en voyage. Plusieurs fois son jeune collègue l'avait remarqué dans ces songes et, avec la plus grande discrétion, avait essayé de lui parler. Elle n'avait pas répondu et, ne se rappelait même pas que quelqu'un lui eut adressé la parole. Comme ces absences ne perturbaient en rien son travail, ni n'altérait ses capacités professionnelles, le jeune homme n'en fit part à personne de la maison. Lorsque Julie reprit le chemin de son domicile elle était sur le qui vive. Pourtant, elle ne remarquât même pas l'homme installé dans le renforcement du porche. Il faut dire que ce dernier ne bougeât pas lorsqu'elle se dirigea vers l'avenue Zola, il n'était pas ici pour elle, du moins pas directement. Julie surveilla ses arrières durant tout le temps du trajet mais elle ne revit pas la face rougeaude entrevue le matin même. Elle se sentit rassurée. Elle rentra donc chez elle et, fatiguée par sa journée, décida d'aller se rafraîchir sous le jet bienfaisant de la douche. Une fois dans la salle de bain, elle se dévêtit et

se mit devant la glace, elle constata qu'elle avait perdu quelques kilos et qu'elle avait les traits tirés. Ces constatations elle les faisait tous les jours et pourtant, avec une sorte de fatalisme, elle ne s'en souciait pas. La seule personne à qui elle aurait voulu plaire n'était pas là, elle ne se manifestait même pas et Julie n'osait l'appeler. Elle qui n'avait jamais hésité à relancer ses connaissances n'osait pas décrocher le téléphone et appeler... Non elle ne voulait même pas prononcer son nom. C'était bien suffisant que celui-ci reste gravé dans ses pensées sans qu'elle n'arrive à s'en débarrasser. Elle finit donc pas prendre sa douche, puis s'installa dans un fauteuil pour passer une soirée calme et solitaire. Contrairement à ce qu'elle avait pensé à une époque, le calme et la tranquillité lui convenaient. Bien qu'elle soit en période de déprime elle avait voulu mener une vie d'enfer pour oublier et n'y était pas parvenue. Elle avait donc décidé de vivre normalement, du moins sur sa nouvelle normalité qu'elle avait tant appréciée quelques mois auparavant, dans les Landes. Elle continuait à penser mais se rendait de plus en plus compte qu'elle commençait à remonter la pente. Sa perte de poids c'était stabilisée depuis une petite semaine et, malgré ses traits tirés, elle recommençait à passer des nuits paisibles. Des nuits qui, contrairement à ces derniers temps, lui apportaient un certain repos et elle se

réveillait plus sereine. L'absence physique de l'homme qui hantait son esprit était maintenant remplacé par une présence morale de tous les instants. Dès que le moindre moment de cafard pointait le bout de son nez, elle fermait les yeux et se revoyait six mois en arrière, au coin de la grande cheminée, la tête des chiens sur les genoux et le regard froid mais tellement rassurant d'Etienne qui la regardait. Elle avait compris. Oui elle comprenait maintenant pourquoi cet homme s'évadait de temps en temps de la réalité, comme elle l'avait vu faire une fois, l'esprit vraiment ailleurs, là où personne ne vous accompagne mais où vous êtes si bien et où le monde extérieur ne peut vous atteindre. Elle avait apprécié de découvrir cette façon de faire même si celle-ci la coupait de la réalité. Surtout si celle-ci la coupait de la réalité, car sinon elle était sûre qu'elle aurait été obligée de suivre un traitement contre la dépression nerveuse. Enfin elle commençait à être mieux même si elle savait qu'elle ne serait pas complètement heureuse. Elle en arrivait même, pour la première fois de sa vie, de repenser aux offres que lui avaient faites sa sœur et son beau-frère, d'aller s'installer au calme de la vie de province. Malheureusement, et pour la première fois aussi, ceux-ci n'en avaient pas parlé lors de sa dernière visite et elle n'osait pas les relancer. Peut-être la prochaine fois. Et si elle allait les voir

cet été ? Ce serai une idée. Mais non, l'été ils partent en camping sur la côte d'azur, entre Marseille et La Couronne, dans un petit village que l'on nomme Carro. Et puis elle n'avait pas le droit de gâcher leurs vacances. C'est sur ces pensées qu'elle s'endormit dans le fauteuil.

Les deux jours qui suivirent se passèrent comme les précédents. Elle se jetait à corps perdu dans son travail et retrouvait le soir la tranquillité de son appartement. La seule chose qui lui apparut différente fut un petit changement dans l'attitude de son jeune collègue. Plusieurs fois elle avait eu l'impression qu'il s'approchait d'elle en vue de lui parler, mais au dernier moment, il se ravisait et retournait à ses occupations. Cette façon d'agir avait piqué la curiosité de Julie mais, ne voulant pas renouer de relation amoureuse avec lui, elle ne voulait pas lui tendre la perche. Hors elle ne se rendait pas du tout compte de ce qui se passait dans la tête du jeune homme. Celui-ci, après l'entrevue qu'il avait eue avec celui qui s'était présenté à lui comme un détective privé, s'était rendu compte qu'il avait beaucoup parlé et surtout qu'il s'était engagé à ne rien divulguer de cette conversation. Cependant, après réflexion, il s'était dit qu'il était lâche et malhonnête. Après tout, Julie était sa copine, lui d'ailleurs la considérait comme une amie. Il avait toujours un petit penchant pour elle bien qu'il se soit rendu compte qu'elle ne l'aimerait jamais car il était

intimement persuadé qu'elle avait un autre homme dans la tête. Cela ne le gênait pas plus que ça, il trouverait le bonheur avec une autre femme, mais il aimait bien Julie. Il s'était posé la question de savoir si sa promesse à l'homme devait être tenue ou s'il devait avouer à la jeune femme ce qui s'était passé et ce qu'il avait divulgué lors de son entretien. Il avait décidé d'être honnête avec Julie, mais il ne parvenait pas à savoir comment il devait orienter ces confidences. Il avait peur de la réaction de sa collègue et ne voulait en aucun lui faire de la peine. Plusieurs fois durant ces deux jours, il s'était dit :

« Aller, j'y vais » et plusieurs fois il s'était approché d'elle en vue de tout lui dire, mais à chaque fois, le remords, les scrupules et la peur l'avaient fait renoncer. Le samedi, au calme dans son logement, il décida de faire le point. Qu'est-ce qui, à ces yeux, était le plus important ? Tout avouer à Julie quitte à perdre son amitié ou ne rien dire et ainsi respecter la parole donnée. Oui mais voilà, s'il ne disait rien et que Julie ait des ennuis plus tard ? Car il ne savait pas ce que l'homme allait faire de ses confidences, bien que celles-ci ne soit pas dangereuses. Il y réfléchit toute la journée et, lorsque arriva le soir, il prit enfin une décision. Il allait tout lui dire quitte à perdre son amitié, pour se donner le courage qui lui manquait, il avala coup sur coup trois whisky

sec. Il fallait au moins ça, il se leva et prit le téléphone. Il composa le numéro de sa collègue et lorsqu'il l'eut au bout du fil, il lui dit :

« Allô, c'est Jean-René, écoute Julie, j'ai quelque chose d'important à te dire. Ne pourrais-tu pas faire un faire un tour chez moi ? »

La jeune fille, bien qu'étonnée par ce coup de fil, ne se sentait pas franchement d'aller chez lui. Elle n'avait pas envie de renouer de relation avec lui et ne voulait pas non plus le remettre trop vertement à sa place. Elle hésita donc et essaya de lui faire comprendre que...

« Ecoute, reprit ce dernier, comprenant d'où venait la réticence de la jeune femme, je ne vais pas te faire la cour et je ne te forcerais jamais à faire ce que tu désire pas. Je veux seulement t'avouer que j'ai parlé de toi avec un inconnu qui me posait des questions à ton sujet. Seulement, ce serait trop long à dire par téléphone et au bureau ce ne serait pas pratique. C'est pour cela que je préférerais te voir chez moi. »

« J'arrive » répondit sa correspondante en raccrochant. Julie avait eu une bouffée de joie et de peur en même temps. De joie car la pensée que l'inconnu pouvait être Etienne l'avait traversée. Vite, très vite, trop vite et elle s'était dit que ça n'était pas possible. D'ailleurs pourquoi celui-ci serait-il venu et aurait interrogé le jeune homme ? Aussitôt après ce fut une certaine crainte car elle avait repensé à l'homme

qui lui avait semblé la suivre quelques jours auparavant. N'avait-il pas surveillé son lieu de travail ? Mais même, pourquoi quelqu'un s'intéresserait-il à une femme comme elle ? Non elle ne voyait pas. Elle se décida donc à aller écouter ce que son collègue avait à lui raconter. Il serait grand temps d'essayer de tirer des conclusions après. Elle s'habilla en vitesse et sortit de son domicile en coup de vent. Sans réfléchir elle voulut regagner sa voiture et s'élança, sans regarder, pour traverser la chaussée. Un violent sifflement la fit sursauter et tourner la tête. Elle n'eut pas le temps d'avoir peur qu'elle s'envola pour retomber violemment sur la tête et perdit connaissance. Le conducteur du véhicule descendit et se rendant compte que sa victime était sans connaissance appela les secours à l'aide de son portable. Un médecin qui passait à proximité intervint immédiatement et, malgré ses soins, ne put ramener la jeune femme à la réalité. Tout juste put-il se rendre compte que son pouls battait encore, faiblement. Le SAMU arriva moins de cinq minutes après et la jeune femme fut transportée aux urgences de l'hôpital XXXXXXXX (n'étant pas de paris, je ne connais pas l'hôpital le plus proche du XV^{ème})

Ce samedi après-midi, lorsque le train pénétra en gare de Mont de Marsan, l'adjudant Chanvier se leva et prit son bagage pour se diriger vers la

sortie du wagon. Une fois le convoi immobilisé il ouvrit la porte et s'engagea sur le quai. Il vit de loin un uniforme de gendarme et, au-dessus de cet uniforme, la tête bien connue de son ami Lefaur. Celui-ci n'avait pas changé si ce n'est qu'il avait prit de la bouteille. Mais les traits et la forme du visage restaient les mêmes il n'y avait pas à s'y tromper. L'adjudant de Morcenx avait lui aussi reconnu Chanvier et se dirigeait vers lui de son pas décidé. Les deux hommes se serrèrent la main en se regardant dans les yeux. Il passa dans leurs regards toute l'amitié qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre et que ni le temps ni l'éloignement n'avait altéré.

« As-tu fait bon voyage ? » Demanda Lefaur
« est-ce là tout ton bagage ? »

« Oui voyage sans problèmes et c'est tout ce que j'ai pris. Tu sais, je suis célibataire et je voyage toujours léger. »

Les deux hommes regagnèrent le véhicule de Lefaur et repartirent en direction de Morcenx. Durant le trajet, lorsque Albert avait voulu parler de leur problème, son ami lui avait juste dit que, s'il ne voulait pas répéter deux fois les mêmes choses, il valait mieux attendre d'être à la maison car sa femme était aussi désireuse d'entendre les nouvelles. Ils discutèrent donc de choses et d'autres et surtout de quelques souvenirs de deux vieux militaires qui en avaient vu des vertes et des pas mûres tout au long de

leurs carrières. Le temps passa donc rapidement et ils arrivèrent à la gendarmerie. Lefaur rangea son véhicule et, après avoir prévenu la permanence de son retour et qu'il se trouvait chez lui en cas de besoin, il amena son ami à son domicile. Ils s'installèrent au salon avec madame et commencèrent à discuter. Au bout d'un petit moment Lefaur dit :

« Bien pour être arrivé si vite c'est que tu dois avoir appris des choses intéressantes sur notre amie. »

« Oui je pense, je vais vous faire un résumé. J'ai commencé par repérer les lieux puis le matin je me suis installé près du domicile de la jeune femme. Lorsqu'elle est sortie je l'ai reconnu de suite, tes indications étaient précises sauf, peut-être, au niveau de l'âge. Du moins lui aurais-je donné dix ans de plus, avec un visage si fatigué. »

« J'en étais sûre, la pauvre petite » coupa madame Lefaur, puis « excusez-moi Albert, continuez »

« Donc, après m'être quand même assuré que je ne me trompais pas, je l'ai suivi vers son travail. Une fois le lieu repéré je me suis revenu dans son quartier, puis je me suis mis à interroger les commerçants du coin. Bref la routine habituelle, certains ne la connaissaient pas, d'autres ne la voyaient que rarement. Je suis pourtant tombé sur un épicier chez qui elle avait du avoir des

habitudes. Après avoir parlé de tout et de rien, j'ai essayé de diriger la conversation sur les gens que l'on ne voit plus et, de lui-même, il a commencé à me parler d'une jeune femme qui, s'il se souvenait bien, habitait à deux pas de son commerce, qu'il voyait presque tous les jours et qui, avant, s'arrêtait régulièrement chez lui. Il avait souvenir d'une fille enjouée, toujours souriante, aimable, gentille et parlant en permanence. Puis cette femme ne s'est plus arrêtée chez lui. Pourtant il savait qu'elle n'avait pas déménagé, il la voyait passer tous les matins, mais la pauvre petite avait du avoir bien du souci car il ne la voyait plus sourire » Chanvier s'arrêta un instant pour se désaltérer. Les époux Lefaur échangèrent un regard, ce début de récit confirmait leur intuition. Après avoir bu quelques gorgées, leur ami reprit : « Après ça je suis retourné jusqu'à son lieu de travail, je me suis planqué sous un porche en attendant qu'elle s'en aille. Au début je ne savais pas si elle mangeait sur place ou si elle rentrait chez elle. Mais de toute façon cela ne changeait pas grand chose je serais revenu le soir s'il le fallait. Enfin elle est sortie et a prit le chemin de son domicile. J'ai attendu un peu pour voir si d'autres personnes sortaient derrière elle. Après cinq petites minutes, un jeune gars a pointé son nez, je l'ai suivi et, quand je l'ai vu rentrer dans un snack et s'installer, je me suis décidé à

l'aborder. Je me suis fait passer pour un détective privé qui recherchait des renseignements sur la jeune femme, je lui ai dit que c'était en vue d'un héritage et qu'il fallait que je m'assure de la personne. Enfin, en résumé, vos doutes étaient plus que fondés, la demoiselle traverse apparemment une période bien difficile et n'est plus comme elle était avant si j'en crois son jeune collègue. En fait il semblerait qu'elle soit devenue tout le contraire de la personnalité qu'il a connu autrefois. D'après lui elle a même perdu une dizaine de kilos et prit une dizaine d'années en l'espace d'un an. Enfin et pour conclure, toujours d'après ce garçon, elle serait actuellement entrain de reprendre du poil de la bête. Non pas qu'elle redevienne comme elle était avant mais elle semble avoir cessé de tomber »

Un silence s'installa pendant quelques minutes, Lefaur et sa femme semblaient digérer les nouvelles. Au bout d'un moment l'adjudant de Morcenx reprit :

« Je te remercie beaucoup, Albert, ce que tu as fait est sensationnel. Tu nous as rendu un grand service et la dernière phrase que tu as prononcée nous rassure un peu. » La discussion sur ce sujet s'arrêta là, ils se mirent alors à évoquer d'autres souvenirs, mêlant l'épouse à ceux-ci puisque elle-même ayant suivi son mari dans toutes ses

affectations connaissait les faits qu'ils évoquaient.

Ils ne savaient rien du drame qui arrivait, au même moment, à la personne qui pourtant avait fait l'objet de leur conversation principale.

Dans sa demeure, aux confins de la forêt, Etienne était dans sa position favorite. Il était sur le fauteuil, les chiens à ses pieds et l'esprit en vadrouille. Nul ne pouvait dire où il était parti. Pourtant à cette heure tardive il tressaillit. Il eut comme un pressentiment que quelque chose qui le touchait était en train de se passer. Mais ce sentiment diffus n'arrivait pas à se préciser et disparu aussi soudainement. Les chiens, peu habitués à ces tressaillements chez leur maître, furent sur le qui vive en une fraction de seconde. Etienne se mit à les caresser en tentant d'apaiser leurs craintes mais il n'y parvint pas complètement. Il est vrai que les bêtes c'étaient elles aussi rendu compte des changements de leur maître. Non pas qu'il fut plus dur avec elles, oh non, mais elles avaient senti que les choses n'étaient pas comme avant. Elles le sentaient s'éloigner de plus en plus, pourtant les habitudes et les promenades n'avaient pas changé, pourtant il s'amusait toujours avec ses chiens, mais l'instinct de ceux-ci ne pouvait les tromper. Leur maître n'était plus comme avant. Ils avaient l'impression que l'esprit de ce dernier n'était plus

entier, seul une partie restait avec eux, l'autre avait disparu, partie on ne sait ou.

L'adjudant Chanvier reprit ses fonctions quelques jours après, il était enchanté du petit moment de détente qu'il avait pris auprès de son ami. Ces quelques jours l'avaient fait replonger dans un passé qu'il avait beaucoup aimé et il s'était rendu compte que, malgré les rapports espacés qu'il avait avec son ami Lefaur, l'amitié qui les unissait était restée entière. Cela lui avait réchauffé le cœur. Il entra dans son bureau et regarda les dossiers en attente, trois seulement. La brigade avait fait du bon travail pendant ses vacances et il en fut heureux. Il pensa que finalement il pourrait partir un peu plus souvent et que cela n'empêcherait pas que le travail soit accompli. Il passa sa matinée à remettre de l'ordre dans son courrier et à faire le point avec ses subordonnés. Quand arriva midi il se mit en route. Il avait décidé d'aller voir ce que devenait la protégée de son ami, il se rendit donc vers le domicile de la jeune femme. Il éprouva une petite surprise lorsqu'il vit que les volets de son appartement étaient fermés, il n'avait jamais remarqué, lors de sa précédente enquête, que les volets soient clos le midi. Enfin cela n'avait pourtant rien de vraiment étonnant et il prit la direction du lieu de travail de Julie. Lorsqu'il arriva à proximité il patienta un peu en attendant

la sortie du bureau. Les employés sortirent les uns après les autres et, au bout du compte, il n'aperçût pas la jeune femme. Il en fut contrarié mais il se dit qu'elle avait peut-être pris quelques jours de congé, il en revenait bien, lui. Il reprit le chemin de la gendarmerie en se disant qu'il s'assurerait de la chose en début d'après-midi. Après tout il pourrait bien faire la connaissance de Julie en prenant prétexte d'un complément d'informations quant à l'affaire d'agression à laquelle elle avait été mêlée en tant que victime. Sur ces bonnes résolutions il alla déjeuner dans un petit snack situé à proximité de son bureau. Lieu que fréquentaient pas mal de gendarmes célibataires lorsqu'ils voulaient changer un peu de la cantine. Lorsqu'il réintégra son bureau, il prit le numéro de téléphone de l'agence où travaillait Julie et demanda à être mis en relation avec elle. La réponse vint comme un coup de massue :

"Mais monsieur, notre pauvre collègue a eu un accident, elle est à l'hôpital, dans le coma".

Chanvier en resta pantois, il avait envisagé plusieurs raisons à l'absence de la jeune femme mais il n'avait pas pensé à un accident. Il se reprit et demanda où elle avait été transportée. Une fois les renseignements en main, il demanda, à son supérieur à Paris, l'autorisation de s'absenter une partie de l'après-midi. Il expliqua à ce dernier les raisons de sa demande

et celle-ci lui fut accordée. Il se rendit à l'hôpital et demanda des nouvelles de Julie. On le mit en rapport avec l'anesthésiste de garde. Ce dernier lui expliqua :

« Nous avons reçu cette jeune femme il y a cinq jours. Elle a eu un choc à la tête et nous avons noté la présence d'un traumatisme crânien sous-jacent. »

" Mais, quel est son état exact ?" Reprit l'adjudant.

"Elle est dans un coma profond et son état est stationnaire."

"Elle s'en remettra ?"

Le jeune interne était malgré lui un peu impressionné par son interlocuteur. On a beau être anesthésiste dans un service hospitalier, devoir répondre aux questions d'un gendarme en uniforme met toujours mal à l'aise. Regardant par-dessus l'épaule de l'adjudant il eut le soulagement de voir apparaître le visage de son chef de service. Il reprit aussitôt à l'adresse de son vis à vis :

"Je vais vous mettre en contact avec le chef de service, il pourra vous en dire plus que moi."

Et il se fit un petit signe à l'homme qui arrivait.

Le docteur Latier, chef du service de réanimation, était un homme d'une cinquantaine d'année. Connu pour sa compétence et son efficacité, il avait en plus la qualité ou le défaut selon les gens, de dire exactement les choses.

Après que son interne lui eut expliqué les raisons de son appel au secours, Latier pria l'adjudant de l'accompagner à son bureau.

Une fois installés, et avant de dire quoi que ce soit sur sa malade, il demanda à Chanvier pourquoi ce dernier s'intéressait à elle. L'adjudant lui dit la vérité. Le docteur Latier, voyant que son interlocuteur n'était pas de la famille, fut encore plus direct qu'à son habitude.

"Votre jeune protégée est dans un coma profond mais non dépassé. Ce qui veut dire que pour l'instant, bien que l'on ne puisse pas se prononcer, elle a des chances de s'en sortir. La rapidité des secours et la présence d'un médecin à proximité de son accident a permis d'éviter le pire. Nous l'avons prise en charge rapidement et avons pu arrêter l'hémorragie cérébrale et réduire le traumatisme crânien. Donc, si cette jeune femme décide de se battre, elle peut et doit s'en sortir et même sans séquelles."

Avec l'esprit de synthèse qui caractérise les enquêteurs Chanvier avait noté immédiatement le "si" qui précédait la dernière phrase du médecin, il reprit:

"Qu'entendez-vous par : si elle décide de se battre ?"

"Oh, c'est simple, elle a des réactions. Donc son cerveau fonctionne correctement mais j'ai l'impression qu'inconsciemment elle se complaît dans son état. Qu'elle refuse de revenir dans son

monde ! Bien sûr l'accident était grave, mais avec l'expérience, je crois que si elle voulait elle serait déjà réveillée. Il y a quelque chose qui la bloque mais quoi ? Pour tout vous dire, j'ai même essayé de débrancher le respirateur artificiel en restant à côté. Et bien, malgré l'état dans lequel elle semble être, elle continue à respirer avec ou sans à tel point qu'actuellement, nous la débranchons dans la journée et ne lui remettons que pour la nuit. Pour vous rassurer elle a une surveillance de tous les instants: outre les appareils permanents, nous ajoutons un électroencéphalogramme systématique de jour. Je ne vois pas ce que nous pourrions faire de plus pour elle, son sort est entre ses propres mains. Il faut qu'elle décide de se battre."

Après un moment de discussions supplémentaires, l'adjudant de gendarmerie mit fin à leur conversation et demanda à voir la jeune femme quelques minutes. Il fut amené vers le box où elle était, à travers la vitre il put la contempler et se rendit compte à quel point le chef de service avait raison. Le visage de Julie semblait reposé, elle donnait même l'impression de sourire. Oui, elle était bien comme ça. Chanvier reprit le chemin de la gendarmerie et se demanda comment il allait annoncer la nouvelle à ses amis, il arriva même à la conclusion que ces derniers devaient savoir pourquoi elle refusait de se battre. Il se décida à prendre le

taureau par les cornes. Il changea de direction, se rendit immédiatement à la légion de gendarmerie de la capitale et demanda à être reçu par le commandant Gornie, un des officier de la Légion sous les ordres de qui il avait servi quelques années auparavant en même temps que son ami Lefaur.

Le commandant accepta de le recevoir rapidement. L'adjudant, connaissant l'homme, se décida à lui raconter toute l'histoire, la demande de son collègue, ses investigations privées, etc.. Lorsqu'il arriva à la fin, le commandant lui demanda:

"Mais pourquoi me racontez-vous tout cela Chanvier, vous avez très bien agit, j'en aurais fait autant à votre place et cela ne porte tort à personne."

"Mon commandant, si je vous ai tout dit c'est simplement pour que vous compreniez la demande suivante : Je sollicite de votre part quelques jours de congés supplémentaires. Je ne me vois pas annoncer cela à Lefaur par téléphone, je préférerais me déplacer pour le lui dire de vive voie".

L'officier se mit à réfléchir longuement, Chanvier eut quelques appréhensions, pourquoi son supérieur ne répondait-il pas de suite ? Lui qui était réputé pour prendre des décisions rapides et justes, aurait-il changé ? Lui Chanvier se serait-il trompé à ce point en jugeant l'homme ?

S'il avait su quelles pensées cheminaient dans la tête du commandant, il ne se serait pas posé toutes ces questions. Voyant tout à coup la tête de son subordonné, le commandant dit :

"Ne vous inquiétez pas, adjudant, vos jours je vous les accorde, attendez seulement deux minutes que je finisse ma réflexion". Chanvier eut un soupir de soulagement.

Le Commandant Gornie, pendant quelques minutes, revit en pensée les moments qu'il avait passé avec ces hommes, ces deux gars qui avaient tout donné à leur métier au service de leur pays et de leurs concitoyens. Il n'avait jamais rien eu à leur reprocher et le dossier de chacun était un modèle du genre. Pour une fois que ces hommes avaient besoin de lui, il allait pouvoir leur rendre service et il en était heureux. Il n'avait pas oublié que lorsque lui avait eu besoin d'eux, et sans même leur demander, ils avaient répondu présent et il leur devait une partie de sa propre carrière. Il se leva d'un coup et dit :

"Adjudant, votre histoire me touche et je voudrais en savoir un peu plus. Je vous demande donc de m'attendre quelques minutes dans la pièce à côté."

La voie avait sonné et c'était un ordre sans réplique. Le côté disciplinaire ressortit immédiatement chez Chanvier qui se mit au garde à vous, salua en répondant "à vos ordres

mon commandant", fit demi-tour et alla s'asseoir dans une petite pièce adjacente. Ce n'est qu'une fois installé qu'il commença à se poser des questions :

"Mais qu'est-ce qui lui a pris ? Qu'est-ce qu'il va faire ? Qu'est-ce....." Le pauvre adjudant ne savait plus que penser, il avait pourtant toujours eu confiance en son commandant et en son jugement. Il n'eut pas le temps de poursuivre plus avant car déjà le commandant se tenait debout devant la porte :

"Chanvier préparez-vous, nous partons à Morcenx immédiatement".

L'adjudant, debout, regardait son supérieur avec une surprise telle que ce dernier éclata de rire et reprit :

"Allons mon vieux, fermez vos yeux de merlans frits, rendez-vous au service du train avec cet ordre et prenez ma Laguna de service".

"Bien mon Commandant" et ne trouvant rien de mieux à dire, il partit au service indiqué.

Ce n'est qu'après une heure de route, après être sorti de la banlieue parisienne, que le commandant se décida d'expliquer à son subordonné la décision qu'il avait prise.

"Je vous accompagne pour plusieurs raisons, mon cher Albert. D'abord en tant qu'ami à tous les deux, comme je vous le disais précédemment, votre histoire me touche et je

désire en savoir plus. Ensuite, je ne veux pas vous faire perdre des jours de congé pour une histoire qui, bien que vous touchant personnellement, puisse avoir des répercussions au niveau judiciaire. Donc la raison de ce déplacement permettra de régler le problème personnel de notre ami Lefaur, qui pourra nous en dire un peu, plus et pourra éventuellement régler le problème officiel".

L'adjudant reprit tout en se concentrant sur la conduite du véhicule :

"Mais à quel niveau ?"

"Allons adjudant, vous n'avez pas prit le temps de consulter le dossier de la jeune femme ?"

"Euh non, mon commandant, à part son état civil..."

"Et bien, pendant que vous étiez dans la petite pièce, j'ai regardé rapidement sa fiche. Figurez-vous que cette demoiselle est le témoin capital, et le seul, dans une affaire de meurtres en série dans la région des Landes. Sans son témoignage, les auteurs de ces assassinats ont des chances de s'en sortir et cela, il n'en est pas question. J'ai donc expliqué rapidement le problème au Général et j'ai reçu l'ordre de faire tout ce qu'il me semblera nécessaire pour que ces gaillards là ne s'en sortent pas. Donc nous partons à Morcenx de manière très officielle. Votre ami Lefaur doit maintenant tout nous dire concernant cette jeune femme. Il faut absolument que nous

trouvions le moyen pour lui redonner la force de se battre et de revenir parmi nous le plus rapidement possible, avec le moins de séquelles possibles. Vous comprenez maintenant l'intérêt que j'ai, hormis le fait que nous soyons amis, de me rendre là-bas avec vous ?"

"Oui mon commandant". Et Chanvier comprit pourquoi, malgré toute son expérience, son supérieur était son supérieur. Ils se renfermèrent tous les deux dans leurs réflexions et firent la route dans un certain silence. Ils ne parlèrent que très peu. Le commandant Gornie donna deux coups de téléphone durant le trajet, le premier fut pour la légion de gendarmerie de Bordeaux en vue de se faire héberger pour la nuit. Ils y arrivèrent tard le soir et en repartirent tôt le lendemain matin. Le deuxième fut donné aussitôt après le départ pour annoncer sa visite à la brigade de Morcenx. Ces derniers avaient reçu la veille une note annonçant que toutes les pièces du dossier concernant les agressions qui avaient eu lieu six mois plus tôt devaient être mises à dispositions d'un officier qui arriverait ce jour.

Lorsque la voiture se présenta dans la cour de la caserne, aux alentours de 11 heures, l'adjudant Lefaur se tenait sur le perron, sa surprise put se lire sur son visage lorsqu'il vit l'adjudant Chanvier sortir de celle-ci. Il ne bronchât pourtant pas et descendit les marches en vue de saluer l'officier qui accompagnait son ami, il fut à

nouveau surpris en reconnaissant son ancien commandant de brigade. A l'époque, celui-ci n'était que lieutenant et Lefaur avait suivi de loin sa carrière. Lorsque les brigades recevaient les nominations, il avait toujours regardé si les noms des personnes qu'il connaissait figuraient sur ces listes.

Il eut à peine le temps de saluer que le commandant lui dit :

"Bonjour Lefaur, allons directement chez vous, nous avons à parler".

Bien des questions commencèrent à se bousculer dans sa tête, l'adjudant obéit immédiatement et entraîna les deux hommes vers son appartement. Une fois à l'intérieur, ils s'installèrent d'autorité dans le salon et Gornie pria madame Lefaur d'être présente. Il expliqua rapidement à ses hôtes pourquoi il était venu suite à son entretien avec Chanvier. Avant même que le couple résidant ne put penser quoique ce soit, il continua :

"Je ne vous fais aucun reproche et c'est même pour vous féliciter en partie que je suis ici. Je ne sais pourquoi vous avez prit intérêt pour la dénommé Julie Lanjo et ce n'est pas la question. Seul le résultat compte et ce résultat est que nous allons pouvoir agir très vite. Avant même que le problème ne soit connu".

Madame Lefaur, intuitive comme le sont toutes les femmes, posa la question :

"Mais que lui est-il arrivé à la petite ?"

"Elle a eu un accident" répondit le commandant, "grave, elle est dans le coma."

Les époux Lefaur tressaillirent, l'officier ne voulut pas leur laisser le temps de réfléchir car il se rendait compte que cela les touchait profondément. Il continua aussitôt :

"Mais les médecins disent qu'elle peut s'en sortir », une lueur d'espoir s'alluma dans les yeux de la maîtresse de maison. Gornie, s'adressant plus particulièrement à son époux, en essayant de donner à son timbre de voix un ton plus amical, reprit :

"Ecoutez René, il faut absolument nous raconter tout ce que vous savez sur cette jeune femme. Les docteurs disent qu'elle refuse de se battre et qu'ils ne peuvent rien faire tant qu'elle est dans cette disposition inconsciente. Il est impératif que cette demoiselle se réveille et surtout rapidement afin que nous ayons la certitude de son absence de séquelles. Comprenez que si jamais elle se trouvait dans l'impossibilité de témoigner, nous devons tout mettre en œuvre afin que ses agresseurs soient quand même puni".

Lefaur, avec son habituel esprit de synthèse, ne mit que peu de temps à réfléchir. Il commença alors à raconter l'histoire telle qu'il l'avait lui-même vécu et ressenti. Comment il avait eu

l'idée de confier la jeune femme à son ami pour pouvoir la protéger, comment les deux personnes avaient réagi l'une au contact de l'autre, les discussions qu'il avait eues avec Julie puis avec Etienne. Les changements qu'ils avaient remarqués, sa femme et lui, dans le comportement de l'homme depuis que la jeune femme était repartie. Le commandant écoutait son récit avec toute l'attention dont il était capable et lorsque Lefaur eut terminé son récit, il en savait presque autant que l'adjudant. Ayant le recul nécessaire pour un certain jugement, il se mit à penser tout haut :

"Il est évident que ces jeunes gens sont amoureux l'un de l'autre. un coup de foudre comme on dit"

"Ah, tu vois" reprit madame Lefaur à l'adresse de son mari, "c'est exactement ce que je te disais"

le commandant sortit de ses pensées:

"Oui, cela semble fort probable. Il faut absolument que je rencontre cet homme, René, c'est peut-être lui notre chance."

"Le rencontrer, mon commandant, c'est tout ce qu'il y a de possible. Mais comment dois-je faire, le convoquer ou lui demander de vous recevoir ?"

"Le plus sage serait que nous allions le voir, il sera plus à l'aise chez lui je pense, et nous irons tous les trois".

" Bien, Je vais l'appeler"

Il se dirigea vers le téléphone et après avoir décroché, commença à composer le numéro. Il n'eut pas besoin de consulter son agenda car le numéro d'Etienne était l'un de ceux qu'il connaissait par cœur. L'attente commença, ce n'est qu'après la sixième sonnerie que la voix de son ami se fit entendre. Après avoir branché l'amplificateur d'écoute, Lefaur lui demanda s'il pouvait venir le voir avec deux de ses collègues venus de la capitale. Etienne ne fit aucune difficulté et ne posa pas la moindre question, il accepta et demanda quand ils comptaient venir. Après un bref coup d'œil au commandant, l'adjudant lui annonça leur arrivée dans l'heure qui suivait. Comme Etienne répondit qu'il les attendait, les trois hommes se préparèrent à partir. La femme de Lefaur, s'approchant du commandant, lui demanda ou était hospitalisée la jeune Julie et si elle pouvait appeler pour avoir des nouvelles. L'officier lui dit qu'il appellerait lui-même le soir venu et qu'il se ferait un plaisir d'apporter les nouvelles. Il ne désirait pas qu'on annonça une éventuelle mauvaise nouvelle à la femme de son subordonné. Il préférait, si le cas se présentait, s'en charger personnellement. Les hommes se rendirent à la propriété d'Etienne. Lorsqu'ils arrivèrent en vue de la maison, celui-ci était debout, devant la porte, avec ses deux chiens à côté. Plus ils se

rapprochaient, plus le commandant fronçait les yeux. Tout à coup, il s'exclama sourdement :

"Ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible !"

Lefaur et Chanvier se retournèrent d'un coup tandis que le second appuyait sur le frein. Le visage de leur supérieur était orné d'un sourire lumineux, ce dernier reprit :

"Continuez Albert, continuez"

Ils arrivèrent donc devant la maison, Gornie dit aux deux adjudants d'attendre 2 minutes dans la voiture, qu'il leur ferait signe de les rejoindre. Il descendit, retira son képi et s'approcha d'Etienne. Celui-ci semblait avoir aussi reconnu son visiteur, un petit sourire étirait ses lèvres. Le commandant parla d'une voix contenue:

"C'est bien toi Denis ?"

"Oui" répondit l'homme, "du moins c'est le prénom que je portais à cette époque. Comment vas-tu ?"

Au lieu de répondre à la question, son interlocuteur le regarda encore plus fixement et lui dit:

"Espèce de salaud ! Tu ne peux pas savoir combien de temps j'ai passé à me reprocher ta mort annoncée." Il venait de comprendre que la disparition de cet homme, qui était un de ses meilleurs amis, avait du être une nécessité.

Etienne reprit immédiatement avec un froncement de sourcil :

"Attention, maintenant, je me prénomme Etienne. Je suis et je dois être Etienne même pour toi. Le dénommé Denis est mort depuis plus de quinze ans, mort, enterré et quasiment oublié de tout le monde."

"Oui, rassure-toi, j'ai bien compris, et dire que je continuais à porter tous les ans des fleurs sur ta tombe depuis tout ce temps. Enfin, je suis extrêmement heureux de te savoir en vie et content de t'avoir retrouvé." Et tournant la tête il fit un signe aux occupants de la voiture. Pendant que ceux-ci commençaient à sortir, il reprit rapidement à l'attention d'Etienne:

" Nous nous connaissons tous les deux, je ne leur ai rien dit mais je n'ai pu leur cacher ma surprise lorsque je t'ai reconnu, je vais abréger."

Lorsque les deux adjudants arrivèrent à proximité, Etienne leur serra la main tout en adressant un petit mot amical à Lefaur. Il fit rentrer tout le monde dans la maison et ils s'installèrent autour de la grande table, alors que les deux chiens s'étaient précipités vers leur coin de prédilection, devant la cheminée. Bien qu'il n'y ait pas de feu étant donné la saison, ils y avaient leurs habitudes.

Gornie, s'adressant à ses deux hommes, leur avait simplement dit qu'Etienne était une vieille connaissance et n'avait rien ajouté de plus. Comme il connaissait l'homme, il ne prit pas plus de précaution que précédemment pour annoncer

l'accident et l'état de la jeune femme. Etienne ne broncha pas mais il se souvint de sa réaction quelque temps auparavant. Seul ses yeux se mirent à briller un peu et ses trois interlocuteurs comprirent qu'il venait d'avoir un choc, que celui-ci lui causait de la peine. Ses deux amis, l'ayant pratiqué, comprirent que cette peine devait être très grande pour amener ne serait-ce qu'une brillance dans les yeux d'un homme de sa trempe.

Pour éviter qu'Etienne ne se mette à trop réfléchir, Gornie commença à lui exposer les faits avec une rigueur toute militaire et les conclusions auxquelles lui-même et ses supérieurs avaient abouti. Cela eu pour but de le faire réfléchir, il ne prit pas beaucoup de temps et répondit :

"Si je puis t'être utile de quelque façon que ce soit, je suis à ta disposition".

Le commandant reprit :

"Ecoute, je vais être direct. Apparemment tu éprouves beaucoup d'affection pour cette femme. Corrige-moi si je me trompe." Comme Etienne ne dit rien, il continua :

"Et, si j'en crois mes deux hommes, elle serait dans les mêmes dispositions que toi. Depuis qu'elle est partie il paraît qu'elle avait beaucoup changé et tous les petits détails que l'on m'a rapporté m'ont amené à cette conclusion." Pendant qu'il finissait sa phrase, Etienne avait

dirigé son regard vers les deux gaillards en question et ceux-ci avaient baissé leurs yeux, comme des enfants ayant fait une mauvaise action et se trouvant tout à coup démasqués. Etienne reprit :

"C'est bien d'avoir des amis" et il adressa un sourire à Lefaur et son collègue alors que ceux-ci relevaient la tête, surpris de sa réponse. René avait l'intention de répondre et de s'excuser en se justifiant, mais au vu du sourire sur les lèvres d'Etienne, il ne trouva rien à dire. C'était la première fois en quinze ans qu'il surprenait une telle expression amicale sur le visage de son ami et il en fut remué jusqu'aux tripes. Heureusement que le commandant reprenait la parole sinon il en aurait pleuré.

"Bien, donc Julie est dans le coma. Non pas un coma dépassé, ni même au dire de ses médecins, dans un coma profond. Il s'agirait d'un simple coma. Le seul problème c'est que ces gens de la faculté estiment que si leur malade ne veut pas se battre, son état risque de s'aggraver et à ce moment là, elle risque de monter les paliers et de mourir." Ne percevant aucune réaction mais une attention soutenue de la part de son ami, il continua :

"Donc, si j'ai raison quant aux sentiments que te porterait cette jeune femme, seule ta présence à ces cotés peut la pousser à se battre pour revenir

parmi nous. Alors, je te demande de nous aider et de venir la voir."

"Aucun problème".

"Nous repartons demain et nous pouvons être à Paris dans la soirée."

"D'accord, je serais devant la gendarmerie demain matin à 6 heures." La façon dont il dit cette phrase fut comme une invitation au départ pour ses visiteurs. Ils ne firent aucun commentaire, comprenant que cet homme ressentait le besoin de rester seul. Ils se levèrent donc et, après avoir pris congé, repartir en direction de la gendarmerie de Morcenx.

Etienne se mit alors en devoir de se préparer, il empila quelques affaires dans un sac, s'approcha de ses chiens et commença à leurs parler doucement et d'une certaine façon. Les chiens connaissaient leur maître et comprirent tout de suite que ce dernier allait les laisser quelque temps. Ils ne s'en formulèrent pas sachant que ce n'était pas la première fois et qu'après chaque départ, il était revenu. Les bêtes commencèrent à lui lécher les mains et ensuite restèrent en permanence auprès de lui. On eut dit qu'elles voulaient profiter de tout le temps qu'il allait rester près d'elles. Etienne se dirigea ensuite vers le téléphone et eut une brève conversation, il raccrocha, plus tranquille. Le père BENOIT viendrait s'installer ici pendant son absence. Il s'occuperait des chiens et cela était un grand

réconfort d'autant que les bêtes le connaissaient. Cette après midi, il irait avec elles faire une grande ballade et ainsi, il serait fin prêt à partir.

Les trois gendarmes, après leur retour à Morcenx, avaient prit le déjeuner chez les Lefaur. Après un bon repas, le commandant Gornie demanda la possibilité de prendre un peu de repos, il fut conduit vers la chambre d'ami de ses hôtes. Il s'allongea, ferma les yeux et commença à voyager, jamais il n'aurait cru revoir vivant ce diable d'homme. Il fut projeté 16 ans en arrière, à l'époque il n'était que simple sous-lieutenant et il avait été envoyé au TCHAD. Durant l'opération Jaguar. Il avait reçu pour mission de commander un petit groupe de gendarmes, sous l'autorité d'un capitaine et ils avaient en charge la surveillance du contingent français en territoire tchadien. Il menait sa mission avec tout le zèle d'un jeune officier croyant dur comme fer que sa mission est d'une importance capitale. Il voulait tout vérifier par lui-même et, souvent, il allait seul sur le terrain afin de mener quelques enquêtes. C'est à l'occasion de l'une d'elle qu'il avait fait la connaissance de Denis, non il devait absolument penser Etienne. C'est donc là qu'il avait fait la connaissance d'Etienne. Ce dernier appartenait aux services de renseignements de l'armée et avait été infiltré derrière les lignes contrôlées par les Libyens. Lors d'une mission

qu'il avait décidée d'entreprendre seul, le jeune sous-lieutenant s'était imprudemment aventuré bien au-delà des limites autorisées et s'était tout à coup retrouvé en mauvaise posture. Il fut mis sous le feu d'une patrouille libyenne qui semblait toute heureuse d'avoir à mitrailler un français. Il s'était mis à l'abri derrière la jeep qu'il conduisait mais s'était rendu compte qu'il ne serait pas longtemps à l'abri. Il s'était senti tout à coup immobilisé et se souvient de la peur qu'il avait eu. Un sourire se dessina sur ses lèvres. Oh oui, il avait eu la trouille de sa vie et il avait compris ce jour ce que l'on appelle "avoir le sang qui se glace". C'est tout à fait l'impression qu'il avait ressentie ce jour là lorsque son cou avait été pris dans un étau. Une voie avait murmuré à son oreille, en français:

"Ne bougez pas, ne sursautez pas et ne faites pas de gestes inconsidérés. Je vais vous aider à vous sortir de cette panade".

La pression s'était allégée et il s'était retourné. Il y avait devant lui un jeune homme, ce jeune homme qu'il avait reconnu aujourd'hui, avec quelques années en plus. Cet homme avait son âge, il ne le regardait même plus. Son attention était fixée sur la patrouille libyenne qui avait tendance à se rapprocher dangereusement, elle ne devait être à plus de 500 mètres. Den...Etienne lui avait accroché le poignet et l'avait tiré légèrement, il s'était ensuite tourné et

avait commencé à ramper pour disparaître dans un contrebass. Lui avait suivi, de la même manière et, lorsque arriva près de la dénivellation, il ne vit plus personne. Tout à coup, il se sentit comme tiré vers le bas, il ne roula cependant pas loin car il fut aussitôt ramené vers un trou. Le visage de son sauveur apparut et il lui dit de le suivre à l'intérieur, il finissait de rentrer lorsqu'il commença à entendre les voix des Libyens à proximité. Une fois l'entrée à nouveau camouflée, Etienne lui avait fait signe de se taire. Les hommes dehors continuèrent à tourner en rond pendant un long moment, ils ne devaient pas comprendre comment l'homme qu'ils traquaient avait disparu. Une voie plus forte criait, semblait donner des ordres mais les réponses qui revenaient la mettait de plus en plus en colère. Dans la pénombre, le jeune officier voyait briller un sourire moqueur sur les lèvres de son vis à vis. Après le départ des ennemis, ils avaient passé un long moment à parler, ils s'étaient trouvés des goûts communs, en fait, ils avaient beaucoup de choses en commun. Ensuite lui revint en tête tout ce que lui avait dit Etienne, comment il travaillait, le réseau de caches qu'il avait aménagé. Ils étaient rentrés au camp tard dans la soirée et son nouvel ami était reparti immédiatement.

Ce n'est que quelques semaines plus tard qu'ils avaient eu l'occasion de se revoir. Enfin, ensuite ils s'étaient revus régulièrement et Etienne lui avait encore une fois sauvé la vie. Enfin l'opération avait pris fin, Gornie n'avait su que plus tard le mal qu'avait pu faire son ami aux Libyens. Ceux-ci avaient mis une énorme prime sur sa tête et malgré l'arrêt des hostilités, cette fatwa était restée en vigueur. Ce n'est que 6 mois plus tard qu'il avait appris par une note officielle qui avait circulé dans les services, la mort de son ami. Il en était resté très longtemps attristé et comme ce dernier n'avait plus de famille, il avait continué durant toutes ces années à aller fleurir la tombe de celui qui était censé être tombé dans l'ombre, pour la patrie. La surprise qu'il avait éprouvée lorsqu'il avait reconnu Etienne lui avait flanqué un coup au cœur et, sur le moment, il avait éprouvé une joie immense ainsi qu'un début de colère, mais très vite il avait compris, ce n'était pas la première fois et sûrement pas la dernière, que l'on faisait mourir un homme pour le protéger de ses ennemis.

Le commandant s'était quand même rendu compte que l'homme avait changé, il avait mûri et, bien que ses traits furent identiques à ceux qu'il avait gravés dans sa mémoire, les années l'avaient marqué. Il sourit, bien sur 16 ans ne passent pas sans quelques traînées du temps, la

preuve c'est que lui aussi avait vieilli. Et c'est sur ces pensées qu'il trouva le sommeil.

Le lendemain matin, lorsqu'il descendit dans la cour de la gendarmerie, il vit qu'Etienne se trouvait déjà sur place. Le moteur de sa 605 tournait au ralenti et il semblait impatient de partir. L'adjudant Lefaur, qui se tenait à coté de son supérieur, lui glissa à l'oreille :

"C'est la première fois que je le vois dans cette impatience, mon Commandant"

Gornie ne répondit pas et s'avança vers Etienne. Il s'adressa à lui d'un ton amical :

"Si tu veux, nous t'emmenons avec nous, nous avons de la place dans la voiture".

"Non merci" répondit son interlocuteur, "je préfère m'y rendre avec la mienne, des fois qu'il me faille rentrer rapidement, je ne voudrais pas être obligé de prendre le train".

Le commandant acquiesça de la tête et alla s'installer dans le véhicule de service au volant duquel se tenait déjà son chauffeur.

Au moment ou Etienne allait prendre place, il sentit un petit coup sur l'épaule, il se retourna légèrement agacé. Madame Lefaur était là le visage anxieux, avant même qu'il ne puisse dire quoi que ce soit, elle parla d'un ton implorant:

"S'il vous plaît, Etienne, donnez-nous de ses nouvelles, le Commandant devait le faire mais

n'a pas dit un mot et je n'ai pas osé le lui redemander".

Elle n'eut pas de réponse, mais la façon dont il lui sourit en lui faisant un clin d'œil, la rassura. Elle avait trop souvent vu le lascar pour savoir, du moins un minimum, interpréter ses réponses. Elle sut qu'il l'avait comprise.

Etienne s'installa et se mit en route derrière la Laguna. Bien sûr il aurait pu aller dans la même voiture qu'eux, mais il voulait être seul. Il était angoissé, et ne voulait pas parler. Il se sentait bien mieux tout seul. Durant tout le trajet, qui ne fut interrompu que le temps d'avalier un déjeuner vers Tours, il repensa à Julie, il savait depuis longtemps qu'il éprouvait pour elle des sentiments qui avaient fait qu'il avait réagi autrement que l'image qu'il avait voulu donner de lui ces 15 dernières années. Il avait inconsciemment agi exactement comme il le faisait auparavant, de façon franche, directe et généreusement ouverte. Il est vrai que généreux il l'était toujours, mais il ne voulait pas voir les effets de cette générosité, alors qu'avec la jeune femme, il avait eut une réaction d'égoïsme. Oh! Un égoïsme sain, il avait voulu la garder pour lui aussi longtemps qu'il avait pu, la protéger et lui faire découvrir son univers. Mais il avait eu peur de lui demander si elle aimait cela. Tout à coup, au milieu de ses pensées, il se remémora les dernières paroles de la femme Lefaur, il avait été

un peu surpris, même si il ne l'avait pas montré, par l'angoisse qu'il avait lue dans ses yeux. Mais cela n'avait pas duré longtemps, il avait vite compris. Déjà la conversation qu'il avait partiellement surprise dans le bureau de son ami, lorsque ce dernier avait discuté avec Julie, et le ton que les deux personnes avaient utilisé pour se parler, il en avait déduit que le courant passait bien entre eux. Ensuite, lorsque Julie était repartie, il l'avait suivi de loin jusqu'à Morcenx pour être sûr que rien ne lui arriverait. Il savait donc qu'elle s'était rendu à la gendarmerie et qu'elle en était repartie seulement après le déjeuner. Son esprit vagabonda dans ses souvenirs et s'arrêta environ une dizaine d'années en arrière. Un jour où il attendait Lefaur, sa femme l'avait emmené chez eux pour lui offrir l'apéro. Ils avaient discuté ensemble deux bonnes heures avant l'arrivée du mari et le courant était très bien passé entre eux. La femme en était arrivée à lui raconter certains mauvais souvenirs et notamment l'enfant qu'ils avaient perdu lorsque ce dernier avait 12 ans, dans un accident de la circulation. Elle n'avait pu en avoir d'autre et cela avait fortement attristé le couple, ils s'étaient d'ailleurs très vite investi dans les associations s'occupant des orphelins, qu'ils soient de la gendarmerie ou autres. Elle avait demandé à Etienne de ne pas en parler à son mari, ce dernier n'en parlait

jamais et ne voulait pas en parler. Personne ici ne le savait et, d'ailleurs, même madame Lefaur n'avait pas vraiment su pourquoi elle en avait parlé à Etienne. La confiance et l'alcool aidant peut-être.

Enfin, toujours est-il qu'Etienne avait gardé ce secret à travers lui et il sut pourquoi ce dernier venait de remonter à la surface. Il avait compris que le couple Lefaur avait trouvé en Julie une enfant. Une fille qui, bien qu'adulte, devait leurs rappeler l'enfant perdu et bien que ne lui ayant parlé que très peu, ils avaient tous les deux flashés pour cette petite. C'était presque de l'angoisse maternelle qu'il avait lue dans les yeux de la pauvre madame Lefaur.

Le temps passa très vite entre la concentration sur la conduite et les pensées qui cheminaient dans son esprit. Ils furent à Paris vers 20h00, le Commandant mena directement Etienne jusqu'à l'hôpital où était hospitalisée Julie et, pendant qu'Etienne attendait à l'entrée, il fit appeler le médecin avec qui il avait parlé avant son départ. Il lui demanda des nouvelles de l'évolution de l'état de santé de sa malade. L'homme de science lui répondit que l'état était stable et que, pour le moment, on ne notait aucune évolution ni dans un sens ni dans l'autre.

Gornie lui présenta Etienne et lui dit que cet homme était sûrement la seule chance qui restait à la jeune femme, du moins la seule qu'il

connaissait. Il laissa donc les deux hommes en tête-à-tête et se retira en précisant qu'il repasserait le lendemain matin.

Avant que le médecin n'ouvre la bouche et que le Commandant ait disparu au fond du couloir, Etienne demanda :

"Y a t'il moyen de rester à côté d'elle ?"

"Oui, mais il vous faut revêtir une tenue stérile."

"Bon, j'ai vu un petit hôtel à coté, je vais aller y prendre une chambre ainsi qu'une douche et je reviens. Serez-vous encore là ?"

"Oui, je suis de service pour la nuit, je vous attends à l'accueil. Si jamais vous ne m'y voyez pas, adressez-vous à l'infirmierie, derrière vous à gauche."

Ainsi fut fait et moins d'une heure après, Etienne, habillé en tenue stérile de pieds en cape, s'installait à côté de Julie. Il la regarda longuement, même avec ses perfusions et ses tuyaux, elle gardait sa tendre beauté. Etienne était remué, il s'assit à côté du lit et prit la main droite de la jeune femme dans la sienne. Aucune réaction ne vint, il parla alors avec la voix que la jeune femme connaissait bien :

"Bonjour Julie, je suis auprès de vous. Je suis venu vous voir."

Il s'arrêta là et resta tranquillement, la main de la jeune femme posée dans la sienne. Ce n'est qu'après cinq minutes que le médecin passa la porte et dit :

"Pourriez-vous venir deux minutes s'il vous plaît."

Etienne se leva, bien qu'il ait préféré rester près de Julie. Lorsqu'il entra dans la petite infirmerie du service de réanimation, le médecin lui dit rapidement :

"Je crois que le Commandant Gornie avait raison, vous êtes sûrement la chance de cette femme."

Etienne fronça les sourcils, le docteur reprit :

"Lorsque vous lui avez pris la main, rien ne s'est passé. Regardez ce morceau de tracé".

Il tenait à la main un grand tracé plié en deux.

"Là, c'est quand vous êtes rentré" et il montrait la première partie de la face visible, "là c'est quand vous lui avez pris la main". Etienne ne vit aucune différence et il n'y en avait pas. Le médecin retourna alors son document et tout souriant en montrant un tracé plus rapide et reprit :

"Et là, c'est quand vous avez parlé, elle a réagi. Et même lorsque vous êtes resté sans parler mais en gardant sa main, le tracé n'a pas ralenti. Regardez maintenant, vous n'êtes plus là-bas et donc vous ne la tenez plus, et bien le tracé ralenti. Ce qui est encourageant c'est que, bien que ralenti, il reste plus rapide qu'avant, c'est bon signe"

Il était tout excité, Etienne le regarda et répondit très calmement :

"Alors je retourne à ses côtés." Et il reprit le chemin de la chambre. Il se rassit, reprit la main de Julie dans la sienne et dit simplement:

"C'est moi" de sa voix basse et chaude.

A coté, le tracé se remit à s'accélérer.

Il passa toute la nuit auprès d'elle sans dormir. Lorsque l'infirmière vint le lendemain matin pour les soins, elle lui dit tout simplement qu'un gendarme l'attendait à l'accueil et qu'elle allait profiter de son absence pour faire la toilette et les soins de sa patiente. Avant de se lever Etienne glissa à l'oreille de Julie :

"Je reviens tout à l'heure" et il déposa un baiser sur son front.

Personne n'était devant les enregistreurs de l'infirmierie mais le crayon marqueur se mit à s'accélérer d'un seul coup.

Etienne retrouva le commandant Gornie à l'accueil, ce dernier avait déjà eut les nouvelles rassurantes et avait un petit sourire aux lèvres. Ils échangèrent une solide poignée de main et sortirent ensemble sans mot dire. Le gendarme commençait à bien cerner la nouvelle personnalité de son ami, il comprenait que celui-ci ne désirait pas parler et respectait son silence. Il lui toucha néanmoins le bras et dit:

"Viens, je t'offre un petit déjeuner au café là-bas. Ensuite tu pourras aller faire une toilette et retourner à l'hôpital". Ainsi fut fait. Ils prirent le petit déjeuner en silence puis Etienne retourna à

l'hôtel pour se doucher et se changer avant de réintégrer le box de réanimation où se tenait Julie. Lorsqu'il passa devant l'infirmière, celle-ci lui adressa un grand sourire. Il ne comprit pas mais elle avait vu le tracé après qu'elle eut fini les soins et avait remarqué que l'accélération correspondait au moment où l'homme avait posé le tendre baiser sur le front de sa patiente.

Etienne se réinstalla, annonça doucement à Julie qu'il était de nouveau là, reprit sa main et il se mit à lui lire un des romans de Jules Vernes. Un des livres qu'il avait spécialement amenés de chez lui ayant vu que la jeune femme en appréciait l'auteur. Il lut tranquillement, de la même voix grave et chaude qui semblait donner à la jeune femme une sorte de sérénité.

Hormis les moments de soins, où il partait manger et se laver et où il téléphonait rapidement à madame Lefaur pour la rassurer, il passa trois jours et quatre nuits auprès d'elle, volant quelques moments de sommeil sur le fauteuil. Ses nerfs étaient trop tendus pour qu'il puisse bien dormir, il profitait donc des quelques moments où ses yeux tombaient seuls pour prendre un peu de repos. Il ne dormait jamais plus de 10 ou 15 minutes mais cela le faisait repartir pour quelques heures de veille. Le matin du quatrième jour, Julie émit un petit gémissement, Etienne fut instantanément sur le qui vive. L'infirmière avait, elle aussi, entendu le

petit rôle et se précipita au chevet de la malade. Elle prit quelques constantes puis sortie sans mot dire. Elle revint moins de cinq minutes après avec le médecin qui ausculta rapidement Julie, il se releva avec le sourire et dit:

"Elle va sortir de sa léthargie dans la journée"

Etienne le regarda droit dans les yeux et lui fit signe de sortir avec lui. Le médecin, étonné, fit quand même ce qui lui indiquait son interlocuteur. Une fois hors du box Etienne demanda :

"Savez-vous dans combien de temps environ ?"

"Pas avec précision", répondit l'homme de science, "mais je pense que dans les douze heures à venir, elle devrait sortir du coma".

"Comprend-elle tout ce qu'on lui dit ?"

"Comprendre nous ne savons pas, personnellement je ne pense pas. Entendre oui, sans aucun problème."

"Merci" et Etienne tourna les talons et retourna auprès de Julie. Il prit la main de la jeune femme dans la sienne, respira profondément, et se décida enfin, advienne que pourra, mais il ressentait le besoin de faire ce qu'il allait faire, c'était plus fort que lui. Il se pencha vers le visage de la malade, déposa un baiser sur ses lèvres et remontant doucement, il prononça dans un murmure :

"Je vous aime, Julie". Et il se rassit indifférent à tout ce qui n'était pas cette femme.

Dans le local infirmier, le commandant Gornie venait d'arriver quelques instants auparavant. Il avait vu le tendre geste de son ami, il avait noté aussitôt une modification du tracé de la jeune femme et moins de trois secondes après une autre modification. Il ne se dirigea pas immédiatement vers l'entrée du box comme il le faisait habituellement, il prit le temps de réfléchir et cru discerner les raisons de la seconde modification. Un sourire éclaira son visage et disparu aussitôt, il entra dans la petite pièce. Etienne leva la tête et salua son ami d'un sourire, il se leva et les deux hommes ressortirent et prirent la direction du petit restaurant où ils prenaient leurs repas ensemble depuis leur arrivée.

"Comment va-t-elle ?" Demanda Gornie "je n'ai pas vu le médecin aujourd'hui".

"Il semble qu'elle aille mieux, elle devrait revenir à elle dans quelques heures." La réponse d'Etienne fut sourde et son visage se ferma. Il reprit :

"Il va falloir que je m'en retourne maintenant, je dois regagner mon domaine".

Le Commandant de gendarmerie fut tellement estomaqué d'une telle remarque qu'il ne trouva rien à dire, se pouvait-il qu'il se soit trompé ! Il n'osa rien répondre. Et, au vu du visage fermé qu'il avait en face de lui et connaissant le caractère trempé de son ami, il sut que rien

n'aurait pu le faire changer d'avis. Pourtant une grande tristesse semblait se voir au fond de ses yeux, une grande lassitude aussi. Comme si ces yeux semblaient dire que rien de bon ne pouvait arriver dans ce bas monde.

Les deux hommes se séparèrent, Etienne regagna son hôtel, fit préparer sa note, descendit ses maigres bagages et s'en repartit.

Le Commandant, lui, s'en était retourné à l'hôpital, songeur. Il rejoignit la salle des infirmiers de réanimation et resta à contempler la jeune femme pendant plus d'une heure. Puis, tout à coup, il rentra dans le box, s'assit et approcha son visage de l'oreille de Julie et dit :

"Je ne sais si ce que je vais faire est bien ou pas, mais je vous jure sur mon honneur que, quitte à reperdre mon ami une autre fois, je vais tout faire pour que vous vous retrouviez, je vous le jure".

Et sur ces paroles, il se leva et repartit de l'hôpital. Il rejoignit son bureau le plus vite possible et téléphona immédiatement à l'adjudant Lefaur à Morcenx. Une fois en communication, il expliqua à son subordonné ce qui c'était passé, donna des nouvelles rassurantes et demanda :

"Etes-vous surs toi et ta femme, que Etienne éprouve des sentiments très forts pour la jeune Julie ?"

"Oui" la réponse vint instantanément. "Nous ne pouvons pas nous tromper, ce n'est pas possible, tout coïncide trop parfaitement".

"Bon, Etienne est sur le chemin du retour. Arrange-toi pour lui parler de cette jeune femme aussi souvent que tu le peux" la phrase fut prononcée, bien involontairement, sur le ton du commandement et Lefaur par réflexe se mit au garde à vous et répondit :

"Bien mon Commandant".

Les deux hommes raccrochèrent sans qu'aucun d'eux ne se soient aperçus réellement que ce n'était vraiment pas un problème de service.

Gornie reprit le chemin de l'hôpital et demanda à parler au médecin qui s'occupait de Julie. Ce dernier finissait justement sa visite et fut content d'avoir quelqu'un à qui annoncer la bonne nouvelle :

"Tiens, vous tombez bien, notre protégée vient de se réveiller. Elle est en pleine forme, autant qu'on peut l'être après l'épreuve qu'elle a subie."

Cette phrase bloqua le Commandant dans ce qu'il allait dire. Pas pour longtemps d'ailleurs, il répondit :

"Vous m'en voyez ravi, quand pourrais-je la voir et lui parler ?"

"Pas aujourd'hui, mais demain je pourrais vous accorder un petit quart d'heure Mais où est passé son ami, celui qui est resté près d'elle pendant ces derniers jours ?"

"Il a du repartir, des affaires urgentes à régler".

"Bon" reprit le médecin, "cela n'a plus d'importance, maintenant qu'elle est revenue à elle, nous ne risquons plus de la perdre. C'est le principal".

Lorsqu'elle se réveilla, Julie ne sut pas où elle se trouvait, cette chambre lui était inconnue. Que faisait-elle ici ? Tout à coup, tous ses souvenirs se remirent en place. L'accident, ce véhicule qu'elle n'avait vu qu'au dernier moment puis le vide complet. Tout à coup, le visage d'Etienne se matérialisa devant ses yeux. Mais pourquoi lui, pourquoi le voyait-elle là maintenant à son réveil ? Son cœur s'emballa, il accéléra tellement que la machine de la salle des infirmières se mit en alarme. En moins de 10 secondes, elle fut entourée par l'anesthésiste et l'infirmière de service. Ils furent très vite soulagés en constatant que le problème n'était du qu'à un effet émotionnel, le médecin gronda quand même la jeune femme gentiment:

"Allons, il ne faut pas vous mettre dans des états pareils, pas encore, vous n'êtes pas suffisamment solide pour cela voyons".

"Excusez-moi" reprit Julie, "mais il m'est revenu une image d'un coup et je n'ai rien pu faire"

Le jeune toubib s'assit à côté du lit, le visage légèrement interrogateur :

"Pouvez-vous m'en dire un peu plus ?"

La jeune femme n'osait pas, elle était réticente. L'anesthésiste reprit, voyant son hésitation :

"Ecoutez, ce n'est pas par curiosité que je vous pose la question, nous nous intéressons à toutes les données que peuvent nous transmettre les personnes qui, comme vous, sortent d'un coma prolongé. C'est la seule façon que nous ayons actuellement pour connaître le fond de ce problème que nous ne maîtrisons pas du tout. Nous avons les données durant votre absence et le moindre renseignement peut nous amener à faire des comparaisons et à pouvoir tirer des conclusions, c'est tout simple".

Julie comprit que le jeune médecin ne voyait pas à mal, elle se décida donc à lui dire ce qu'elle avait vu :

"Et bien, j'ai vu le visage d'un homme. Cet homme était entré dans ma vie il y a un an environ, nous ne nous sommes connus que très peu de temps, mais une grande émotion est née. Mais je ne comprends pas pourquoi c'est cette image qui est arrivée là, à ce moment précis".

"Entendez-vous des mots sortants de cette bouche ?" En posant la question le médecin semblait excessivement concentré et, seul une petite patte attestait qu'il souriait légèrement, La jeune femme n'y prêta d'ailleurs aucune attention. Elle ferma les yeux et tout à coup son cœur s'accéléra de nouveau, sa réponse audible fut pourtant négative, alors qu'il lui sembla

entendre ces mots "Je vous aime, Julie" prononcés de cette voix grave qu'elle n'avait jamais oublié.

"En êtes-vous sur ?" Ces mots lui firent rouvrir les yeux. Elle regarda son interlocuteur, le regard troublé, elle finit quand même par dire :

"Oui, j'en suis sûre" et elle s'en voulu aussitôt d'avoir menti. Mais ces mots, elle aurait tellement voulu qu'ils soient réels qu'elle ne voulait les conserver que pour elle, les enfermer dans son cœur. Et ils semblèrent s'être complètement effacés durant la nuit qui suivie.

Le médecin se leva et repartit, c'est ainsi qu'il rencontra le Commandant de gendarmerie dans le couloir.

Lorsque ce dernier revint le lendemain matin, l'anesthésiste l'attendait à l'accueil, Gornie eut un choc, il crut qu'il y avait un problème. Le médecin le rassura tout de suite :

"Bonjour Commandant, rassurez-vous, je ne vous attends pas pour vous annoncer une mauvaise nouvelle mais je désire que nous parlions un peu avant de vous laisser vous entretenir avec ma patiente".

Le commandant poussa un ouf de soulagement, les deux hommes se rendirent alors au bureau médical. L'anesthésiste raconta au gendarme la petite conversation qu'il avait eu la veille avec la jeune femme et conclut :

"Je ne sais pas ce que vous avez l'intention de lui dire, mais il me semble qu'il est encore trop tôt pour lui dire que cet homme se trouvait près d'elle pendant son coma. Je ne voudrais pas qu'elle ait un problème si on lui fait un choc. Bien que je sois sur qu'elle ne m'ait pas tout dit, elle n'est pas encore assez forte pour supporter un grand choc, et qui plus est, je ne suis pas sur que ces souvenirs là soient vraiment fixés chez elle".

"Rassurez-vous" répondit l'officier "pour le moment mon seul but est de faire connaissance avec la demoiselle. Je me dois de la bien connaître pour constater si elle n'a pas subi de séquelles pouvant remettre son témoignage en cause dans une affaire la concernant".

"Pour cela, il semble que les réactions entraînant des séquelles et que l'on rencontre au réveil des comateux n'aient pas été présentes ici. Je suis très optimiste à ce point de vue, mais elle aura un entretien avec un psychiatre dès demain matin".

"Je vous remercie, pourrais-je la voir maintenant ?"

"Je vous accorde un maximum d'une demi-heure. Si vous la sentez fatiguée entre temps, laissez là".

Et ils se rendirent en réanimation, après s'être mis en tenue, Gornie entra dans le box. La jeune femme ouvrit les yeux.

Le Commandant se présenta, il fit un très gros effort pour se montrer courtois, et eu une discussion très tranquille avec Julie. Il lui expliqua qu'il était là pour se rendre compte de son état mais qu'il ne poserait pas trop de questions tout de suite. Il s'y prit tant et si bien, au cours des quelques jours qui suivirent, que la jeune femme et lui devinrent presque des amis. Durant la semaine suivante le gendarme fut auprès d'elle tous les jours pendant une heure au moins. Il s'arrangea pour donner à leurs discussions un ton mi-professionnel, mi-amical. En fait il voulait surtout la bien connaître. Il voulait se rendre compte ce qui, chez cette femme, avait pu bouleverser un homme comme Etienne.

Julie quitta l'hôpital trois semaines après son réveil, le Commandant Gornie continua à lui rendre visite tous les jours et bientôt ce fut comme une institution. Julie en arrivait même à attendre ce moment avec impatience et à force de persévérance, il finit par obtenir des bribes de confidences. Il sentit qu'il était sur la bonne voie, la jeune femme commençait tout doucement à raconter sa vie, non pas celle du temps où elle croyait se sentir heureuse, car ce temps là ne lui semblait pas avoir existé. Elle n'en avait que de lointains souvenirs, il lui semblait appartenir à une autre vie. Non, elle commençait à parler des moments de vide qu'elle supportait depuis son

retour d'un séjour dans les Landes. Elle en parlait d'ailleurs avec une sorte de réflexion inconsciente, comme si d'exprimer ses souvenirs devait l'aider à sortir quelque chose de sa tête. Elle avait l'impression qu'un immense bonheur était enfoui au plus profond de sa pensée mais n'arrivait pas à savoir quoi. Elle n'avait pas le souvenir d'avoir eu cette impression avant de se réveiller dans son lit d'hôpital. Mais, le médecin lui ayant dit qu'il était possible qu'elle ait des petits trous de mémoire, elle ne s'en formalisait pas. Elle ne ressentait qu'une sorte de frustration interne.

La jeune femme finit par apprécier de plus en plus ses discussions avec le Commandant de gendarmerie, leurs propos étaient toujours empreints de gentillesse. Invariablement, le Commandant s'arrangeait toujours pour citer quelques noms et endroits des landes, sans en donner l'impression dans ces paroles et, à chaque fois, il remarquait un léger tressaillement sur le visage de son interlocutrice.

Ce fut au cours d'une de leurs conversations, lorsque Gornie fit allusion à la propriété d'Etienne et à son abnégation pour les autres que Julie eut un éclair. Elle fit un recul dans son fauteuil, si brusque que le gendarme fut debout et près d'elle aussitôt. La jeune femme était blanche, mais parallèlement, une petite flamme brillait au fond de ses yeux. Elle sourit au Commandant en

le rassurant mais ne dit rien de plus. Ce dernier, après quelques minutes, se retira, il avait senti que Julie désirait se retrouver seule. Après son départ la jeune femme retourna s'asseoir. Elle ferma les yeux et se força à revoir l'image qui lui était apparu, elle vit alors le visage d'Etienne, très proche, puis les lèvres de ce dernier se poser sur ses lèvres. Il lui vint aussi en mémoire ces quelques mots comme prononcés par la voix grave de l'homme :

"Je vous aime Julie". Puis elle se remémora son réveil et sa conversation avec le médecin. Non ce n'était pas possible, ce n'était que le retour de ses souvenirs de l'hôpital. Et pourtant ces images et ces paroles étaient tellement fortes qu'elle ne pouvait les avoir inventé. Elle décida d'en avoir le cœur net, elle prit le téléphone et appela l'hôpital. Elle eut la chance d'avoir en ligne l'anesthésiste qui c'était occupé d'elle, elle lui demanda si il était possible que des souvenirs puissent ressurgir après un temps. Le médecin, après un temps de réflexion, demanda à Julie si elle pouvait venir le voir en consultation le lendemain. Après avoir donné son accord, la jeune femme se demanda pourquoi il n'avait pas voulu répondre, mais n'ayant pas eu de troubles récents, elle décida d'attendre le lendemain avant de s'inquiéter.

Le commandant Gornie était assis à son bureau lorsque le téléphone sonna, il décrocha et fut

surpris de se trouver en ligne avec le médecin qui c'était occupé de sa jeune amie. Lorsque ce dernier l'eut mis au courant de la conversation qu'il venait d'avoir un sourire illumina la face du gendarme.

"Et bien, il me semble que vous pouvez lui dire ce que vous pensez sur les souvenirs post comateux. Si les souvenirs qu'elle a eut sont ceux que je crois, cela ne peut lui faire que du bien - - - - - Non, je ne désire pas assister à l'entretien, par contre si vous pouviez me tenir au courant, cela me serait utile. ----- - - - - - Bien sur, dans la limite du respect du secret professionnel, cela va de soi. Je vous remercie, à demain donc".

Le représentant de la loi laissa errer son regard sur le plafond, ses pensées se bousculaient un peu. Après cinq minutes, il reprit le combiné et demanda qu'on lui établisse la communication avec la gendarmerie de Morcenx. Lorsqu'il eut obtenu l'adjudant Lefaur, il lui demanda les dernières nouvelles concernant Etienne.

"Et bien, mon Commandant, cela n'a pas vraiment changé il continu à faire comme avant et nous ne le voyons presque plus. Si je ne me déplaçais pas une fois par semaine, et encore il n'est présent qu'une fois sur deux, je ne le verrais jamais".

"Lui parlez-vous de la petite quand vous le rencontrez ?"

"J'essaye, mais c'est pas évident. Dés que je commence, il a tendance à se lever et à s'occuper d'autre chose. Mais enfin, je le fais autant que possible".

"Avez-vous noté des réactions particulières en dehors de cette dernière ?"

"Et bien il me semble, mais ce n'est qu'une impression, qu'il m'écoute quand même très attentivement. Mais cela n'est qu'une impression".

Le commandant prit sa décision d'un coup, il voulait forcer le destin borné de ces deux êtres. Il reprit :

"Bon la prochaine fois que vous irez là-bas, glissez-lui que la petite se souvient de sa dernière phrase".

"Ah, vous croyez que ça va lui faire quelque chose ?"

"Faites moi confiance, ça va lui donner un choc."

"Mais, mon Commandant, s'il veut des précisions, que lui dire ?"

"Rien de plus Lefaur, seulement que vous l'avez appris par mon intermédiaire, en demandant des nouvelles".

La conversation s'arrêta là, l'Adjudant n'osant pas insister et le Commandant était déjà parti dans ses projets pour le lendemain. Il devait absolument attendre les nouvelles du médecin puis, en fonction de cela, il se rendrait au domicile de la jeune femme. Il commençait déjà

à échafauder un projet, seulement ce dernier ne pourrait se réaliser que s'il avait connaissance des images et des mots qui étaient revenus dans la tête de Julie. Enfin, il serait fixé le lendemain, il se remit donc à la tâche qui retenait son attention lorsque le téléphone avait sonné.

Lorsque Julie fut assise en face du médecin elle n'avait pas encore décidé ce qu'elle allait lui dire exactement. Ce dernier, sentant la réaction de la jeune femme, lui dit aussitôt :

"Mademoiselle, si vous désirez que je vous aide vraiment, il ne faut rien me cacher. Je ne peux analyser vos réactions que si je sais tout ce que vous avez ressenti. Le moindre oubli peut entraîner une erreur et dans ce cas, une erreur de jugement et donc de diagnostic".

Il savait qu'il en avait rajouté un peu, mais il savait aussi que c'était dans la peur d'une erreur que les gens se confiaient le plus profondément. Il attendit donc la réaction de sa patiente.

Julie lui raconta alors ce qu'elle avait vu ressurgir lors de sa conversation avec le Commandant, sans rien oublier. Elle avait trop envie de savoir si ces souvenirs n'étaient que le reflet de ses désirs les plus profonds ou s'ils avaient une base fondée et réelle.

« Et bien » reprit le médecin après avoir analysé les paroles de la jeune femme « je crois que l'état dans lequel vous vous trouviez ne peut

faire qu'enregistrer des réalités. Votre cerveau ne devait pas être capable de « rêver » ni de créer de l'imaginaire. Bien entendu je ne peux vous le certifier, mais il y a 9 chances sur dix pour que les mots que vous avez entendus soient le strict reflet de la réalité... » Il ne poursuivit pas plus loin car, bien que Julie garda un visage serein, elle ne put cacher un éclair de joie au fond de son regard. Le médecin décida donc d'arrêter là, il prit donc une autre direction en questionnant la jeune femme sur son état de santé, lui fit passer un examen complet et la rassura.

Lorsqu'il fut seul dans son cabinet, il décrocha son téléphone avec un large sourire sur ses lèvres, il fut mis en relation avec le commandant de gendarmerie. Il lui relata l'entrevue sans rien cacher finalement car il n'y avait rien à ses yeux qui releva du secret professionnel. Gornie le remercia chaleureusement.

Le commandant était ravi, il n'en attendait pas tant. Ce qu'il venait d'entendre confirmait que la jeune femme avait bien réalisé ce que l'homme avait murmuré à son chevet. Maintenant il savait, il prit une feuille de papier à entête dans son tiroir, s'assit devant sa machine et tapa une lettre pour sa voie hiérarchique dans laquelle il sollicitait l'autorisation de repartir dans les Landes afin de compléter son dossier sur l'affaire des agressions. Une fois cette dernière

transmise, il reprit le dossier. Il chercha les éléments à contrôler sur place et réfléchit aussi au moyen qu'il pourrait trouver afin de faire venir la jeune femme un peu plus tard.

Ce n'est que trois jours plus tard que le Commandant arriva à Morcenx, il prit ses quartiers à la gendarmerie et fit le point avec l'adjudant Lefaur. Ce dernier ne put que lui répéter la même chose que précédemment. Il en prit son parti. Il avait bien autre chose en tête mais tenait à s'assurer qu'aucune évolution ne viendrait perturber la situation.

Le lendemain matin, il prit un véhicule et se rendit chez son ami Etienne. Lorsqu'il rangea la voiture, il ne vit ni n'entendit personne, même pas les chiens. Il alla frapper à la porte mais personne ne répondit. Il appuya sur la poignée et l'huis tourna, il entra, légèrement étonné mais se rappela soudain qu'Etienne ne fermait jamais. Il passa d'une pièce à l'autre, vérifiant bien qu'il ne s'y trouvait personne. Il ressortit et resta un moment immobile sur le pas de la porte, regardant de part et d'autre semblant hésiter sur la conduite à tenir. Finalement, il se décida et partit à pied sur le chemin de droite, après avoir pris la paire de jumelle de son véhicule ainsi que son talkie-walkie. Il chemina tranquillement, profitant de la beauté alentour et sondant régulièrement les sous-bois à la recherche de son

ami. Il l'aperçut soudain dans ses jumelles, il se trouvait loin. Il était assis, contemplatif et immobile au bord d'une clairière. Ses deux chiens étaient tranquillement couchés prêt de lui. Le Commandant s'approcha encore un peu le plus silencieusement possible, réflexe des temps anciens. Non qu'il désirait surprendre une proie quelconque mais il désirait voir le visage d'Etienne. La puissance de ses jumelles lui permit d'y arriver avant d'être repéré par les chiens. Lorsqu'il eut réglé la netteté, il eut un léger coup au cœur, il lui sembla voir une larme couler sur la joue de cet homme sauvage. Il le connaissait sensible, mais il n'avait pas souvenir d'avoir vu une larme sortir de ces yeux là. Il ne put que douter de sa vision, cela ne devait pas être, c'était sûrement un reflet. Il se releva. Au loin, les deux chiens se relevèrent d'un coup et se tournèrent. Etienne, toujours à l'écoute de leur flair, tourna la tête. Il vit la silhouette au loin, Gornie s'était déjà remis en marche et s'approchait tout naturellement du lieu où se trouvaient l'homme et les bêtes. Il fit un signe de la main.

Etienne reconnut enfin la personne qui s'approchait d'eux. Les chiens n'étaient pas nerveux, ils remuaient même la queue, signe évident qu'eux aussi avaient identifié l'arrivant. Les deux hommes se serrèrent la main avec la

même force que d'habitude, celle de l'amitié forgée dans le temps.

Pendant qu'ils s'en retournaient au domicile d'Etienne, ils ne parlèrent que de choses et d'autres, l'un ne désirant pas parler de son sujet de préoccupation et l'autre estimant que ce n'était pas encore le moment d'engager les hostilités. Ils rentrèrent donc tranquillement.

Une fois installés, après que les verres soient remplis, Etienne finit par demander :

« Bien Jean, je suppose que tu n'es pas venu pour prendre l'apéro ni pour que nous parlions du bon vieux temps !! »

« Non, bien sur » reprit Gornie « j'ai besoin d'un conseil et je crois que tu es la personne la mieux placée pour m'aider. »

Etienne ne répondit rien mais fit comprendre d'un regard qu'il écoutait son interlocuteur. Ce dernier reprit :

« Voilà, notre amie commune est revenue. Seulement, après son accident et son coma, nous craignons qu'un avocat suffisamment retord ne puisse démonter son témoignage, la faire douter et entraîner le jury vers le fait que l'on ne puisse accorder aucun crédit aux dires d'une personne ayant subi un traumatisme tel que celui-ci. »

Etienne, toujours aussi calme et froid glissa :

« Si tel était le cas, ces hommes ne vivraient pas assez longtemps pour profiter de leur liberté »

« Je vais faire comme si je n'avais rien entendu » reprit le Commandant qui comprenait quand même l'état d'esprit de son ami. « Je ne peux avoir entendu de telles paroles. Ce que je souhaiterais, c'est que tu puisses toi aussi venir témoigner de ce que tu as vu. Si l'enquête a été bien menée, tu les as vus et même attrapé plus tard ? »

« Je viendrais avec joie, mais j'ai peur que je ne puisse apporter que le fait que ces hommes aient rattrapé Julie, ils n'ont pas eu le temps de faire quoi que ce soit et je ne peux donc que dire cela. Un avocat aura beau jeu de dire que ses clients ne voulaient aucun mal à la jeune femme. »

Gornie reprit :

« Oui mais il ne s'agit que de redonner du poids au témoignage de Julie, refaire prendre du relief à ses dires. Tu ne serais là que pour permettre aux membres du jury d'apprécier la cohérence de sa déposition. »

« Vu comme cela, je crois que c'est acceptable et je le ferais » malgré cela un certain embarras se lisait sur le visage d'Etienne. Il serait obligé de revoir Julie, de revoir ce visage qu'il ne pouvait oublier, ces traits qu'il s'efforçait de rendre flou afin de moins souffrir lui seraient de nouveau visibles dans toute leur beauté. Mais il devrait le faire, il fallait que ces monstres payent les crimes qu'ils avaient commis. Non seulement pour Julie mais aussi pour les autres femmes.

« Bien » reprit alors le Commandant en se levant
« je vais donc pouvoir repartir rassuré. » Etienne remarqua une lueur pétillante dans les yeux de son ami. Ce dernier s'installa dans la voiture, il ouvrit la fenêtre, démarra le moteur. Au moment où il commençait à avancer, il tourna la tête vers Etienne et lui dit :

« Ah, au fait, j'ai demandé à Lefaur et à sa femme d'accueillir Julie chez eux pour une convalescence, ils en sont enchantés. Je vais la faire venir d'ici une semaine. » Et il démarra s'en demander son reste ni attendre la réaction d'Etienne. Il avait réussi la première partie de son plan et aucune anicroche ne s'était produite. Il jeta quand même un dernier coup d'œil dans son rétroviseur et vit que son ami était toujours planté là où il l'avait laissé, les mains sur les hanches.

Gornie sourit.

Etienne, en regardant s'éloigner le véhicule, resta comme deux ronds de flan. Il se posait une tonne de questions mais le seul fait de savoir que Julie allait être près de lui l'empêchait d'être lucide. Seule l'idée que le gendarme lui avait tendu un piège amical restait ancrée en lui, Etienne avait quand même suffisamment de maîtrise pour se rendre compte que ses amis voulaient son bonheur et essayaient de forcer la main au destin. Mais après tout, n'était ce pas là un espoir alors qu'il croyait que tout était perdu.

Il décida de laisser le destin, avec l'aide de ses amis, choisir pour lui.

Le couple Lefaur ne fit aucune difficulté, on s'en doute, à l'annonce de la proposition d'héberger la jeune Julie, bien au contraire. C'est tout juste si la maîtresse de maison ne sauta pas au cou du Commandant lorsque ce dernier leur fit part de son idée. Elle était vraiment ravie et ne contint son enthousiasme que par une longue habitude de la vie de casernement. Lefaur, lui, moins démonstratif n'en fut pas moins heureux, il s'était attaché à Julie, il aurait aimé l'avoir pour fille. Quant au Commandant, il n'en oublia pas non plus son enquête, il fallait absolument qu'il arrive à faire coïncider les deux choses. Il prit possession du bureau de l'Adjudant, se mit en contact avec ses adjoints de Paris, leurs donna des instructions puis attendit tranquillement leur réponse. Il avait décidé de faire d'abord voir la jeune femme par un collègue d'experts psychiatres afin de savoir où cette dernière en était. Seul leur avis permettrait de savoir comment réaliser l'enchaînement. Lorsque le téléphone sonna, il sauta sur le combiné. Son adjoint lui indiqua que les hommes de sciences pourraient voir sa protégée 2 jours plus tard vers 14h, le Commandant remercia, raccrocha puis composa le numéro de Julie. Lorsque cette dernière eue décroché, et après les salutations d'usage, il lui dit :

« Ma chère Julie, je vais être obligé de vous faire voir des psychiatres, ne vous affolez pas, ce n'est qu'une obligation qui m'est faite au vu de l'enquête. La justice désire savoir où vous en êtes après votre coma. »

La jeune femme ne fut pas vraiment surprise, elle s'y attendait depuis quelque temps.

« Rassurez-vous mon cher Jean » répondit-elle, « je crois que je savais que cela m'arriverait, quand dois-je voir ces *hommes de têtes* ? »

Le trait d'humour plut au Commandant qui lui donna le jour, l'heure et le lieu du rendez-vous. Il lui signala aussi qu'il la verrait juste après et qu'il l'attendrait au sortir de la consultation. Il ne lui dit pas où il se trouvait mais seulement qu'il était en déplacement mais serait de retour le lendemain.

Le surlendemain, après avoir raccompagné Julie à son domicile, le Commandant de gendarmerie retourna à son bureau. Il s'enquit du délai que prendrait la rédaction du rapport psychiatrique, la réponse qui lui fut donnée fut de 2 jours. Il patienterait donc jusque là. En même temps, il réfléchit à la façon dont il devait amener la jeune femme à accepter de se rendre dans les landes. Il était intimement persuadé qu'il ne devrait pas avoir de mal à la convaincre mais c'est la manière de présenter la chose qui allait être importante. Il ne fallait absolument pas qu'elle se

doute que ce n'était que pour mieux lui faire retrouver Etienne. Enfin, il avait 2 jours pour y réfléchir devant la nécessité de savoir où elle en était exactement car si elle devait suivre une thérapie, cela ne pourrait se faire que dans la capitale, à proximité de son domicile et de la gendarmerie chargée du dossier.

Le rapport lui fut remis au jour et à l'heure dite. Dès qu'il eut fini d'en prendre connaissance, l'officier poussa un grand ouf de soulagement. Non seulement la jeune femme semblait tout à fait remise, aucune séquelle n'était mentionnée, la conclusion stipulait qu'elle ne souffrait ni de perturbations, ni de lacunes dans ses souvenirs. La dernière recommandation des psychiatres lui amena un sourire sur les lèvres, elle citait :

« Nous conseillons vivement à cette personne de prendre une quinzaine de jours de repos dans un endroit très calme, de préférence éloigné de son domicile et de toute perturbation que peut occasionner une ville. Cela lui permettra la recouvrance totale de son équilibre. »

Gornie pensa en lui-même :

« Et bien voilà, j'ai tout ce qu'il me faut »

Le lendemain matin, il s'empressa de téléphoner à l'adjudant Lefaur afin de le mettre au courant des dernières nouvelles. Il lui demanda de signaler à son épouse que, pour les raisons que tous connaissaient, la proposition d'hébergement était venue des époux Lefaur eux-mêmes, et

personne d'autre. Il prit ensuite contact avec Julie en lui demandant de le recevoir afin qu'ils discutent ensemble des conclusions de l'examen qu'elle avait subi. La jeune femme lui ayant dit qu'elle était disponible et n'envisageait pas de sortir de la matinée, il prit résolument la direction de son appartement et fut reçu, comme d'habitude, avec beaucoup de gentillesse.

Une fois installés, il lui fit lecture du rapport, s'arrêtant régulièrement afin de voir si son interlocutrice suivait. De temps en temps, cette dernière demandait des précisions, qu'il lui apportait sans aucune restriction. Une fois la conclusion lue, le Commandant leva les yeux. Julie semblait dubitative, elle allait parler quand le gendarme dit :

« Je me suis permis, à leur demande, de donner de vos nouvelles aux époux Lefaur qui semblent avoir beaucoup d'affection pour vous » la jeune femme sourit. Elle aussi aimait bien ces personnes. Gornie reprit :

« J'ai une proposition à vous faire de leur part : ils seraient ravis de vous recevoir chez eux pour quelques jours afin de vous aider. Je dois dire que cela me semble une excellente idée » conclut-il non sans avoir remarqué que le visage de Julie avait perdu quelques couleurs, il ne lui en fit pas la remarque. Il se doutait de ce qui se passait dans sa tête, il fit comme si de rien n'était.

Julie avait immédiatement pensé à sa sœur, elle s'était dit qu'elle n'avait qu'elle et que le pays basque devait être suffisamment tranquille pour une convalescence. Elle n'avait pas imaginé une seconde la proposition du couple de gendarme des landes. Mais surtout lui était venue à l'esprit l'image de l'homme qu'elle n'avait jamais réussi à effacer de son esprit. En fille pratique, elle savait qu'elle devait faire un choix, celui du cœur ou celui de la raison. Son incertitude fut de courte durée, elle se fixa sur le choix du cœur en mettant en avant qu'elle aurait l'avantage de ne pas être trop loin du domicile de sa sœur et surtout que cette dernière n'avait rien su de son accident. Et puis, ses nouveaux amis étaient des gens charmants, mais au fond d'elle même elle savait pertinemment que seul Etienne avait guidé son choix. Elle conservait au fond d'elle-même ces quelques mots susurrés au chevet de son lit alors qu'elle se trouvait encore dans le coma.

« C'est avec grand plaisir que j'accepterai leur invitation mais je ne voudrais pas les déranger » répondit-elle enfin au gendarme qui était resté silencieux tout au long de la réflexion de la jeune femme.

« Je ne pense pas que vous les dérangiez » reprit ce dernier, « vous auriez vu le plaisir de Madame Lefaur à l'idée de vous recevoir quelques jours que vous n'auriez aucun scrupule, vous lui feriez

même un cadeau à mon avis. » Un sourire glissa sur les lèvres du Commandant. Il savait déjà que Julie ne résisterait pas car elle n'en avait aucune envie, et c'est ce qui se passa très vite.

« Désirez-vous que je leur fasse part de votre acceptation ? » demanda l'officier

« Je crois que je me dois de le faire moi-même » répondit la jeune femme, « mais, comment, quand ???? ».

Gornie, la sentant un peu embarrassée, reprit aussitôt :

« Et bien, on peut envisager votre départ dans deux jours, à moins que vous n'ayez des affaires à régler d'ici là »

Julie trouva le délai bien court, mais surtout elle avait l'impression qu'elle n'était plus du tout maîtresse des événements de sa vie. Il lui semblait être en train de glisser dans un piège mais tout son être ne demandait pas mieux. Elle s'imaginait être un de ces insectes attirés par la beauté et la senteur d'une plante carnivore et qui allait vers un destin tragique mais avec la certitude d'aller vers le bonheur.

Ils eurent encore un petit dialogue entre eux pour finir de mettre les choses au point et ils finirent par tomber d'accord sur la date émise. La jeune femme eut encore une question :

« Comment dois-je partir ? Avec mon véhicule, en train ?? »

Gornie réfléchit un petit moment, ce n'était pour lui qu'un point accessoire mais il était quand même un peu inquiet, il ne fallait pas que Julie ait un problème. Tout à coup il eut l'idée, simple mais sans risque :

« Et bien ma foi nous allons faire ainsi, si vous êtes d'accord, je vais vous déléguer un chauffeur pour vous conduire, avec votre propre véhicule afin que vous gardiez votre autonomie, et cet homme rentrera avec le train. »

« Mais, mais, vous ne pouvez pas le faire !! Ce n'est pas normal » s'exclama la jeune femme.

Le Commandant, souriant, l'interrompt :

« Ma chère Julie vous oubliez une chose, vous êtes pour la justice un témoin précieux, je ne veux pas qu'il puisse vous arriver quoique ce soit, et il est de mon devoir d'assurer votre sécurité. »

La jeune femme n'avait pas vu les choses sous cet angle, évidemment comme cela, elle n'avait rien à redire. Elle accepta donc la proposition avec d'autant plus de facilité qu'elle ne se sentait pas de conduire vers sa destination sachant qu'elle allait sûrement revoir Etienne. Ils se quittèrent donc sur ces bonnes résolutions.

Le surlendemain, vers 17h, la voiture de la jeune femme, conduite par l'Adjudant Chanvier, entra dans la cour de la gendarmerie de Morcenx. Les époux Lefaur attendaient devant la porte.

L'accueil qu'ils réservèrent à Julie fut d'un tel enthousiasme que la jeune femme fondit en larme dans les bras de madame Lefaur. Cette dernière fut surprise mais Julie lui dit :

« Excusez-moi, mais ce sont des larmes de joies, je suis tellement heureuse que mes nerfs ont lâché. Je ne m'attendais pas à tant de gentillesse » et le sourire qui naquit sur ses lèvres fut tel que sa nouvelle amie ne put retenir quelques larmes elle aussi. C'est donc dans cet état que tous rentrèrent à l'appartement. Chanvier devait repartir rapidement, il ne pouvait rester et il le regrettait car maintenant, il ne savait pas quand il pourrait revoir ses amis. Il avait l'intime conviction qu'il arrivait au terme d'une histoire où l'amour devait avoir pris le pas sur la justice mais cela n'était pas son problème. Les deux adjudants se retirèrent, avant de partir pour la gare, Lefaur fit un détour par son bureau, prit le téléphone, composa le numéro d'Etienne et, lorsque qu'il entendit « allô! », il se contenta de dire :

« La pitchounette est bien arrivée » et il raccrocha, il avait un petit sourire au coin des lèvres et savait maintenant que son ami allait dormir sans inquiétude.

Il accompagna ensuite son autre ami à la gare de Mont de Marsan afin que ce dernier ait un train rapidement. Après s'être promis de se donner des nouvelles plus régulièrement et de se revoir

le plus souvent possible, ils se séparèrent. Lefaur lui avait rappelé :

« Penses que notre région est superbe pour les vacances, et que bon accueil te sera toujours réservé »

Le gendarme rentra enfin, durant tout le trajet il eut une euphorie extraordinaire. Il y avait très longtemps qu'il n'avait ressenti une telle joie. Enfin bientôt, et si le destin était d'accord, deux des êtres qu'il aimait le plus au monde allaient enfin être réunis. Il se souvint que, pour ces deux personnes, il avait flashé de la même façon, à 15 ans d'intervalle. Ils les avaient aimés, sans raison aucune, dès qu'il les avaient vu.

Les dix premiers jours que Julie passa à Morcenx furent pour elle comme un rêve. Elle fut accueillie comme si elle était la propre fille des Lefaur, elle en fut même gênée au début, mais le couple fit tant d'efforts de gentillesse et de bonté que la jeune femme finit par se sentir dans une famille. Elle donna quelques nouvelles à sa sœur pour que cette dernière sache où elle se trouve. Le seul point noir était l'absence de nouvelle de son amour secret, Etienne n'avait pas cherché à savoir, pensait-elle, et elle se remit à mettre en doute les paroles dont elle se souvenait. Ce en quoi elle se trompait, l'homme solitaire venait tous les jours à la ville, de manière discrète comme il savait si bien le faire au sein de sa

forêt où il pouvait se rendre invisible. Il se contentait de la regarder lorsqu'elle sortait se promener, seule ou avec madame Lefaur. Lui aussi était dans le doute et, pour la première fois de sa vie ne savait comment faire, le seul point qui lui importait était le bonheur de Julie. Il la voyait radieuse et souriante et cela lui suffisait.

Un jour pourtant, Julie osa en parler à l'adjudant Lefaur :

« Avez-vous des nouvelles de votre ami Etienne ? » Lui demanda t'elle après s'être rendu dans son bureau.

« Non malheureusement » répondit ce dernier, « et pourtant je passe pour essayer de le voir tous les jours mon enfant mais je ne le vois jamais et je n'arrive même pas à l'avoir au téléphone. Soit il est absent soit il ne veut pas décrocher, je ne sais absolument plus que faire" »

Une larme se mit à couler le long de la joue de Julie. Le gendarme se leva, s'approcha d'elle et la prit dans ses bras, comme un père inquiet, il laissa la tête de la jeune femme se poser contre son épaule et sentit alors le tremblement de ses sanglots. Il murmura doucement :

« Vous l'aimez, n'est ce pas » c'était plus une constatation qu'une question.

« Oh oui, du plus profond de moi » répondit Julie sans même vouloir le cacher.

« Il y a longtemps que nous nous en sommes rendus compte » puis il ajouta après une

hésitation mais ne voulant pas laisser la jeune fille dans cet état « ce que je peux te dire c'est que ce diable d'homme n'est plus le même depuis qu'il te connaît » il avait utilisé le tutoiement pour la première fois et inconsciemment Julie en fut touchée. Elle savait maintenant que le couple qui l'avait accueilli l'aimait et elle devinait que cette façon de s'exprimer révélait le désarroi de l'adjudant mais aussi la volonté de vouloir l'apaiser. Elle se calma doucement, quand les larmes se tarirent, elle releva la tête sourit et dit :

« S'il vous plait, continuez à me tutoyer cela me fait du bien »

L'Adjudant fut ému, il ne le montra pas trop mais fut touché par la façon dont Julie le lui avait dit, il accepta. La jeune femme voulut aussi que la femme du gendarme en fasse autant. Lefaur lui signifia qu'il ferait la commission, il conseilla à Julie d'aller se promener un peu car il avait remarqué que les sorties lui faisaient du bien. Elle accepta et s'en fut vagabonder dans les rues de Morcenx.

Après une vingtaine de minutes, son regard fut attiré par un visage. Elle concentra toute son attention et au moment où elle reconnaissait ce regard, la silhouette disparue. Julie ne bougea pas l'espace d'un instant, avait-elle rêvé ? Était ce lui ?? Elle se mit à marcher rapidement vers la ruelle où elle avait vu disparaître ce visage.

Malheureusement elle n'y vit pas ce qu'elle voulait, elle était émue et troublée. Puis elle se mit à réfléchir, elle reprit sa promenade en pensant :

« Serait ce possible, lui !!! Mais peut-être !!! » Une immense joie envahit son cœur. Elle s'imagina soudain comprendre pourquoi personne n'arrivait à le trouver chez lui, s'il était en ville, s'il Enfin une foule d'idées traversa son esprit. Elle s'arrêta soudain :

« Ma petite, tu es en train de prendre tes rêves pour des réalités » se dit-elle, un sourire se dessina sur ses lèvres « j'en aurais le cœur net. » Et c'est dans cet état d'esprit qu'elle s'en retourna chez « ses parents »

La soirée qu'elle passa avec eux surprit les époux Lefaur, ils virent la jeune femme joyeuse et enjouée. Elle fut d'une compagnie plus agréable que depuis son arrivée, Julie ne s'en rendit même pas compte. Elle tutoya ses interlocuteurs dans leurs conversations, riant de la moindre chose, plaisantant elle-même sans retenue, mais sa tête était ailleurs. La femme et l'homme en furent heureux mais restèrent étonnés, ils n'osaient pas demander la cause de cette allégresse.

Ce n'est que plus tard dans la soirée, lorsque chacun se fut retiré dans sa chambre que madame Lefaur voulut absolument savoir. Elle aimait vraiment Julie comme son propre enfant

et même ces intenses joies l'inquiétaient. Elle frappa doucement à la porte espérant que la jeune femme ne dormait pas encore, la porte s'ouvrit :

« Je m'excuse » dit de suite Madame Lefaur « mais je m'inquiète pour toi ma petite Julie, si tu voulais bien.... »

« Entre vite » et Julie tira doucement son amie en lui coupant la parole, elle avait compris ce que ressentait cette dernière.

« Je ne veux pas en parler de suite » dit-elle alors que les deux femmes étaient assises sur le lit « mais je suis heureuse et je veux être sûre de moi avant d'en parler. »

Ceci ne rassura pas pour autant Madame Lefaur, Julie reprit :

« Je t'en parlerais demain promis mais cela n'a rien d'inquiétant »

Le lendemain matin Julie se leva de bonne heure, elle n'avait pas beaucoup dormi se contentant de rêves réparateurs. Elle était pourtant dans une forme éblouissante. Elle se prépara et mis un soin tout particulier à parfaire un maquillage très discret, elle voulait vraiment être belle. Lorsqu'elle descendit prendre le petit déjeuner, les époux Lefaur ne purent dire un seul mot, ils la voyaient ainsi pour la première fois et en furent émus. Ils lui firent enfin compliment de sa beauté et la jeune femme rougit, elle accordait

de l'importance à leurs paroles et sut qu'ils étaient sincères. Ils papotèrent un peu mais le couple s'aperçut que Julie regardait souvent sa montre, même de manière discrète. Ils ne firent aucune remarque ayant décidé d'attendre que cette dernière leur parle d'elle-même.

C'est vers 9h30 que Julie décida de faire sa première promenade, elle ne pouvait visiblement pas attendre plus longtemps. Le soleil qui brillait au dehors lui fit plaisir, il allait l'aider. Elle mit ses lunettes teintées et commença à marcher, elle essaya de donner à sa promenade l'allure désinvolte qu'elle avait toujours eue, mais ses yeux fouillaient les alentours avec une intensité décuplée par l'espoir. Tout à coup, son cœur bondi dans sa poitrine, elle n'en laissa rien paraître mais un orage de joie déferla dans son cœur. Elle ne s'était pas trompée, IL était là, derrière le coin de la petite maison blanche. C'était lui !!!! Elle continua sa promenade sans que rien ne puisse montrer sa joie.

Etienne regardait Julie, comme il en avait pris l'habitude depuis qu'elle était arrivée, de loin, cherchant à percer son état d'esprit, il la voyait simplement joyeuse. La veille, il avait cru qu'elle l'avait reconnu, il s'était éclipsé rapidement. Ce matin, même si elle ne l'avait pas vraiment regardé, il avait vu un éclat de bonheur sur le visage de Julie. Il lui avait même semblé que son visage était plus beau encore malgré ses lunettes

de soleil qui cachaiient ses yeux. Il en avait eu un coup au cœur, il se décida d'un coup en pensant :

« il serait peut-être temps que j'aille lui dire bonjour »

Il se retira doucement, prit quelques rues d'un pas rapide afin d'essayer de croiser la promenade de la jeune femme.

Julie était heureuse, elle savait maintenant, l'homme qui berçait son cœur depuis quelque temps s'intéressait à elle, elle en était sûre. Oui pour qu'il soit là régulièrement c'était, elle le sentait, pour la protéger. Il ne pouvait en être autrement.

Elle cheminait légère, sans se rendre compte des rues qu'elle empruntait, elle ne voyait rien autour d'elle. Tout à coup elle sursauta, un chant mélodieux venu de par-devant venait de toucher son oreille :

« Bonjour Julie »

Elle resta interdite, devant elle se tenait l'homme qu'elle aimait, Etienne. Les deux jeunes gens se regardèrent. Julie retira ses lunettes, tous deux plongèrent leur regard dans les yeux de l'autre. Il passa tant de passion et d'amour dans cet échange qu'ils ne se dirent rien. Il se rapprochèrent ensemble comme mû par la même force et leurs deux lèvres se rejoignirent en un baiser recelant leur amour passionné.

FIN



Il n'y avait aucune raison pour que le chemin d'Etienne, qui avait choisi de vivre une existence solitaire, croise celui de Julie, jeune citadine pleine de vie. Mais voilà, un voyage, un danger, un sauvetage et tout bascule pour ces deux personnes, au beau milieu d'une région pleine de nature, de gens bourrus, charmants et vrais.

Un roman de vie et d'amour qui finit bien, car, comme tous les rêves, la fin se doit d'être pleine d'espoir.